
ARTICLES

1 Article signé Cha. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 5 mai 1923 - Pour notre Patrimoine Linguistique

J'ai lu, l'un après l'autre, les articles parus sur la *Vallée*, surtout les articles des jeunes, pour la défense de notre langue française, et il me semble qu'ils soient trop théoriques, quelque fois même trop poétiques, mais qu'ils ne concluent rien. Or, il me semble que sur la *Vallée*, déjà si digne de notre admiration et de notre reconnaissance pour tout ce qu'elle a fait pour le français, nous, [les] jeunes surtout, nous fassions une vraie discussion sur les moyens¹ à prendre pour conserver le français.

Il faut que nos articles fructifient quelque chose.

La lutte engagée augmente toujours d'importance et de véhémence. Il faut réunir toutes les forces valdôtaines, il faut être dans la lutte le plus grand nombre possible. Il faut que cette lutte soit sentie par le peuple Valdôtain, par nos campagnards ; il faut que la masse des Valdôtains, non seulement l'approuve, mais qu'elle y prenne part, qu'elle s'en intéresse, qu'elle la vive. Les Valdôtains sont un peu trop tranquilles, même quand il s'agit de leurs intérêts les plus vitaux. Tandis qu'il faut que, quand notre langue est menacée, tous les Valdôtains se lèvent comme un seul homme pour défendre leurs droits et leurs traditions. Et pour cela, il faut les organiser. La "Ligue" a beaucoup de mérites et M. le docteur Réan est digne de la reconnaissance de tous les Valdôtains pour ce qu'il a fait : seul il ne pouvait pas faire davantage ; mais elle n'est pas assez populaire.

Nos campagnards ne la connaissent pas assez ; elle groupe des hommes instruits et vaillants, une élite intellectuelle, mais elle ne groupe pas le peuple. Or, seulement dans la plus étroite union de tous les Valdôtains, jusqu'au dernier, caché au fond des vallées ou perdu dans le monde, nous pourrions avoir la force nécessaire pour pouvoir nous imposer.

Maintenant, c'est le moment décisif.

De nous, de notre génération, dépend le sort du français en Vallée d'Aoste. Luttons avec courage et avec espérance, mais pour vaincre, nous devons être tous unis sous un même chef.

Pour cela, je répète, organisons-nous, organisons nos campagnards comme nos émigrés.

Je sais, l'œuvre est grande et ardue, mais nous ne devons pas nous épouvanter des difficultés. Quand il y a à défendre un patrimoine linguistique et, par conséquent, notre caractère même de Valdôtains, nous ne devons pas reculer devant aucun obstacle. Nous avons un chef dans M. le docteur Réan, nous avons déjà l'organisation commencée dans la "Ligue". Il n'y a qu'à l'amplifier, lui donner plus d'agilité et de vie, fonder des sections de cette "Ligue" dans toutes les communes de la Vallée d'Aoste, pour pouvoir réunir tous les Valdôtains, si c'est nécessaire, dans de solennelles manifestations de force.

Suivis et appuyés, les chefs se sentiront plus forts et plus décidés et nos ennemis ne verront plus contre eux un groupe de vaillants, mais une armée entière, disciplinée et forte. Ainsi, la "Ligue" pourra accomplir entièrement le mandat qu'elle s'est imposée, de conserver notre français ; ainsi, nous, jeunes, nous pourrions dire d'avoir fait notre devoir.

¹ Soit les mesures.

2 *Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - À propos des barbarismes du français Valdôtain*

Déjà dans plusieurs articles on a traité cette question d'une si grande importance, et l'on a signalé les principaux barbarismes que commettent presque tous les Valdôtains. Car il n'y a que quelque prêtre et peu de laïques instruits qui le parlent sans commettre quelque faute. C'est un mal, c'est un grand mal, personne ne peut le nier. Nous Valdôtains mêmes, nous Valdôtains pur sang, nous parlons un français qui a de l'italien, du patois, du piémontais, qui a un peu de tout. Celui même qui écrit ces lignes fait lui aussi quelquefois des fautes de français en parlant, parce qu'il est un jeune, qui est passé par les écoles gouvernementales, et chacun sait comment le français est enseigné, dans nos écoles. Mais nous devons rechercher les causes de ce mal pour connaître le remède. Et je fais cette demande : pourquoi les Valdôtains parlent-ils si mal le français ?

La cause première, principale, est certainement l'enseignement très défectueux du français dans les écoles valdôtaines, même avant que la Vallée d'Aoste fût envahie par les "maestrine" étrangères, enseignement défectueux surtout à l'École Normale d'Aoste, d'où sortent des maîtresses qui ne savent rien de français, ou presque rien. Ne crions pas tant contre les maîtresses étrangères et regardons ce que font nos maîtresses valdôtaines, ce qu'[elles] savent et ce qu'[elles] enseignent de français, nos maîtresses valdôtaines. Disons-le franchement, nos maîtresses valdôtaines, qui sortent de l'École Normale d'Aoste, ne valent pas mieux que les maîtresses étrangères. Nous devons excepter les anciens maîtres et maîtresses qui ont instruit des générations entières et souvent plusieurs générations de suite de valdôtains.

Donc, le premier remède c'est de bien enseigner le français aux Écoles Normales d'Aoste, afin que les maîtresses qui sortent de là le sachent, mais non avec une grammaire italienne qui enseigne à traduire de l'italien en français, ce qui est une méthode plus que stupide.

Et [ce] serait bien que l'enseignant soit un étranger qui vient donner un souffle de français moderne et vivant à notre français qui sent le manque de relations linguistiques et littéraires avec la littérature moderne française et le français moderne parlé.

Une autre cause ce sont nos relations très intimes avec la littérature et le parler² italien. En Vallée d'Aoste tous les étrangers parlent italien, tous les ouvriers parlent italien, tous lisent les journaux quotidiens italiens, tous les mouvements sociaux et politiques nous viennent de l'Italie, les organisateurs de ces mouvements nous viennent de l'Italie et apportent avec leur œuvre leur langue.

Comment ferait-on à ne pas sentir l'influence d'une langue dans laquelle nous sommes plongés, qui sert dans beaucoup de nos relations commerciales et sociales, comment feraient-ils les Valdôtains, qui ne savent pas profondément le français, à ne pas se laisser échapper quelques paroles italiennes francisées ? C'est humainement impossible.

Et c'est pour cela que la plupart des barbarismes que nous commettons nous valdôtains, nous viennent de la langue italienne. Le remède ? Nous devons accentuer nos relations avec la France, nous devons chercher à répandre en Vallée d'Aoste les journaux, et surtout les revues françaises ; nous devons mettre en relation directe la Vallée d'Aoste et la France. Peut-être nous dira-t-on que nous sommes antipatriotes en agissant ainsi, mais nous, nous n'écouterons pas et nous continuerons notre chemin et contre le venin il faut l'antidote. Il faut que la Vallée d'Aoste soit étroitement liée linguistiquement avec la France. Jusqu'ici nous avons été seuls dans la lutte pour le français. En France personne ne savait qu'il y au versant italien des Alpes,

² Soit la langue.

ou mieux dans les Alpes, une Vallée qui lutte pour conserver la langue française. Nous avons été seuls, horriblement seuls à lutter pour le français, une poignée d'hommes, contre toute la force et la masse d'une nation jeune et forte qui cherche à s'étendre.

Et nous avons cru nous valdôtains pouvoir résister...

3 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 26 mai 1923- Pour nos Écoles

On parle de la conservation de notre patrimoine linguistique, on parle de la défense de notre français. Malheureusement nous n'avons plus seulement à défendre, nous avons déjà à acquérir.

Il y a beaucoup de Valdôtains qui ne savent plus écrire et même parler le français, et ceux qui le parlent, le parlent d'une manière... Il y a un très grand nombre d'enfants qui ne savent même pas ce que c'est que le français. Dans nos écoles valdôtaines on parle italien, uniquement italien ; les maîtresses parlent italien aux élèves, les élèves saluent en italien leur maîtresse. Combien de fois, dans ces mêmes écoles, où, il n'y a pas même dix ans on parlait français, il m'est arrivé de voir une jeune maîtresse étrangère enseigner aux enfants à dire : " Buon giorno signora maestra ". Tandis que, à moi, il me semblerait une chose étrange de dire une seule parole italienne à mon vieil instituteur.

Et ces générations valdôtaines, qui se forment maintenant dans nos écoles valdôtaines, que seront-elles ? Je me le demande avec anxiété, même avec crainte. Que conserveront-elles de valdôtain sauf leur nom ? Nous regardons avec douleur le présent. Qu'en sera-t-il de demain ? D'ici vingt ans, cinquante ans, que sera [de] notre français, si nous continuons de ce pas ? On a tant parlé des promesses du gouvernement, nous avons toujours espéré qu'on ferait justice. Mais, qu'avons-nous à espérer du gouvernement ? Au nom du Dieu-État on est prêt à faire habiller avec les mêmes pantalons les Valdôtains et les Siciliens. Nous avons espéré avec Giolitti, nous avons espéré après Giolitti, nous avons espéré avec Mussolini. Qu'avons-nous ? De vagues promesses. Et pour nous faire comprendre toute la valeur de ces promesses, le gouvernement hier a envahi la Vallée d'Aoste avec une armée de sauterelles qui s'appellent "maestrine", et aujourd'hui on nous enlève nos écoles. Qu'avons-nous à espérer d'un gouvernement qui manque toujours et sciemment à ses promesses ? Rien, disons-le franchement, moins que rien.

Et maintenant que devons-nous faire ? Que devons-nous faire pour régénérer nos Écoles, pour remettre celles qu'on nous enlève, pour empêcher que le français ne soit plus enseigné à nos enfants, pour l'enseigner à ceux qui ne le savent pas ? Nous devons délivrer nos Écoles de l'État. Tant qu'elles seront dans les mains du gouvernement italien, nous ne pouvons pas espérer de relever le sort du français en Vallée d'Aoste. Nous devons faire nos Écoles à nous, nos écoles valdôtaines qui n'aient pas à s'incliner et à supplier à deux genoux le gouvernement pour qu'il nous maintienne ce qu'il ne veut pas maintenir. Nous ne devons plus rien demander au gouvernement, du moment que ce gouvernement ne veut rien nous accorder. Nous sommes Valdôtains, nous avons " toujours fait " sans l'aide de personne : ce qu'il y a de beau et de grand en Vallée d'Aoste est exclusivement œuvre des Valdôtains. Nous devons tous nous y mettre, nous sacrifier pour ce grand devoir : le clergé, qui déjà a beaucoup fait pour le français, et surtout nous, jeunes, la nouvelle génération, qui sent encore dans ses veines un

peu de sang valdôtain. Et maintenant : à l'œuvre. À l'œuvre, oui, tous à l'œuvre, tous les Valdôtains de cœur et de courage³.

4 *Ébauche manuscrite, sans date - L'humanité*

Dopo la famiglia che è il primo germe, che è la base della società, dopo lo Stato che è l'unione di tutte le famiglie che hanno una coscienza comune, che hanno dei sentimenti comuni, che hanno interessi comuni, eccoci all'umanità: la parola che riassume tutti gli uomini che vivono in questa terra, che formano la grande famiglia umana che abbraccia tutti i popoli, tutte le razze. Col Cristianesimo sorse il concetto della fratellanza di tutti i popoli, di uguaglianza di tutti i popoli secondo il loro grado di civiltà, solo col Cristianesimo si ebbe il concetto largo di umanità. Prima ogni paese, ogni città, ogni regione viveva per proprio conto, guardando il paese, la città, la regione vicina come nemica; prima l'uomo di un paese fuggiva l'uomo di un altro paese, credendo che quest'uomo non fosse suo fratello. Così Roma combatté tutti i popoli che le furono attorno e, a misura che cresceva di estensione il suo territorio e aumentava di numero il suo esercito, cresceva la sete di conquista, cresceva il bisogno di abbattere e di vincere nuovi popoli. Tutta la storia di Roma deriva da questo concetto, da questi ideali, di abbattere e di sterminare tutti i popoli per far trionfare Roma. Nello stesso modo la Grecia guardava con disprezzo coloro che non erano Greci e li chiamava con disprezzo barbari; e tra greco e barbaro il distacco era nettissimo, almeno prima della conquista di Alessandro. Così i popoli meno progrediti, le tribù galliche e spagnuole erano in guerra costante fra di loro.

Venne il Cristianesimo, disse ai Romani che i popoli sottomessi, che i loro schiavi, che i Germani erano loro fratelli, disse ai Greci che i barbari erano loro fratelli e così si formò una mentalità nuova che guardava oltre al paese ed alla razza. Non distrusse la patria né la razza, né poteva distruggerle, ma cominciò, col suo carattere di universalità, ad abituare ogni popolo ad essere in relazione, e in fratellanza, con gli altri. Ed ecco la prima istituzione internazionale che è la Chiesa cattolica. Allora il concetto che univa i popoli era il concetto religioso che diceva loro che tutti gli uomini sono fratelli, figli di un medesimo Dio che morì sulla Croce indistintamente per tutti gli uomini. Ed ecco che durante tutto il Medioevo un legame solo unì i popoli in parte rimbarbariti, che conservavano ancora un po' dei loro istinti barbari: la Chiesa cattolica. Poi le nazioni si formarono, si civilizzarono i popoli, cominciò a fiorire il commercio e le relazioni tra popolo e popolo cominciarono a farsi più intense.

E queste relazioni divennero sempre più intense, e sempre più i popoli si sentirono fratelli, finché nei nostri giorni noi non possiamo immaginare un popolo che sia appartato, distaccato dalla vita universale. Gli interessi dei popoli sono tra di loro così intrecciati che un male, una grave sciagura di un popolo si ripercuote su tutti gli altri popoli. Così sorsero le istituzioni internazionali, commerciali prima, poi filantropiche e scientifiche. Sorsero prima i trattati commerciali, le banche internazionali e tutto quell'intricato organismo economico che è ormai impossibile distruggere. Col progredire della scienza fu sentito il bisogno che tutti gli

³ L'ébauche manuscrite de cet article, conservée dans le Fonds Chanoux, ne présente pas de différences remarquables, mais l'auteur appuie, dans les dernières lignes, l'appel lancé par M. Joseph-Marie Alliod pour que les Valdôtains, et tout particulièrement les jeunes de l'Action Catholique, parlent français en toute circonstance, et souligne la nécessité d'une lutte acharnée et sans compromis des Valdôtains dans le but de leur renaissance : "Nous devons lutter à fond, sans transactions, sans faiblesse. Ce n'est que dans le renouvellement du peuple valdôtain, qui s'est trouvé pris dans le piège de la bonté et de l'honnêteté du gouvernement, que nous pourrions une œuvre vraiment efficace."

scienziati avessero tra di loro relazioni intime, si tentò persino di inventare una lingua internazionale. E intanto le idee filantropiche si divulgarono e sorse la Croce Rossa; sorsero altre società con diversi fini, come il Club alpino. E si formò una legislazione internazionale, un codice che regolasse le relazioni tra i diversi popoli. Però una osservazione si deve fare: i popoli si avvicinarono sempre più, ma non si fusero. E noi vediamo che i popoli conservarono tutti i loro caratteri e le loro idealità.

Dopo la guerra le relazioni tra popolo e popolo si intensificarono sempre più e si formarono le internazionali politiche. Non vengo ora ad indagare se le internazionali politiche erano un bene o un male, se siano attuabili o no. Constato solamente questo fatto. Ma vi furono di quelli che esagerarono credendo che l'internazionale assorbisse completamente il nazionale e credertero che l'umanità assorbisse la patria, come vogliono che questa medesima umanità distrugga la famiglia. Ora io faccio una sola osservazione. La famiglia è la base della società, dopo la famiglia v'è la regione, dopo la regione, la nazione, dopo la nazione, l'umanità. Sono come tanti cerchi concentrici intorno all'individuo. L'individuo non può giungere al cerchio esterno, l'umanità, senza passare per gli altri cerchi. L'umanità è troppo grande, l'individuo è troppo piccolo. L'umanità è formata da individui, ma se questi individui non sono organicamente disposti, l'umanità non può vivere perché non sarebbe che una accozzaglia di individui e non un organismo, l'individuo non può vivere perché si troverebbe in un caos, in cui egli perirebbe subito.

L'individuo deve formare prima la famiglia, poi la regione, poi la nazione, poi l'umanità. Non possiamo saltare dall'individuo alla umanità trascurando gli altri termini intermedi. Ma vi sono altri che si arrestano alla nazione, trascurando e distruggendo però anche la regione. Per costoro l'individuo forma la nazione e unicamente la nazione. Non può oltrepassare la nazione, non può arrestarsi un momento prima della nazione. Costoro accentrano tutto nella nazione, trascurando la regione, e arrogano alla nazione i diritti che erano dell'umanità. Così, con una propaganda continua iniettarono nel sangue dei popoli gli odi accaniti, terribili, di nazionalità, che causarono anche la guerra Europea. Essi abituarono fin da giovane il cittadino di una nazione a odiare il cittadino di un'altra nazione. Perché? Perché non era della medesima nazione, della medesima razza, concetto stupido quanto inumano, del quale noi oggi sentiamo gli effetti.

S'abitò il giovane a considerare come amico quell'uomo che fosse nato entro quei dati confini della patria, come nemico quell'uomo che fosse nato oltre quei confini, quasi quell'uomo non fosse più un uomo degno di rispetto, e di amore, quasi quell'uomo non fosse nostro fratello. Si innalzarono delle barriere tra popolo e popolo, dietro alle quali i popoli si guardavano in cagnesco e non pensavano che ogni popolo ha bisogno dell'altro popolo, che egli, forse, odia. Inoltre fu insegnato che il popolo più forte aveva il diritto di distruggere e di assorbire il popolo più debole, che il popolo forse anche più istruito e più civilizzato avesse il diritto di distruggere il popolo meno istruito e meno civilizzato con la scusa di istruirlo e di civilizzarlo. Così si formò il concetto della super-nazione, degenerazione del desiderio di rendere sempre più grande la patria, e del dio-Stato sull'altare del quale tutto doveva essere sacrificato, quasi i cittadini avessero tutti i doveri verso lo Stato e nessun diritto, e lo Stato avesse solo diritti e nessun dovere verso i cittadini. La patria è per i cittadini come i cittadini per la patria, ma questo esula dalla discussione.

E domani? Come sarà la società di domani? Avremo la patria quale è ora, o avremo anche la grande patria dell'umanità? Domani, certamente, per l'avvicinarsi sempre più dei popoli, si potrà stabilire tra i popoli non l'equilibrio ma la pace, generosa utopia fino ad oggi, forse dolce realtà di domani. Ma per questo bisogna togliere quel sentimento di " chauvinisme

outré", bisogna educare i popoli all'amore, alla fratellanza; bisogna che i popoli si sentano veramente fratelli senza distinzione di paese e di lingua.

Ma con questo rimarrà anche la patria, non nel concetto spartano e romano della parola, ma nel concetto cristiano e moderno. Come è rimasta la famiglia, come è rimasta la regione, malgrado tutti i tentativi di distruggerla, così rimarrà la patria. Come prima vi erano gli odi e le guerre tra famiglia e famiglia, ora sopite per la maggiore educazione, come ora sono scomparsi quasi totalmente gli odi così accaniti di una volta tra regione e regione, così scompariranno gli odi tra patria e patria. Per naturale svolgersi del pensiero umano, per naturale incivilimento i popoli acquisteranno questa mentalità né noi potremo se non cooperare al formarsi di questa mentalità.

5 Article signé Chan. E., publié dans *La Vallée d'Aoste* le 2 juin 1923 - *Région et Patrie*

Les grands petits hommes, qui s'en vont brailant à tout vent leur patriotisme et leur amour sans borne pour la patrie, quand on leur parle de notre langue française, de la Vallée d'Aoste, de la nécessité que la Vallée d'Aoste ait une vie à part sous certains rapports, vous crient scandalisés : " Vous cherchez à dissoudre l'unité de la Patrie, vous cherchez à enlever le patriotisme aux Valdôtains. " Non, chers Don Quichotte du patriotisme, nous ne sommes pas antipatriotes, nous sommes plus patriotes que vous. Mais cette idée, ils cherchent à la faire pénétrer au milieu de nos masses Valdôtaines, ils cherchent à mettre devant les yeux des Valdôtains ce dilemme : *Région ou Patrie, Vallée d'Aoste ou Italie*, comme si ces deux termes s'excluaient ; et dans leur aveugle ignorance ou dans leur volontaire aveugleté, ils ne pensent pas que nos soldats Valdôtains sont morts pour la patrie italienne en pensant à leur Vallée d'Aoste, à leur pays, à leur vieille mère.

Mais, quelles relations ont-elles, la région et la patrie, la Vallée d'Aoste et l'Italie ? Après la famille, après la commune il y a la région, qui est l'ensemble de toutes ces familles, de toutes ces communes, qui ont un même dialecte ou la même langue, qui ont des traditions historiques en commun, qui ont les mêmes caractères ethnographiques et géographiques. La Vallée d'Aoste a un dialecte et une langue à elle, elle a des traditions à elle, qui n'ont rien de commun avec les traditions de l'Italie, elle forme une région bien distincte du reste du Piémont et de l'Italie. La patrie est beaucoup plus grande, elle réunit toutes les régions, qui se sont librement unies pour se donner un gouvernement et une armée, qui ont entre elles des affinités de race et de langage ou qui ont accepté la langue d'une région centrale qui est réussie à s'imposer aux autres. Ainsi, dans l'Italie, les diverses régions ont accepté la langue de Florence, ainsi en France, la langue de Paris et du Nord de la France a fini par s'imposer sur toutes les autres.

Mais la région n'a pas perdu sa raison d'être. Elle continue à grouper toutes les communes qui ont les mêmes coutumes, le même dialecte. Du reste, dans l'Italie elle-même, après plus d'un demi-siècle d'efforts centralisateurs et niveleurs, la région est restée telle quelle. Aussi, la Lombardie et le Piémont se distinguent nettement entre eux et les habitants s'appellent Piémontais ou Lombards sans distinction de province ; et pourtant personne n'oserait dire qu'ils ne sont pas Italiens, qu'ils n'aiment pas la patrie. La Vallée d'Aoste, quoique bien plus petite que le Piémont et la Lombardie, forme une région à elle et personne ne peut en douter : elle a de telles particularités linguistiques et ethnographiques, qu'elle se détache nettement du reste de l'Italie.

Et, si nous voulons conserver cette langue et cette race, qui pourrait nous dire que nous n'aimons pas la Patrie ? Comme les Piémontais sont Piémontais et veulent rester Piémontais, comme les Savoyards sont Savoyards et protestent quand on veut leur enlever ce nom, ainsi nous, Valdôtains, nous sommes Valdôtains et nous voulons rester Valdôtains. Nous avons une langue à nous, qui est parlée dans tout le monde, qui est pour nous le plus sûr gagne-pain et la plus grande richesse. Malgré la langue nous sommes encore Italiens. Mais, on veut nous enlever cette langue, en croyant que nous serions plus Italiens, et alors nous disons : " Non, nous ne voulons pas que vous nous enleviez ce qui est à nous, une richesse à nous, dont vous êtes jaloux ; la patrie est une chose et la langue, la région en est une autre. Nous pouvons être Italiens en parlant français ; nous pouvons aimer et respecter l'Italie, tout en aimant la Vallée d'Aoste. " ⁴

6 Ébauche manuscrite, sans date - Pour nos Écoles

Avec prière de publier

Les Écoles sont toujours la base de l'Éducation et de la formation d'un peuple. C'est pour cela que nous insistons toujours sur ce sujet : les Écoles. Nos écoles valdôtaines. Dans nos écoles se prépare la génération de demain, dans nos écoles se forment les valdôtains de demain. Si dans ces écoles on enseigne le français, on étudie le français, demain nous parlerons encore français ; si aujourd'hui nous n'enseignons plus le français à nos enfants, les pères de famille de demain parleront italien et ne se rappelleront pas même que cinquante ans auparavant en Vallée d'Aoste on parlait français ; et si alors il y avait encore quelqu'un qui défend le français, non seulement ils ne l'aideront pas, mais ils le combattront. Parce que nous devons bien comprendre ceci : ceux qui savent le français, le défendent ; ceux qui ne le savent pas, le combattent uniquement parce qu'ils ne le savent pas. Ainsi j'ai vu que ces étrangers ouvriers et ingénieurs qui ne savent pas le français, généralement le combattent.

Et même les valdôtains qui ne savent plus le français, le combattent et j'en ai vu plus d'un de ces espèces de renégats qui prétendent à dominer en Vallée d'Aoste, de ces renégats qui font écrire en italien le nom des rues, qui cherchent à parler en italien à tout les moments même quand ce n'est pas nécessaire et qui pourtant s'en vont "blaguant" ⁵ leur titre de "Valdostani". Et j'ai même vu de ces petites intelligences qui tout en sachant le français parlent en italien pour faire "sfoggio" de leur habileté à le parler et à le parler avec un accent qui veut être pur.

Mais cette maladie est assez répandue dans ces règnes moyens de petites intelligences et de petite instruction, telles que les "maestrine", même et je dirai surtout valdôtaines, de ces employées de second degré.

Ici le moment est arrivé de dire une parole franche. Nos "maestrine" valdôtaines ne valent pas mieux que les étrangères. Naturellement, comme parmi les "maestrine" étrangères il y en a qui savent et enseignent le français, ainsi parmi nos "maestrine" valdôtaines il y en a d'excellentes et un de nos devoirs est celui de les encourager et même de les aider. Mais la grande partie enseigne très peu le français, et le sait peu aussi. Combien de foi j'ai entendu des syndics, des curés, des pères de famille se plaindre de leurs maîtresses et beaucoup terminaient en disant : " Pourtant c'est une Valdôtaine. " Et on voyait qu'ils le disaient avec douleur et regret. Je parle toujours des "maestrine" et non de nos maîtresses. La cause ? La

⁴ L'ébauche manuscrite de cet article présente de modestes différences qui ne touchent pas à la substance.

⁵ Mot du patois franco-provençal qui signifie "se vanter de...".

cause est très simple. C'est qu'elles n'ont pas une éducation valdôtaine. C'est qu'elles ne sentent pas l'amour pour leur petite patrie. Pour vous en convaincre allez pendant la saison des études vous promener devant l'École Normale. Vous n'entendez pas une parole de français, pas une, et ce qui est plus douloureux et ridicule en même temps, j'ai entendu deux sœurs qui en famille parlent patois ou français, parler entre elles le "dolce idioma". Où sont-elles nos maîtresses de caractère et de courage qui ne se laissent entraîner par le courant de nouveautés et de "pettegolezzi" ?

Elles sont cachées au fond de quelque vallée, ignorées peut-être mais dévouées et laborieuses, n'attendant ni une parole d'encouragement, ni un gain pour faire ce qu'elles appellent, et avec raison, leur devoir.

Mais dans la nouvelle génération de maîtresses de pendant et après la guerre il y en a, mais très peu : ce sont des anciennes.

Combien la *Vallée*⁶ a bien fait de les encourager et surtout de les montrer aux Valdôtains pour qu'ils les respectent et les aiment ! Si nous fustigeons les mauvaises maîtresses valdôtaines et c'est avec douleur que nous le faisons, nous devons d'autant plus récompenser les bonnes afin que leur nombre augmente toujours plus.

7 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 23 juin 1923 - Pour nos Écoles

Nous devons délivrer nos écoles de l'État, je disais, nous ne devons plus rien demander au gouvernement, puisque le gouvernement ne veut rien nous accorder. Et c'est naturel. Le gouvernement a promis, promis, toujours promis ; le gouvernement libéral a toujours dit "oui", quand on lui demandait d'enseigner le français dans nos écoles, mais il ne s'est pas bougé, au contraire, il a cherché à nous enlever le français, il a toujours dit en soi-même " non ". Il y a des années que nous continuons de ce pas, que nous luttons avec constance, avec courage. Pétitions d'un côté, projets élaborés par des députés, articles sur articles. Rien n'a servi. Le français a toujours baissé et baisse, baisse encore lentement, mais baisse en Vallée d'Aoste.

Pourquoi ? Tout ce qu'on a fait jusqu'à maintenant n'a abouti à rien. Pourquoi cela ? Est-ce que le français doit disparaître de la Vallée d'Aoste, irrévocablement, malgré tous nos efforts ? Non, absolument non. Nous avons des énergies en nombre, des énergies qui sont suffisantes pour résister à quiconque veuille nous enlever le français. Nous sommes Valdôtains et les Valdôtains ont la tête dure. Si nous regardons l'histoire, nous voyons que les Valdôtains ont toujours résisté aux tentatives d'assimilation de la part des pays environnants. La Vallée d'Aoste a toujours conservé son caractère net. Donc, le français peut et doit rester.

Et alors, pourquoi les résultats sont nuls ?

Puisque le but nous pouvons l'atteindre, et personne ne peut en douter, cela signifie que nous nous sommes trompés de chemin pour arriver au but, que les moyens que nous avons employés n'aboutissent à rien. Donc, erreur de tactique. Regardons derrière nous, regardons devant nous : nous n'avons rien obtenu du temps du gouvernement libéral, malgré toutes les pressions faites, et, au sujet du gouvernement actuel, il y a bien à craindre, à voir ce qu'en pensent quelques-uns de leurs porte-voix. Donc, nous devons faire sans le gouvernement, pour deux raisons. Premièrement parce que le gouvernement est contre nous ; deuxièmement

⁶ La référence est au journal La Vallée d'Aoste.

parce que nous démontrons d'avoir bien peu de confiance dans la bonté de notre cause, si nous n'espérons que dans la bienveillance d'un autre et non dans nos propres forces. Si nous voulons conserver le français, nous devons le conserver avec nos moyens, avec notre argent, avec notre œuvre. Les résultats ne seront pas grands au commencement, mais peu à peu nous monterons, lentement mais sûrement. Maintenant, nous sommes peu nombreux. Une bonne partie des Valdôtains reste presque froide pour notre lutte. Serrons nos rangs, puis cherchons de nouveaux soldats. Réunissons tous nos efforts, de quelconque genre qu'ils soient, et construisons l'édifice, la tour de défense du français. Ne regardons personne, n'attendons l'aide de personne.

Travaillons nous, pour notre français.

Et pour cela, commençons de la base. Cherchons d'aider l'érection des écoles valdôtaines, et aussi aidons les communes autonomes. Il y a eu des communes autonomes qui ont été obligées de céder les écoles au gouvernement faute de moyens. Les communes autonomes sont peu nombreuses, mais, au moins, aidons-les, afin qu'elles ne soient pas obligées, elles aussi, de céder leurs écoles au gouvernement. Ce seront les premiers foyers de liberté et d'indépendance. Parce que nous voulons que les écoles soient libres, soient indépendantes de toute cette stupide centralisation.

Peu à peu nous pourrons, de nouveau, nous faire céder d'autres écoles du gouvernement ou bien nous en fonderons de nouvelles. Au milieu de toutes les écoles gouvernementales, où l'on enseigne peu et mal, nous aurons nos écoles valdôtaines où l'on enseignera bien et aussi et surtout, le français. Ce seront des phares qui illumineront les générations nouvelles. Peu à peu ces écoles augmenteront de nombre, se répandront dans la Vallée et le français sera sauf.

Maintenant quelqu'un pourra me dire : " C'est une belle utopie d'un jeune sans expérience, voilà tout. " Je répondrai : " C'est une utopie plus réalisable que celle d'espérer que le gouvernement nous paie les maîtresses pour nous enseigner le français. "⁷

8 Ébauche manuscrite, sans titre et sans date, d'un écrit sur le rôle de la jeunesse catholique

La première chose qu'on fait en arrivant dans un pays c'est de dire qui on est. Vous-mêmes vous vous serez fait cette demande : " Qu'est la jeunesse, que veut-elle, qui sont-ils les jeunes catholiques ? " " [Qu'est-]ce que nous sommes ? " Nous sommes des catholiques et des jeunes. Et avant tout des catholiques. Nous sommes catholiques et nous n'avons pas peur de le dire devant personne ; nous sommes catholiques et nous voulons que tous soient catholiques, que dans tous les pays, il y ait des jeunes catholiques, et pour cela nous allons d'un pays à l'autre, d'une paroisse à l'autre, d'une Vallée à l'autre, répétant à tous nos paroles de foi et d'amour. Où il n'y a pas la foi, il n'y a pas l'amour. Où l'on ne croit pas en un Dieu bon et miséricordieux, chacun s'adore soi-même, chacun se fait un Dieu de soi-même et alors il y a la haine qui domine dans les relations entre les hommes, il n'y a plus de conscience et de respect. Quand on ne croit pas en un Dieu il y a une seule chose qui domine dans la société : le vice. Et nous le voyons dans la pourriture qui infeste les villes, dans la pourriture qui des villes se répand dans nos campagnes. Nous, nous voulons laver des villes et des campagnes cette pourriture. Nous voulons que la société soit de nouveau propre. Propre de sang que versent les

⁷ Le texte édité diffère en partie du texte de l'ébauche, titré par Chanoux lui-même : " À propos de nos écoles ", où la déclaration de manque de confiance à l'égard du gouvernement fasciste et à l'égard aussi de l'État libéral est encore plus marquée que dans le texte édité.

haines fratricides, propre des vices qui tuent la société, propre dans toutes les relations entre homme et homme, nation et nation. Nous voulons que la société redevienne chrétienne, profondément chrétienne. Et nous faisons nôtre la devise de bon pape Pie X : " Instaurare omnia in Christo ".

Nous voulons donner la société au Christ et Jésus-Christ à la société. La société qui s'en va à tâtons au milieu des ténèbres de l'erreur, en cherchant un point pour s'arrêter, a besoin, a un immense besoin du Christ. Et Jésus-Christ appelle, à lui, la société chancelante. Voilà ce que nous voulons.

Et maintenant quels moyens employons-nous pour atteindre ce but, ce but qui a été celui de tous les dix-neuf siècles chrétiens qui nous ont précédés, qui sera le but des siècles qui nous suivront ? Le moyen est bien simple. Il faut grouper, il faut réunir et organiser les forces des catholiques éparpillés dans tous les coins de la terre, il faut qu'ils sentent qu'ils sont une armée, une armée immense que personne ne pourra battre si elle est unie. Et partout il faut réunir la jeunesse, la jeunesse qui est la société de demain, la jeunesse qui regarde devant elle cherchant le chemin pour la vie. Et nous, nous montrons le chemin à cette jeunesse, un chemin qui est bien large, un chemin qu'ont parcouru nos pères, le chemin que nous voulons que parcourent nos fils. Et voilà pourquoi est née la "Jeunesse catholique", qui groupe tous les jeunes francs, loyaux et catholiques de l'Italie, de la France et des autres nations : parce que la "Jeunesse catholique" est une association qui existe partout, dans tous les pays. Elle est née pour grouper les jeunes. Et comment les grouper ? Les jeunes aiment la compagnie, les jeunes se forment dans la compagnie. On dit que les mauvais compagnons sont le fléau de la jeunesse. Peut-être. Mais si les mauvais compagnons sont le fléau de la jeunesse, les bons compagnons [n']en sont pas moins ...⁸

Voilà pourquoi il faut que les jeunes se trouvent, se parlent, vivent la vie ensemble, se sentent unis, se forment entre eux. Voilà pourquoi nous fondons les Cercles.

Qu'est-ce qu'un Cercle ? Un Cercle c'est un lieu où l'on se réunit pour parler, pour jouer, pour passer honnêtement le temps sous la surveillance et en même temps dans la compagnie d'un guide, d'un père spirituel, d'un prêtre, du curé.

Les jeunes de la Vallée d'Aoste, du Piémont entier peuvent se réunir et faire ces grands "convegna", que des jeunes catholiques seuls savent organiser, ces grands "convegna" où 10, 20, 30, 40 mille jeunes gens sont réunis. C'est quelque chose de fantastique.

9 Ébauche manuscrite, sans date - Fino alla Becca di Nona

Salivamo, salivamo, per l'erta costa del monte, passando per sentieri erti e "rocailloux", per boschi oscuri di pini, poi uscivamo in un ripiano verdeggiantissimo dove i buoni alpigiani ci accoglievano con uno sguardo tra lo stupito ed il benevolo, raccoglievamo qualche fiore in mezzo al prato verdeggiantissimo, incontravamo qualche cappelletta che la pietà dei montanari ha costruita, davamo qualche colpo alla campana della cappella. Oh dolci suoni argentini in mezzo alla solitudine della montagna ! Ed il suono sembrava diffondersi sempre più, per l'aria, e quel suono aveva una strana voce per noi abituati al rumore assordante delle città.

Poi continuavamo, per l'erta salita, piano, piano, col sacco dei viveri sulle spalle, con un fiore delicato all'orecchio, col bastone ferrato in mano. E salivamo. Da un bosco oscuro ad un prato

⁸ L'auteur n'a pas complété la phrase.

ridente di luce e di verde, poi di nuovo un bosco ed un nuovo prato, ed un nuovo casolare. Ed eccoci finalmente a San Grato. Il vecchio romitaggio, con la sua chiesetta, col suo campanile, con la sua statua del santo protettore della Valle d'Aosta.

Una valanga ha distrutto una parte della bella casetta che è vicina alla chiesa. Ora ci sono dei ruderi. Ma quei ruderi chiedono, implorano di essere di nuovo ricostruiti. Infatti, chiedono che anche ad essi si ridoni la vita. Ci fermiamo, preghiamo, poi continuiamo la salita. E lassù si profila la Becca di Nona, la cara Becca degli Aostani. Saliamo. Ecco Comboé col suo lago. Usciamo dal bosco. Rimane ancora la verzura dei prati alpini, rimangono i fiori, la viola alpina. Tutta la vegetazione arborea è scomparsa. Ed intanto arriviamo ai piedi della Becca. Perché vogliamo salire su di essa? Non solo per un puro piacere di esercitare i nostri garretti, non solo per godere di là il meraviglioso panorama di Aosta "la veia", no. Lassù c'è una Madonna, in una umile grotta c'è una Madonna, e noi saliamo per vedere la Madonna, per pregare la Madonna perché benedica la gioventù nostra valdostana, la popolazione nostra valdostana.

Comincia la salita del monte. Squallido, brullo, arso dai raggi del sole occidente è il dorso della montagna, ma lassù ci aspetta il sorriso, la luce, il refrigerio. E saliamo. Contenti, giulivi. Dopo un dorso, una cresta; dopo la cresta un nuovo dorso, una cresta. Ma siamo impazienti di arrivare: la Madonna ci chiamava da lassù, dal suo seggio di neve e di roccia.

E arriviamo, ci inginocchiamo davanti alla Madonna e preghiamo. Bisogna essere stati in alta montagna, sulle cime dei monti per sapere che cosa è la preghiera.

C'era qualche cosa di mistico, di divino. Lassù i rumori del mondo non arrivano. Lassù gli odi e le competizioni del mondo non arrivano, ci si trova in mezzo alla natura, alla rozza natura non ancora domata e forse anche contaminata dall'uomo, e attraverso la natura ci si sente vicini, molto vicini a Dio. E intanto la Madonna buona ci benediceva, pregava per noi. Mentre noi pregavamo lei. E lento nella solitudine alpestre si sparse il nostro canto:

Regina Vallis Augustanae Ora pro nobis

Lontano le cime delle Alpi biancheggiavano. Il Monte Bianco e il Monterosa sembravano guardarsi e in mezzo ad essi si ergeva severo, terribile, simile al purgatorio dantesco, il Cervino. E contemplando quelle vette ci sentivamo alti, grandi, e nello stesso tempo piccoli, nani. Noi piccoli omuncoli, noi vermi della terra possiamo forse di lassù gridare, vedendo l'immensità del mondo: " Quel mondo è nostro. " Ma poi pensandoci su e pregando dobbiamo confessare: " Eppure noi siamo schiavi di noi stessi, di quel complesso di sozzura e di debolezza che è il nostro corpo. "

10 Ébauche manuscrite, sans date, du compte rendu inédit de la brochure "Une injustice qui crie vengeance !", par l'abbé Joseph-Marie Trèves, publiée en 1923

Une injustice qui crie vengeance

Qu'est-ce cela ? C'est un cri, un cri d'alarme et de douleur, et en même temps un appel pressant pour reconstruire. C'est un cri qui est sorti de la poitrine d'un homme supérieur, qui aime la Vallée d'Aoste de tout son cœur et de toute la force de son âme énergique. L'auteur, je n'ai pas besoin de vous le présenter : tous les valdôtains connaissent l'humble prêtre à l'allure rustique, mais qui a un grand cœur et une grande âme qui est l'Abbé Trèves. Beaucoup [de

personnes] connaissent son zèle, son amour pour la religion et pour la Vallée d'Aoste ; quelques-uns ses écrits et ses études.

Quelle est cette injustice qui crie vengeance ? Le grand sujet qui agite en ce moment les valdôtains : l'École. Cette École que nos pères ont construite et que nous voyons tomber et quelquefois nous laissons tomber, par notre inaction et notre incapacité.

L'occasion ? La suppression de plusieurs écoles de hameaux. Il a été écrit quand, sous l'excuse des intérêts et du petit nombre d'élèves, ces écoles ont été détruites, toujours pour répandre l'instruction, naturellement. Il est sorti quand un plus grand nombre d'écoles ont été supprimées, au nom des mêmes principes et par les mêmes hommes qui ont seulement changé d'étiquette. Et cette injustice ne crie-t-elle pas vraiment vengeance ? On a détruit une quantité d'école, dans toutes les suppressions successives voilà près de 150 à 160 écoles valdôtaines détruites. Ces écoles, c'étaient nos pères qui les avaient fondées, sans l'appui et sans l'aide ni du gouvernement, ni de la Province, ni même de la Commune. Seuls quelques prêtres avaient aidé ces paysans, qui étaient nos pères, à élever leur école. Maintenant on les rafle, purement simplement au milieu d'une année scolaire. Quel droit le gouvernement a-t-il de détruire ces écoles ? Elles étaient nôtres. Il nous les prend en promettant aux enfants le savoir, il les scandalise en leur donnant l'immoralité de bien de maîtresses citadines et puis tout d'un coup il dit : " Assez, assez, vous n'avez plus le droit de savoir ni lire ni écrire. " Qui ne protesterait pas ?

11 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 4 août 1923 - L'Avenir

Quels sont les caractères nets, précis, de notre lutte ? Nous combattons, nous luttons, nous espérons. Mais pour quoi combattons-nous, pour qui luttons-nous, qu'espérons-nous obtenir ? Et voilà ici notre premier devoir : avoir un programme précis, dire ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas, exposer en peu de lignes toutes nos aspirations régionalistes et linguistiques. Ce programme clair, précis, existe-t-il ? Nous devons le confesser, ce programme n'existe pas. Nous disons toujours les mêmes paroles enflammées mais vagues, les mêmes phrases génériques, qui disent une idée indéterminée. Nous parlons de conserver le français et nous ne disons pas comment le conserver, quelle sera notre organisation de défense du français, quels seront les moyens pratiques que nous emploierons pour le conserver. Nous avons un grand défaut. Nous tenons toujours les regards fixés sur le passé, nous vivons du présent et nous ne tournons que rarement le regard vers l'avenir, comme si nous en avions peur. Or, c'est vers l'avenir que nous devons regarder, parce que c'est vers l'avenir que nous marchons, parce que c'est pour l'avenir que nous combattons. Les idées qui n'ont pas peur de l'avenir, qui au contraire se plaisent à regarder l'avenir sont celles qui font plus fortune et auxquelles naturellement est réservé l'avenir. Il ne faut pas seulement défendre, il faut construire pour se défendre.

Quant à moi, quand je pense aux années qui viendront, au sort de la Vallée d'Aoste d'ici un demi-siècle, je ne peux qu'imaginer que notre Vallée ne parle plus le français, que nous ne soyons plus Valdôtains, qu'au mot "Valdôtain" on substitue le mot "Valdostani" qui, pour moi, perd tout son cachet et sa valeur. Et j'imagine de voir la Vallée d'Aoste beaucoup plus "valdôtaine" que maintenant et je songe à toute une vaste organisation valdôtaine de défense du français, de nos écoles élémentaires et moyennes où l'on parle le français ; je pense à des bibliothèques valdôtaines pour répandre l'instruction et la culture Valdôtaine dans les pays ; à une grande bibliothèque valdôtaine et française à Aoste, qui ait à côté d'elle une académie qui

réunisse tous les intellectuels valdôtains ; qui réunisse et organise leurs efforts pour répandre la culture valdôtaine dans tous les [milieux] ambiants valdôtains, des étudiants aux ouvriers, une académie qui ait des contacts avec le monde, qui vive la vie du monde. Et avec cette association, d'autres associations encore des communes valdôtaines, des paysans valdôtains, même des associations économiques, comme il y en a déjà, qui ont un caractère strictement valdôtain. Et que tout soit sous la direction suprême d'un chef valdôtain. Ainsi nous pourrons faire pour notre compte et répondre par les faits à ceux qui disent que la Vallée d'Aoste ne peut pas "faire sa vie".

Si la "Ligue" pour la protection du français pouvait avoir une grande influence morale, intellectuelle et économique, ses chefs pourraient parler et se faire entendre, dire et peut-être dicter leur " volumus ". Si nous réussissions à faire le [milieu] ambiant Valdôtain vraiment "Valdôtain", les écoles mêmes du gouvernement en sentiraient les effets et peu à peu le français pénétrerait là d'où il a été chassé, resterait et fleurirait encore plus, là où il est encore.⁹

12 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 25 août 1923 - Pour la lutte

Il y a quelque temps, la *Vallée d'Aoste* faisait à ses lecteurs cette demande : " Si pour conserver nos traditions et notre caractère Valdôtain il vous fallait supporter des contradictions et même rencontrer des persécutions, le feriez-vous ? "

Oui, je réponds, et je crois répondre au nom de tous les vrais Valdôtains ; je réponds sans hésitation, sans un doute, oui. Nous ne devons craindre ni les persécutions, ni les contradictions, ni les haines. Si les "autres" nous haïssent, si les autres nous combattent, comme Valdôtains, parce que nous combattons pour l'idéal valdôtain, uniquement pour cela, nous devons rester fermes¹⁰, nous devons rester à notre place, nous ne devons pas broncher. Pas, absolument pas. Maintenant, nous supportons déjà des contradictions, demain peut-être nous devons supporter des persécutions. Peu importe : comme nous restons fermes aujourd'hui, nous resterons fermes demain aussi. Notre lutte n'est pas d'un jour, il y a longtemps qu'elle dure, elle durera encore longtemps. C'est la lutte d'un peuple qui veut conserver son caractère. Or, les luttes des peuples ne se décident pas en un moment et quelquefois elles peuvent devenir même violentes, très violentes. La nôtre le sera-t-elle ? Je ne l'espère pas. Mais elle pourrait le devenir. Or, il faut nous préparer. Deux choses me semblent absolument nécessaires pour préparer notre caractère pour les luttes de demain : étudier notre passé, nous organiser.

L'étude de notre passé, des gloires de notre passé, des luttes valdôtaines des temps passés, de l'histoire glorieuse de la Vallée d'Aoste est belle et attrayante. Mais, de l'étude du passé, nous devons remonter aux temps présents. L'histoire ne doit pas être uniquement une aride étude des faits et des hommes d'autrefois. Elle doit faire revivre leurs passions et leurs sentiments, elle doit nous faire sentir ce que nos ancêtres ont senti, elle doit nous pousser à travailler et à lutter comme eux. L'histoire ainsi comprise pourra être un des meilleurs moyens pour former notre caractère, peut-être aussi, un moyen de répandre nos idéals parmi tous les Valdôtains. Et avec l'histoire du passé, l'histoire de nos grands hommes, des grands Valdôtains des temps

⁹ L'ébauche de cet article, que Chanoux avait titré "Les Caractères", est, dans la partie conservée, quasi égale au texte édité. Le texte publié par La Vallée d'Aoste présente une évidente faute typographique là où est répétée la phrase : " Quel sera notre organisation de défense du français, quels seront les moyens pratiques que nous emploierons pour le conserver. "

¹⁰ Soit inertes.

anciens et des temps plus récents, surtout des temps plus récents ; et surtout de ce Valdôtain, de ce paysan de la patrie, qui est l'incarnation du type valdôtain, du bon abbé Cerlogne¹¹.

Toutes les fois que je passe devant le monument à Cerlogne, à Saint-Nicolas, toutes les fois que je lis quelques-uns de ses écrits, je suis assailli par un sentiment indéfinissable, je me sens Valdôtain, plus Valdôtain qu'auparavant, et je sens que c'est impossible que les Valdôtains, les vrais Valdôtains disparaissent.

Et puis, nous devons nous organiser ; aller chercher tous les Valdôtains, qui sont Valdôtains, leur faire sentir qu'ils ne sont pas seuls, que d'autres pensent comme eux. Pris individuellement, tous céderaient. Pris collectivement, personne ne pourra nous abattre.

Quand on sent qu'on n'est pas seul, que beaucoup d'autres partagent avec nous les idéals, la même foi dans les destinées de notre petite patrie, on est plus courageux, on est plus actif, on est plus convaincu de la justice de nos pensées.¹²

13 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 1er septembre 1923 - Nos Maîtresses

Le sujet est d'actualité, soit pour l'importance que l'élément magistral a toujours, soit pour la récente distribution des prix aux enseignants de la Vallée. Que devons-nous dire de nos maîtresses ? Avant tout classifions-les. Les maîtresses et les maîtres anciens, les maîtresses valdôtaines, les maîtresses étrangères.

Nos vieux instituteurs et nos vieilles institutrices sont, en général, excellents. Ce sont eux qui ont instruit la génération d'aujourd'hui, qui lui ont appris le goût du travail, et qui en même temps lui ont inculqué le désir du commerce et de l'activité, même intellectuelle. Ce sont ces maîtres et ces maîtresses qui ont fait la Vallée d'Aoste plus instruite et plus riche qu'auparavant. Ce sont eux qui ont conservé la flamme du français dans notre Vallée, malgré les lois et les règlements stupides que le gouvernement leur imposait. Et devant ces instituteurs, nous devons nous incliner respectueux et reconnaissants.

Et maintenant, regardons nos nouvelles institutrices, celles qui sont sorties de l'École Normale pendant la guerre et dans l'après-guerre ; et considérons nos "maestrine" valdôtaines. Je les appelle "maestrine", puisque ce mot est devenu de mode. Mais, loin de moi tout sentiment de haine ou de rancune. Au contraire. Avant tout, sont-elles plus méritantes que les étrangères ?

Ici est venu le moment de dire une parole franche et loyale. Non, nos "maestrine" valdôtaines ne sont pas meilleures que les étrangères.

Nous avons trop maltraité nos maîtresses étrangères, nous avons trop supporté nos maîtresses valdôtaines. Parmi les étrangères, il y en a qui étudient et enseignent avec amour le français. Et en cela la distribution des prix aux enseignants a été une vraie révélation. Il y en a d'excellentes et notre devoir c'est de les encourager et de les aider. Mais combien de Valdôtaines qui sont des "maestrine" dans le mauvais sens du mot, que quelqu'un lui a donné ! Combien qui savent très peu et n'enseignent point le français !

¹¹ La référence est au poète patoisant Jean-Baptiste Cerlogne.

¹² Le texte édité a été remanié. L'ébauche manuscrite termine avec une précise indication qu'on ne retrouve pas dans l'article publié par le journal : " La nécessité de nous organiser, d'encadrer les vrais valdôtains dans une organisation valdôtaine s'impose absolument. "

Ne les considérons pas individuellement, regardons-les collectivement et cherchons la racine du mal et allons au remède radical, si c'est possible. Il y en a qui ne sont pas mauvaises au fond. Mais elles n'ont pas reçu une éducation sérieuse et valdôtaine. Les Écoles Normales d'Aoste ne sont pas des modèles et avec raison on a pu dire que le français est étudié avec sérieux partout ailleurs, excepté à Aoste. Pour vous en convaincre, allez pendant la saison des études devant l'École Normale d'Aoste. Vous n'entendrez pas une parole de français, pas une.

Où sont-elles nos maîtresses de caractère et de courage qui ne se laissent pas entraîner par le courant de nouveautés et de petites choses ? Oui, elles existent, cachées au fond de quelque vallée ou perdues dans un village reculé de la montagne, ignorées peut-être, mais dévouées et laborieuses, n'attendant ni une parole d'encouragement, ni un gain, pour faire ce qu'elles appellent avec raison leur devoir. Combien a-t-elle bien fait, la Vallée¹³, de les encourager et de les montrer aux Valdôtains pour qu'ils les respectent et les aiment.

Si nous fustigeons, non pas tant celles qui ne savent pas le français et par conséquent ne peuvent pas l'enseigner, comme celles qui, tout en sachant un peu ou bien le français, ne l'enseignent pas, par paresse ou par préjugé, et c'est avec douleur que nous le faisons, nous devons d'autant plus récompenser les bonnes, afin que leur nombre augmente toujours de plus en plus.¹⁴

14 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 29 septembre 1923 - Le Parc National du Grand-Paradis

Parmi les questions surgies en Vallée d'Aoste dans l'après-guerre, il y en a une qui a tout de suite captivé les esprits et les cœurs et qui a soulevé des espérances immenses et des applaudissements unanimes. On voyait la question au milieu de l'enjouement qui accompagne tous les commencements des œuvres grandioses. Un parc, un grand parc au milieu de nos Alpes, pour conserver nos richesses zoologiques et botaniques. Que c'était beau et grand et juste ! Les Valdôtains étaient contents, les étrangers ne l'étaient pas moins, parce que, à leurs yeux, la question devenait un problème presque national. Ça aurait été le premier grand parc national de l'Italie !

Mais tout de suite il fallait venir à la pratique. Or, la pratique devait tout de suite éteindre les enthousiasmes improvisés. Et pour un court moment, il sembla que ce parc ne se ferait pas.

Le parc devait comprendre à peu près la région des chasses royales. Et le Roi cédait tout de suite au gouvernement ses chasses, si chères à ses aïeux, avec toute l'organisation des gardes-chasses, des chemins royaux qui de tous côtés sillonnent les montagnes, construits avec soin et amour par Victor-Emmanuel II et Humbert I, des cabanes dans beaucoup de sites de la montagne avec toutes les "montagnes"¹⁵ achetées, qui furent de nouveau louées pour le bétail. En même temps, des maisons des campements étaient vendues ; celle du Nivolé sur Valsavaranche à un méritant hôtelier du lieu qui la transforma en un petit hôtel ; celle du Lauzon au Club Alpin qui la transforma en un refuge inauguré l'année dernière.

¹³ La référence est au journal La Vallée d'Aoste.

¹⁴ Dans l'ébauche manuscrite de cet article l'auteur reprend, presque à la lettre, une série de considérations qu'il avait déjà faites dans l'écrit, à l'époque non publié, reproduit ici avec le titre « Pour nos écoles (avec prière de publier) ».

Ces considérations, qu'on ne retrouve pas dans l'article publié dans La Vallée d'Aoste, soulignent encore plus la responsabilité des maîtresses valdôtaines vis-à-vis de l'enseignement en français.

¹⁵ Mot régional pour alpes.

Ils étaient passés, les beaux temps où Victor-Emmanuel II et Humbert I venaient dans leurs chères vallées, chasser leur bouquetin, vivre avec leurs chers montagnards qui les aimaient, apporter dans ces montagnes abruptes et pauvres un peu d'animation et de joie. Ils étaient passés, les temps où les pauvres paroisses allaient au devant de leur Roi, qui leur distribuait de l'argent et un peu de félicité. Ils étaient passés et... laissons-les passer.

En attendant, le braconnage semblait prendre des dimensions alarmantes et semblait devoir détruire en peu de temps les derniers bouquetins. Les jeunes gens des paroisses, revenus de la guerre, savaient tous manier avec habileté le fusil et dans les jours de loisir, prenaient leur fusil et s'en allaient faire un tour dans les montagnes. Leur grand nombre rendait illusoire et inutile la surveillance des gardes-chasses, diminués de presque la moitié.

Alors, on s'émut et on se mit à l'œuvre. De nouveaux gardes-chasses furent nommés, tandis qu'une commission était réunie. Suivant la méthode stupidement centralisatrice et niveleuse, la commission fut presque toute composée d'étrangers à notre vallée. Les grands hommes de Rome et de Turin, qui n'ont vu le Grand-Paradis que sur les cartes géographiques et les bouquetins sur les cartes illustrées et les photographies, crurent pouvoir réussir à la besogne. Et voilà que le niveau des terrains inclus fut abaissé de beaucoup, jusqu'à arriver quelquefois au fond de la vallée, et une suite de "provvedimenti" comparut, qui empêchait presque tout accès aux montagnards dans la zone incluse. C'était méconnaître les droits et les besoins de ces populations. Or, ces populations se sont soulevées. Elles ne veulent pas être traitées comme des parias, elles ne veulent pas supporter cet espèce d'esclavage qui les réduirait en peu d'années à la misère. Dans trois ou quatre années, le nombre des bouquetins sera de beaucoup augmenté, et au printemps, ces bouquetins descendront jusque dans les campagnes détruire les semis et les prés. Qui paiera ces dommages à ces pauvres montagnards ?

Étant défendu l'accès dans les régions riches, nombre de familles qui vivent sur l'exploitation du "commun des villages" par le moyen du bétail et du bois, sera réduit à la misère.

Les populations sont en ferment. Et elles ont raison.

Qu'on se rappelle que ce n'est pas en méconnaissant les droits les plus sacrés d'une population que l'on réussira à faire quelque chose d'utile et de grand. Qu'on se rappelle que sans le concours de la population locale, le Parc National du Grand-Paradis ne se fera pas. Qu'on se rappelle que si grand et noble est le devoir de conserver un animal si rare, bien plus grand et plus noble est le devoir de lutter pour le bien-être de plusieurs milliers de pauvres travailleurs.

15 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 6 octobre 1923 - Simples considérations sur "Première Moisson" de Marius Leman

Après nos grands poètes morts, les Cerlogne, les Bérard, la Muse valdôtaine semblait dormir. Ce sommeil peut-être semblait signifier aux malins et aux ennemis qu'elle se mourait lentement. Or, voilà, tout-à-coup, presque en même temps, plusieurs jeunes poètes se dévoiler, des jeunes poètes qui regardent avec sûreté l'avenir et se préparent à se perfectionner davantage. Marius-Léon Manzetti donne au public valdôtain de nombreuses poésies où la forme semble incapable d'exprimer toute la pensée qui jaillit de l'intelligence du jeune poète.

Herminie Gerbore et Viérin¹⁶ le charment par leurs douces mélodies qui coulent mollement, comme l'eau d'une fontaine, tandis qu'Auguste Quey, que dans ces pages nous invitons à se

¹⁶ La référence est à M. Louis-Isidore Viérin.

faire entendre souvent, semble se dessiner plus doux encore dans la beauté limpide de ses réflexions sentimentales. Ceci est fait pour montrer à tous comment la littérature valdôtaine est florissante.

Il y a quelques jours, Marius-Léon Manzetti a publié un volume de ses poésies, qui ont déjà paru dans la *Vallée*, dans le *Duché*¹⁷. Dans ce livre, nous avons une idée plus exacte de l'œuvre et du caractère de l'auteur. Je ne suis pas critique d'art ; je ne suis pas poète et je connais pas si tel ou tel vers a des défauts de prosodie ou de rime. Ce que je veux dire, ce sont de simples réflexions surtout sur la pensée qui a dicté ces vers et sur l'effet qu'ils ont eu sur moi en les lisant. C'est un livre valdôtain dans la pensée comme dans la forme, comme dans l'intention. C'est un livre qui a pour but, comme le dit d'ailleurs l'auteur, de " contribuer au mouvement littéraire valdôtain qui doit absolument s'affirmer ".

Et il a raison. Il faut absolument qu'une vraie floraison de livres soignés paraisse en Vallée d'Aoste pour balancer l'invasion des livres italiens.

Feuilletons le livre.

Catholique avant tout, il met en tête de son livre ses poésies religieuses. La Messe, l'Ostensoir d'or, l'Autel fleuri, le Crucifix pleurant, les Croix solitaires et tristes, les Tombes majestueuses ou mornes, les Oratoires délabrés perdus dans les campagnes, passent devant les yeux du lecteur comme en un cinématographe, couronnées par la " Prière du paysan ".

Suivent les voix, les voix faibles ou fortes de la nature, de la vie et de l'histoire. Et le poète nous conduit avec le papillon près des neiges fondantes, nous dévoile tout le langage muet des Allées du Souvenir, nous conduit dans les champs, dans nos champs valdôtains, avec nos fortes paysannes, nos sarceuses, nous conduit chez le forgeron qui construit une croix pour son fils, puis près de l'eau bouillonnante de nos blanches cascades. Puis vient l'histoire.

Ici, le poète se dévoile plus grand à nos yeux, je crois que c'est la partie [la] meilleure. Vous êtes-vous jamais trouvés en face à ce colosse qui est l'arc d'Auguste, quand la nuit descend et la lune monte dans le ciel ? Eh bien, dans ces conditions d'esprit et de lumière, isolés du monde, vous vous sentez transporter dans d'autres siècles, et le colosse grandit, grandit toujours, tandis qu'il vous semble voir passer, passer longtemps, les armées romaines allant, avec leurs aigles, à la conquête du monde. En même temps, la vieille croix de bois semble ouvrir toujours ses bras, comme pour embrasser ces guerriers et en faire des apôtres de mansuétude et de civilisation. Lisez la poésie "À l'arc d'Auguste" et vous aurez cette impression. Et comme pour la couronner, voilà le sonnet qui suit, "La vision de Varron", merveilleux dans sa beauté épique et son caractère ossianique.

Loin marchent les cohortes romaines ; Varron reste en arrière, pensif, dressé sur son cheval :

"La cavale soudain s'enfuit en emportant/
Sur son fatal arçon l'homme pris d'Épouvante/
Car dans sa rêverie extatique et troublante/
Il a vu sur un fond rouge de ciel sanglant/
S'ouvrir, tout rayonnants, sous l'arcade romaine/
Les bras d'une croix grise à la forme incertaine."

C'est bien là, l'histoire de l'Église et de la civilisation : la barbarie armée fuyant devant la grise humilité de l'Église sans armes. Puis, nous voilà transportés plus loin encore, dans les âges, au

¹⁷ La référence est aux journaux La Vallée d'Aoste et Le Duché d'Aoste.

milieu de la neige de nos montagnes et de l'obscurité de nos gouffres, avec Hannibal, l'homme qui vécut de haine et mourut de haine et laissa les traces partout de sa terrible épopée. Puis nous voilà à nos temps, nous voilà dans nos Alpes, en face du chamois, dans nos campagnes, dans l'hymne à la terre : " Sois bénie, ô ma terre ", puis dans l'intimité de la famille. Le livre qui s'est ouvert dans l'intimité de la religion se clôt dans l'intimité de la famille. Une figure semble trôner sur les autres dans cette dernière partie du livre : le vieillard, le grand-père.

Voilà à peu près la géographie du livre.

J'aimerais que les Valdôtains lisent ce recueil de poésies, soit parce qu'il a un caractère valdôtain, purement valdôtain, soit pour donner un encouragement à l'auteur. Et les émigrés qui ne reçoivent que rarement une bouffée d'air valdôtain, par la Vallée, devraient lire ce petit livre, qui leur parle de la patrie comme le son d'une cloche du pays.

16 Ébauche manuscrite signée, sans date - Pour nos écoles¹⁸

Parmi les questions vitales de la société il en est une qui a toujours été d'une importance capitale : la question de l'École. Dans l'École se forment les nouvelles générations. Dans l'École l'enfant apprend à devenir homme, et il deviendra homme, plasmé par le [milieu] ambiant qui l'entoure, par l'École qu'il fréquente. Si l'École est religieuse l'enfant deviendra religieux, si l'École est athée l'enfant deviendra incroyant.

Autour de ce petit être, impuissant et débile, mais qui contient en germe l'avenir, la lutte s'est engagée partout dans le champ religieux comme dans celui politique, comme dans celui national. Chacun a cherché à avoir de son côté l'enfant, sûr qu'avec l'enfant il aurait la victoire.

Mais cette importance de l'École est pour nous d'autant plus grande, pour nous Valdôtains, parce que nous avons non seulement une Idée à conserver et à répandre, mais nous avons une langue à garder.

Tout le monde sait très bien que si dans nos Écoles on enseignera encore le français, les valdôtains demain parleront encore français, s'il leur sera impossible de l'apprendre, demain ils ne se rappelleront plus même que leurs ancêtres ont parlé français. Et le gouvernement italien a si bien compris cette vérité, qu'il [l']a boycotté, dans l'École, uniquement dans l'École, avec une ténacité qui démontrait très bien son but.

Maîtres les valdôtains de parler français, mais pas maîtres de l'apprendre.

Ainsi, tandis qu'aux yeux des étrangers il se donnait des airs de modéré, de fait il exerçait une véritable tyrannie et préparait et poursuivait son plan de "dénationalisation" de la Vallée d'Aoste et d'assimilation complète de l'élément valdôtain. Sur quelques points il a réussi. Et s'il n'y avait eu les efforts des défenseurs du français, de la "Ligue", du Clergé et de la ténacité de la race valdôtaine, déjà le français ne serait plus qu'à l'État de souvenir. Cependant, çà et là l'italien domine complètement et çà et là nous devrions déjà noter sur la carte ethnographique de notre Vallée quelques points où l'élément valdôtain est presque en minorité. Douloureuses constatations, c'est vrai, mais qui ne nous font pas bouger d'une ligne le programme de défense du français, ni ne nous font craindre dans l'impossibilité de réussir. Mais le péril existe que ces points se répandent comme des taches d'huile. Et la principale arme que le

¹⁸ On retrouve dans le Fonds Chanoux une première ébauche de cet écrit, titrée significativement "Pour l'École libre valdôtaine".

gouvernement a entre ses mains c'est l'École. Voilà un fait dont personne ne peut nier la réalité. Maintenant il faut absolument trouver des remèdes : faute l'italianisation complète de la Vallée d'Aoste.

¹⁹... faire ! Combien la moisson est abondante, mais combien les ouvriers sont peu nombreux et éparpillés ! Valdôtains, réunissons nos efforts, groupons nos forces ! Quel Valdôtain ne voudrait pas répondre à cet appel, quel cœur noble, qui sent son cœur palpiter d'amour pour notre petite patrie ne sent-il pas la nécessité de cet effort, terrible, énorme mais possible ? Où ne trouverons-nous pas des personnes capables et de bonne volonté, qui puissent se mettre en tête, et organiser et construire et fonder une École ? Oh oui, bâtissons nos Écoles, nos écoles valdôtaines ! C'est notre espoir de demain, notre salut. Ce doit être la base et le couronnement de notre œuvre. Faisons-la bien, cette œuvre, et nous pourrons être tranquilles que nous aurons fait notre devoir de catholiques et de valdôtains.

Mais venons à la pratique, comment s'y prendre pour construire une École, pour réunir les moyens nécessaires pour la maintenir, d'une manière stable et honorable ? Comment faire vivre partout une École ? Douleureuse demande, c'est vrai ; mais à laquelle il nous faut répondre. Comment ? Y a-t-il un prêtre, un père de famille qui veut fonder une École ? Qu'il se dise avant tout : " C'est moi qui me charge de la faire. " Puis, qu'il cherche à réunir les moyens : souscriptions, bancs de bienfaisance, représentations théâtrales ou cinématographiques, tout devra être mis en œuvre pour réunir les moyens. Avec l'aide de Dieu, les moyens viendront. Et voilà l'École construite. Mais comment préparer la maîtresse ou le maître ? Ici, il faudra chaque année organiser des souscriptions des bancs de bienfaisance, mais surtout chercher à donner par le moyen des enfants des représentations théâtrales ou de gymnastique, qui serviront à attirer la sympathie de la population, à tirer l'argent des bourses et aussi à instruire et former les enfants.

Puis, il faudrait grouper toutes les Écoles libres, dans une organisation qui puisse soutenir celles qui chancellent, multiplier leur nombre, les défendre en cas de lutte, les guider et les orienter en cas de revirement, extérieur à l'École, mais directement connexe à la vie sociale et politique et indirectement à l'École, [une organisation] qui puisse, en outre, former de nouvelles maîtresses pour de nouvelles Écoles.

Je lance quelques idées, un peu timidement, mais le cœur plein et l'Âme tendue, espérant que quelqu'un écoute une voix qui vient du cœur, et qui n'a malheureusement que cela de bon : de venir du cœur.

17 Article signé Chan. E, publié dans La Vallée d'Aoste le 29 décembre 1923 - Pour l'École²⁰

L'École, toujours l'École. Certes, l'école a pour nous une importance si grande que les moindres faits qui y arrivent, éveillent immédiatement notre attention.

Nous avons vu, il n'y a quelques années, nos vieilles écoles à l'allure valdôtaine remodelées ; nos bonnes maîtresses chassées et supplantées par des soubrettes munies de "patente", des soubrettes valdôtaines ou non, qui se faisaient remarquer par leur toilette citadine et leur incapacité ou mauvaise volonté dans l'enseignement. Il y avait les exceptions et on doit le dire publiquement, mais le plus grand nombre n'était pas digne de leur place d'éducatrices.

¹⁹ L'ébauche est à ce point incomplète.

²⁰ Cet article est le résultat de l'assemblage de trois ébauches manuscrites conservées dans le Fonds Chanoux.

Et voilà maintenant, après cette furie de modernisation des écoles des hameaux valdôtains, voilà que nous assistons à un fait opposé : le gouvernement qui semble repenti de cette méthode stupide, procède avec cette même furie à un mouvement de recul et abandonne toutes ses positions trop coûteuses. De fait, nous lisons, il y a quelques jours, un décret qui divisait les écoles en classifiées, provisoires et "subsidiées" ; puis, nous assistions à un fait bien étrange s'il n'était pas assez fréquent dans les annales de l'école valdôtaine : une bonne partie de ces maîtresses de nos hameaux reçoivent l'ordre de plier bagage et de s'en aller pour une école bien loin d'ici, ou bien de s'en aller sans autre. Nous ne pouvons certainement que nous plaindre de cette suspension ou suppression d'Écoles au milieu de l'année scolaire, et nous protestons car nos enfants n'apprennent rien et ils sont presque obligés à l'ignorance obligatoire.

Nous devons observer une fois de plus, que beaucoup de ces hameaux sont en cette saison complètement entourés de neiges et qu'il est impossible aux enfants de fréquenter une école voisine, nous devons constater que dans quelques communes il y a cinq, sept écoles supprimées, que dans une commune de la Vallée, qui avait mérité d'être autonome et qui ensuite avait dû laisser au gouvernement ses écoles faute de moyens, les écoles sont maintenant réduites de neuf à deux, [y] compris celle du chef-lieu. Nous pourrions dire tout cela et nous aurions bien de quoi gémir sur le sort de nos enfants. Mais, plus que nous plaindre, nous devons agir et tâcher en quelque manière de tirer le bien du mal. Et regardons notre position.

Nous avons devant nous un terrain plein des décombres de ces écoles supprimées.

Que faudra-t-il faire ? Nous connaissons ce que nous avons à espérer du gouvernement. Ces quelques écoles restées seront donc "classifiées" ; d'autres peut-être surgiront des décombres et seront "provisoires", mais le plus grand nombre resteront à terre. Il faudra quelqu'un qui les relève pour qu'elles puissent être [admises comme] "subsidiées". Et voilà ici un champ d'action qui s'ouvre devant nous, grand, immense. Le gouvernement promet de reconnaître et d'aider l'initiative privée. Croyons à sa parole, quoique nous devrions confesser que très rarement le gouvernement a fait honneur à sa parole. Et mettons-nous à l'œuvre. Si nous voulons que la Vallée d'Aoste n'ait pas à souffrir de la plaie de l'analphabétisme, qu'elle n'a jamais eue, si nous voulons, en outre, que les Valdôtains sachent encore le français, mettons-nous à l'œuvre²¹.

Voici le moment propice pour commencer cette œuvre qui est notre unique salut : la fondation des écoles qui ne dépendent pas du gouvernement, qui soient nôtres, par les instituteurs qui y enseignent, par la langue qu'on y parle, par l'idéal d'amour au Pays qu'on y cultive.²²

Ô vous tous qui aimez votre petite patrie, qui la voulez belle, riche, mais surtout chrétienne et valdôtaine, resterez-vous inactifs ? Partout, il faudra en construire, dans chaque village privé d'école et même dans quelques bourgs peuplés, à côté de l'École gouvernementale, partout

²¹ Jusqu'ici le texte publié reprend en entier celui de l'ébauche intitulée L'École.

De la phrase suivante jusqu'à "Puis il faudrait grouper toutes ces Écoles...", le texte publié reproduit presque entièrement une ébauche, sans titre, sur le même sujet.

²² En plus dans l'ébauche manuscrite : " L'école est la base de toute formation. C'est le futur qui se prépare. Quel sera le futur de la société? Regardez l'École, et si l'École est sérieuse et religieuse, vous serez sûrs que la société de demain sera sérieuse, religieuse. Quel sera le futur de la Vallée d'Aoste ? Regardez l'école valdôtaine. Et ils n'avaient pas tort, les défenseurs du français, de trembler pour l'avenir du français en Vallée d'Aoste, puisque l'école était la négation du français. Eh bien, si l'École gouvernementale est, et malheureusement sera toujours, la négation du français, l'École valdôtaine libre en sera l'assertion tenace. Mais où est-elle l'École libre valdôtaine ? Franchement, si je veux chercher un modèle, je ne le trouve pas. Il est encore à construire, elles sont encore toutes à construire. Qu'importe ? Le moment est venu de commencer : commençons. "

nous devons construire l'École catholique et valdôtaine. Certes, le travail est immense, il semble bien supérieur à nos forces et à nos moyens. Qu'importe ? Le moment est venu de commencer : commençons. Nous en fonderons une, puis nous en fonderons une seconde, puis, peu à peu, ces écoles en produiront d'autres. Et lentement la Vallée d'Aoste se couvrira d'un réseau d'écoles, qui seront le foyer et l'âme de la patrie.

Et qu'il soit sûr, le gouvernement, que ces écoles ne seront pas des foyers de révolte à la grande patrie. L'amour du terroir n'exclut pas l'amour à patrie, même si cette patrie est ingrate. Au contraire, il l'ennoblit et le rend plus solide.²³ Mais que le gouvernement sache, aussi, que les moyens d'oppression et de haine contre les sentiments les plus chers aux Valdôtains, mettent à une bien dure épreuve leur patriotisme ; et si demain il y avait des Valdôtains qui, exaspérés de ces procédés lâches et oppresseurs, maudissent la patrie, le gouvernement devrait dire : " mea culpa ".²⁴

Voilà pourquoi nous devons fonder des écoles valdôtaines.

Il nous faut susciter les initiatives locales, pourvoir autrement, si ces initiatives manquent.

Il faut aussi réunir les maîtresses valdôtaines, les grouper, les encourager plus à se faire une culture valdôtaine qui, trop souvent, dans les jeunes, leur manque. Oh ! combien de choses il nous faudrait faire ! Combien la moisson est abondante ! Et combien les ouvriers sont peu nombreux !

Mais, venons à la pratique. Comment s'y prendre pour construire une école d'une manière stable, pour réunir les moyens pour la faire vivre une vie longue et honorable ? Y a-t-il un prêtre, un père de famille qui veut fonder une école ? Qu'il dise avant tout : " C'est moi qui me charge de la fonder. " Puis qu'il cherche à réunir les moyens nécessaires. Et qu'il ne se décourage pas si ces moyens sont lents à venir. Souscriptions, bancs de bienfaisance, représentations théâtrales ou cinématographiques, tout devra être mis en œuvre pour réunir les moyens. Et lentement, ces moyens arriveront. Et voilà l'école fondée, avec, espérons-le, un tout petit fonds, bien "au fond" du portefeuille. Mais qu'importe ? Un peu à la fois, le portefeuille se remplira. En attendant, avec les cotisations des habitants et les subsides du gouvernement, l'on vivra. Et puis, chaque année, on organisera des bancs de bienfaisance et des représentations théâtrales ou de gymnastique de la part des enfants, pour attirer sur l'œuvre la sympathie de la population et attirer l'argent des bourses. Cela servira aussi à former les enfants et à répandre l'idée de l'école valdôtaine. Et puis, comment a-t-elle fait, la "Pro Schola de Champdepraz " ? Imitons-la. Son œuvre nous montre ce que peuvent faire la bonne volonté et l'amour du pays.

Puis, il faudrait grouper toutes ces écoles²⁵ valdôtaines dans une organisation qui puisse soutenir celles qui chancellent, multiplier leur nombre, les défendre en cas de lutte, les guider et les orienter en cas de revirement extérieur aux écoles, mais directement connexe la vie sociale et politique, et partant indirectement à l'école, [une organisation] qui puisse, en outre, former de nouvelles maîtresses pour de nouvelles écoles.

Je lance ces quelques idées, un peu timidement, mais le cœur plein et l'âme tendue, espérant que quelqu'un Écoute une voix, qui vient du cœur et qui n'a, malheureusement, que ceci de bon : elle vient du cœur.

²³ En plus dans l'ébauche : " Du reste la voix et l'exemple des morts à la Guerre pour la Grande Patrie, dira toujours aux valdôtains que la patrie c'est l'Italie. "

²⁴ En plus dans l'ébauche : « C'est une hypothèse, que je fais, et je désire qu'elle le reste toujours. »

²⁵ De ce point jusqu'à la fin de l'article publié, le texte reprend les conclusions de l'ébauche titrée Pour nos écoles, repris sus.

18 Ébauche manuscrite, sans titre et sans date, d'un écrit sur le droit des Valdôtains à parler la langue française²⁶

N'est-ce pas en français que furent écrites les délibérations du glorieux Conseil des Commis qui gouverna librement notre pays pendant des siècles, sans qu'un soldat eût touché le sol valdôtain ?

Le Statut de Charles-Albert, le Statut du Royaume d'Italie que l'on n'a jamais abrogé, encore aujourd'hui la Charte fondamentale qui règle les relations entre le Roi et le peuple italien, n'a-t-il pas reconnu aux pays qui parlent le français le plein usage de cette langue, partout, de l'École à [la] tribune parlementaire ?

Par le Statut nos députés, si nous en avons, ont le droit de parler le français au parlement : qui pourrait nous nier le droit de parler le français entre nous ?

Les Rois d'Italie, quand ils venaient en Vallée d'Aoste, n'ont-ils pas toujours parlé français à nos populations ?

19 Ébauche dactylographiée, sans titre et sans date, d'un écrit destiné à l'œuvre collective "Nous valdôtains nous voulons le français !" ²⁷

C'est donc un fait indéniable, qu'on ne peut plus même mettre en doute, que le français a toujours été parlé en Vallée d'Aoste depuis sa naissance. C'est donc ridicule de croire qu'il a été importé, imposé et que par conséquent on peut nous imposer de l'abandonner. Non, comme personne [ne] nous a obligés de parler français, personne ne pourra nous obliger de l'abandonner.

Le français est à nous, c'est nous-mêmes, c'est tout notre passé, il doit être notre avenir. Nous avons droit de le conserver. C'est un droit que nous avons hérité de nos ancêtres et dont nous réclamons la reconnaissance de la part de tous les italiens. Ce n'est [pas] un droit dérivant d'un usage trentenaire, centenaire, mais d'un usage millénaire.

Et on veut nous le nier ! Et cela en ce siècle vingtième qui met tous les hommes à égalité devant la loi, tutrice des droits de chacun ! La loi qui reconnaît tous les droits, doit reconnaître aussi celui-ci. Il est incontestable, indiscutable, corroboré par des milliers de preuves, qui s'échelonnent durant dix siècles. Elle doit le reconnaître immédiatement, car depuis cinquante ans, elle s'est mise du côté du tort, contre nos droits. La loi, et pour elle le pouvoir civil qui la représente, devraient réfléchir sur cette vérité et agir en conséquence. On ne peut pas marcher sur dix siècles d'histoire. On ne peut pas dire : " Moi, petit seigneur d'aujourd'hui, je veux que vous renonciez à votre famille, qui a un nom français ; je veux que vous renonciez à votre village et à votre commune qui ont des noms français, je veux que vous renonciez à la Vallée d'Aoste, car on y parle le français depuis dix siècles. "

Non, on ne peut venir nous le dire, car la famille, la patrie sont ancrées dans l'âme de tout homme d'une telle manière qu'il faudrait le refondre pour lui effacer ces caractères. On ne peut le dire, car ce serait le langage d'un maniaque. Pourtant dans les faits, combien de fois a-t-on répété ce raisonnement, et c'étaient des hommes qui se croyaient intelligents à raisonner de la sorte.

²⁶ Ces brèves considérations peuvent être considérées la prémisse idéale à l'écrit qui suit.

²⁷ Le document est gardé aux Archives historiques régionales, Fonds Ernest Page, vol. 5.

Je vous demande, cher lecteur, si vous n'avez pas trouvé quelquefois de ces raisonneurs à rebours²⁸. À leurs palabres nous devons opposer *notre droit*. Il est si clair, si évident qu'il suffit de l'énoncer pour fermer la bouche à n'importe qui. Notre droit de parler le français partout, dans les Églises, dans les communes, dans la Chambre même des députés, notre droit de prétendre que dans les écoles, que nos ancêtres ont fondées et qu'on nous a prises, mais que nous maintenons par nos contributions, nos enfants apprennent aussi et surtout le français.

Tout homme honnête, loyal, sincère, le reconnaît. C'est un de ces droits primordiaux et naturels auquel jamais personne n'a osé toucher. Mille ans sont passés et pendant ce long cours de 10 siècles la Vallée d'Aoste a subi des oppressions et des violences sans nombre. Elle s'est vue envahie, saccagée, ruinée plus d'une fois. Elle a passé des jours heureux et aussi des jours bien tristes. Mais jamais personne n'a voulu lui enlever sa langue. Lorsque Emmanuel-Philibert, rentré dans ses États, imposa l'usage de la langue italienne, il reconnut expressément et ordonna l'usage public de la langue française en Vallée d'Aoste parce que mieux comprise que la latine. Voilà presque quatre siècles où l'usage du français est reconnu largement par les Ducs de Savoie, du Roi de Sardaigne, du Roi d'Italie.

Laissons tout témoignage ancien et venons aux plus récents qui ont été prononcés lorsque l'offensive contre le français était déjà commencée.

Notons avant tout le Statut de Charles-Albert.

(...)²⁹

Voilà donc le droit du français acquis non seulement par l'usage millénaire, mais aussi par une précise disposition législative, qui n'a jamais été abrogée. Et ce n'est pas une disposition momentanée, transitoire, une loi quelconque. Le Statut c'est la base même des lois de l'Italie, c'est le Pacte solennel que le Roi et le Peuple ont signé et où sont énoncées les principales conquêtes du XIXe siècle. Or, à côté des droits de l'homme reconnus, est solennellement proclamé celui qui reconnaît aux valdôtains l'usage du français.

Et ceux qui représentent la Loi, devraient eux, avant tout, l'observer et l'observer en tout, aussi en ce qui regarde le français.

Le premier Roi d'Italie, Victor-Emmanuel II, a reconnu le français par les faits. Lorsqu'il trouvait un valdôtain, il lui parlait toujours en français, fût-il un évêque, un avocat ou un paysan. Et lorsqu'il vivait au milieu de son peuple de montagnards, lors des chasses aux bouquetins, il parlait à tous le français. Les damoiseaux d'aujourd'hui, eux ont un peu honte de parler la langue d'un Roi et des Rois.

Le bon Humbert Ier, qui aimait tant ces montagnes et aussi ces montagnards, et notre Roi, n'ont-ils pas toujours employé le français dans leurs rapports avec les Valdôtains ?

Voilà, donc, dans le procès au français, l'usage, la loi et le bon sens sont en sa faveur et voilà qu'une série de témoins royaux viennent déposer successivement en sa faveur.

Est-ce assez ?

Si les juges étaient justes, y aurait-t-il de doute sur l'issue ? Pourtant les hommes de bonne volonté, loyaux ont déjà jugé.

²⁸ Soit incohérents.

²⁹ L'auteur n'a pas cité, comme il envisageait de le faire, le texte précis de l'article du Statut de 1848.

20 *Ébauche manuscrite, sans date - Comment sauvegarder notre langue*

Un émigré a eu l'heureuse idée d'exposer schématiquement notre condition réelle par rapport au français. La regardant avec l'œil clinique du médecin qui froidement sonde les plaies sans s'émouvoir, il a placé la question comme elle doit être placée pour avoir la possibilité d'être résolue. Qu'on me permette deux mots de commentaire à cet article qui mérite d'être médité.

1 - Les défenseurs du français - Leur nombre est assez grand heureusement ; et ne semble pas diminuer. Les personnes instruites comprennent ce que [représente] pour nous le français, la valeur morale et matérielle qu'il a et [appuient] un mouvement en sa faveur. Au milieu de la désunion des partis, au milieu de l'atmosphère infernale, chargée d'électricité, qui nous entoure, où l'homme semble redevenir loup à l'homme, un point seul tient unis les valdôtains : la question du français. Il y a eu les traîtres, il y a eu les lâches : mais dans leur cœur même ceux-là ont senti le remord de leur acte de faiblesse.

Mais cette union théorique n'est pas factive. Et c'est là le grand mal. La "Ligue", elle-même embauchée par son Président dans l'apologie au régime qui opprime l'Italie, a perdu cette auréole de grandeur qui en faisait le centre du mouvement régionaliste valdôtain. Les défenseurs du français eux-mêmes, se trouvent désunis, désorientés et agissent trop personnellement pour que leurs efforts non coordonnés et unis puissent avoir des résultats pratiques. Je crois que la "Ligue", pour être de nouveau cette organisation qui groupe tous les efforts des vrais valdôtains devra être profondément réformée dans sa constitution, afin qu'elle ne soit pas un organe de son Président, mais que son Président soit un organe d'elle-même. Je laisse à d'autres, plus compétents et plus méritants que moi, de traiter ouvertement et longuement cette poignante question.

2 - Le gouvernement et le français - Cinquante ans de déceptions ont appris désormais aux valdôtains à juger les gouvernements italiens. Une connaissance devenue nulle du français dans beaucoup de pays, nous fait comprendre combien est fautive la route des pétitions aux ministres, et combien est urgente et nécessaire une forte réorganisation des Écoles là où ces Écoles ont été supprimées, et une agitation populaire, quand le régime de liberté nous sera rendu, tendant à reprendre à l'État les Écoles qu'il n'a pas détruites. Vous avez bien dit, ô émigré : " La nouvelle génération valdôtaine, se trouvant par défaut d'instruction embarrassée pour parler le français, préfère l'italien. Voilà l'artifice du Gouvernement pour nous priver de notre langue. " Heureusement il y a le clergé des Églises, il y a la Presse valdôtaine, ayant à sa tête notre *Vallée d'Aoste*³⁰, qui tiennent allumée partout la flamme sacrée de la langue. Un devoir de nous tous c'est de répandre autour de nous cette presse valdôtaine qui contrebalance en bonne partie les flots envahisseurs de la presse et des livres italiens.

3 - Les Italiens et le français chez nous - Vous avez touché là un point important, je dirais même essentiel. L'Italien, ne connaissant notre histoire et nos droits, ne veut pas de notre langue. Mais là-dessus, je dirai que c'est précisément pour cela que nous devons lui faire connaître notre histoire et notre droit. Deux moyens sont à notre portée :

1 - La grande presse qui forme la mentalité du peuple italien doit être employée par nous pour agiter l'opinion politique italienne par des articles. M. le Dr Réan là-dessus a vu clair et a déjà essayé à sonder le terrain. Honneur à lui sous ce rapport. Que d'autres l'imitent.

2 - Des conférences dans nos pays de villégiature tendant surtout à faire connaître notre histoire aux "villeggianti". Voilà, je crois, un autre moyen de très grande valeur. Nous

³⁰ La référence est au journal *La Vallée d'Aoste*.

avons chez nous des orateurs d'une haute valeur, profondément valdôtains. Voilà une noble tâche à remplir.

4 - Organisation - C'est, certes, le premier de nos devoirs, le plus grand, le plus important. Les hommes instruits sont encore en partie groupés dans la "Ligue". Mais le peuple ? Il lui semble être [le] spectateur de la lutte terrible que nous soutenons pour le français, et qui est pourtant sa lutte, combattue pour ses intérêts. C'est lui qu'il faut organiser, c'est lui qu'il faut unir, afin qu'il sache que c'est lui qui combat. Lorsque demain les conditions sociales le permettront, nous devons nous présenter devant le gouvernement, non comme des pétitionnaires, implorant une grâce, mais comme une force qui discute et traite.

Alors nos demandes seront étudiées et nos droits seront considérés comme tels, parce qu'appuyés par une force. Comment organiser le peuple ? Que la "Ligue" se répande divisée en sections dans chacun de nos pays, qu'elle forme des foyers d'action partout. Délivrée du "politicantisme" qui la souille, agrandie par une organisation solide et vaste elle pourra être ce qu'elle doit être : le centre d'activité de tous les valdôtains.

21 Ébauche manuscrite, sans date - La Commune détruite et annulée

Regardons nos communes valdôtaines dans ces deux années honteuses pour notre patrie et pour notre Vallée. Au lieu d'être administrées par cet homme que la volonté de ces concitoyens avait appelé à l'honneur de syndic et par ce conseil communal qui est le peuple lui-même synthétisé, que voyons-nous ? Ce syndic est chassé de sa place, ce conseil est dissout ; à la place de l'un et de l'autre on envoie un homme, presque toujours un étranger, qui au nom de l'État gouverne et trop souvent mine ces communes.

Des mois, des années passent, lorsque finalement, par-ci par-là, ces hommes s'en vont, et les citoyens de ces communes sont invités à nommer leurs chefs. Froissés, ils replacent ces [mêmes] hommes, qui deux années auparavant avaient été chassés, on ne savait pourquoi. Alors on arrête toute élection et le régime commissarial continue à faire le délice de bon nombre de communes valdôtaines, Aoste en tête.

En songeant à ce spectacle douloureux de notre vie communale et sociale, je me demandais pourquoi cet état de choses avait été possible et pourquoi l'État, dont un parti s'était rendu maître, pouvait ainsi faire et défaire les conseils communaux, charger les communes du poids lourd du maintien d'un homme, payé par elles et nommé par leur préfet représentant le gouvernement. Et je concluais que puisque l'État avait pu faire ce qu'il a fait, c'était bien parce qu'auparavant déjà les rapports entre la commune et l'État n'étaient pas ceux qu'ils auraient dû être.

22 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 4 octobre 1924 - Deux mots

J'ai lu, moi aussi, la nouvelle stupéfiante de la suppression de l'inscription en français au Monument au Soldat Valdôtain. Je suis jeune, je suis presque un enfant : je ne peux par conséquent parler comme a parlé l'ex-combattant qui a donné cette nouvelle aux émigrés. Il peut parler du haut de son sacrifice, à ces hommes, dont une partie n'a fait aucun sacrifice

pour la guerre, qui ont eu la lâcheté de renoncer au français pour ne pas heurter le "ras" d'Aoste, M. Caio³¹.

Mais malgré ma jeunesse, je sens le devoir de parler, de dire toute ma douleur.

Quand je pense à ces hommes, le sang me monte à la figure, comme si j'avais honte de moi-même. Le nom de Valdôtain a donc été prostitué jusqu'à l'Hôtel de Ville d'Aoste ?

Ces hommes, qui avaient renoncé à leurs idées de liberté, espérant arriver enfin au "cadregghino" du Conseil communal d'Aoste ; qui s'étaient traînés vilement devant les vainqueurs de l'heure ; qui avaient traîné dans la boue leur passé, quelquefois bien méritant, [y] ont traîné aussi leur nom de Valdôtains. Répétons leurs noms, afin qu'ils restent gravés dans la mémoire de tous comme ceux des traîtres. Ce Chabloz, avocat, commandeur, etc. qui a oublié qu'il n'y a pas longtemps il a parlé du pays natal en français, dans des termes émouvants, ce Caramellino, dont je respecte la dignité de prêtre et de chanoine, mais dont je dis clairement que je méprise la personne ; cet Ottoz, ces deux Marcoz, ce Pareyson, ce Guerraz, ce Pessein, qui ont oublié que leur nom était français, que leur famille était valdôtaine, qu'ils parlent en partie le français chez eux ; ces Vietti, Rusconi, Vigliardi, Valdôtains d'adoption et même de naissance, et surtout ce Guillaume Pozzo, roseau qui se plie à tout vent, hier populaire, aujourd'hui fasciste, hier secrétaire de la "Ligue", aujourd'hui renégat du français, digne fils de l'éternel "Girella". Voilà des noms à perpétuer à travers les siècles, à graver dans le socle du monument comme des dignes survivants de ceux qui sont morts.

À tous ces hommes je dis : " Courage, aplatissez-vous devant M. Caio comme vous vous êtes déjà inclinés. " Le peuple valdôtain vous regardera avec admiration !

Depuis deux ans que vos frères de Rome sont au pouvoir, vous avez beaucoup fait, beaucoup. Tous les Valdôtains sauront vous juger.

Je vous pose encore cette question : " Croyez-vous, en ce moment, représenter la population de la Ville d'Aoste et de la Vallée d'Aoste ? Vous qui avez été nommés par un homme non Valdôtain, qui s'est démontré le premier ennemi du français qui ait siégé à l'Hôtel de Ville, quoiqu'il ait un tout petit peu baissé le bec maintenant, qui régit la commune d'Aoste après la défenestration d'une administration librement élue, croyez-vous parler au nom du peuple ? Croyez-vous représenter ceux qui ont le plus donné à la Patrie ? "

Mais que vous importe cela, à vous qui avez vendu même votre pensée ?

Vous continuerez, naturellement, par votre digne chemin qui descend, car, comme des poids morts, vous ne pouvez que rouler en bas.

Vous inaugurerez "votre" monument avec peut-être beaucoup de can-can. Mais le peuple valdôtain sera ailleurs. Il frémira en silence.

Et quand la liberté lui sera rendue, il saura faire son devoir. Soyez-en sûrs !³²

³¹ La référence est au col. Giuseppe Caio, à l'époque Commissaire de la Commune d'Aoste.

³² L'ébauche manuscrite de cet article, conservée dans le Fonds Ernest Page aux Archives historiques régionales, présente en plus comme clôture cette phrase : " Pourris moralement, vous avez dû vous appuyer pour vaincre au bâton des fascistes, qui eux au moins ont cela de solide.

Jusqu'à quand pourriez-vous recevoir cet oxygène qui vous permet de vivre encore ? "

23 *Ébauche manuscrite, sans date, portant le titre, ensuite effacé par l'auteur : "Sur la tombe de Cerlogne - La Patrie"*

Toutes les fois que je dois monter à St-Nicolas je vais rendre une visite à l'humble monument de Cerlogne³³. Il est des angles de la terre où le cœur s'élève au-dessus des haines et des amours passagers de la vie, où l'âme regarde d'un autre regard les hommes et les choses ; où un je ne sais quoi prédispose au pardon et à l'espérance. Quant à moi, dans ce petit détour de chemin, au pied de cette merveilleuse petite colline peuplée de sapins et de mélèzes, qui entoure comme une auréole les blancs reflets des glaciers du Ruithor à côté, devant cette figure de bronze qui évoque la sienne, je sens en moi un autre moi-même. Froid presque toujours aux beautés de la nature et de l'art, il me semble retrouver là quelque chose de cette âme sensitive et douce, éloignée des raisonnements livresques comme des éclaboussements douloureux des luttes quotidiennes, et qui est la meilleure partie des âmes. Et dans cette sérénité songeuse dans laquelle chacun voudrait toujours vivre parce qu'elle nous rend supérieurs aux contingences du moment, j'oublie les hommes avec leurs faiblesses, les luttes avec leur hargne fatigante, pour regarder au-dessus de la tempête qui gronde les courants vivants d'air pur et salubre. Pourquoi dans ces moments infernaux de notre vie politique, tout en ne négligeant pas ceux qui sont nos devoirs immédiats de défense de la liberté et de la justice, n'élevons-nous pas notre pensée à l'avenir qui est le fruit du présent, mais qui est aussi le but du présent ?

Regardons-le, non avec le regard myope et faible des vieux adaptamistes³⁴ qui agissent au jour le jour, non avec le regard des découragés parce qu'ils n'aperçoivent aucune issue au chemin des transitions et des requêtes qu'ils ont suivies, mais avec le regard serein du fort qui ne fléchit pas lorsqu'il voit tomber et s'éloigner ceux qui l'accompagnent.

Il est aujourd'hui un courant à remonter, une mentalité à détruire, une manière d'agir à abandonner.

Nous luttons pour le français, au nom d'un passé, mais aussi au nom d'un avenir. Nous sommes régionalistes non seulement au nom d'une tradition, si respectable et noble soit-elle, mais aussi et surtout au nom d'une conception sociale qui nous démontre que les peuples aspirent à se délivrer de l'asservissement à l'État pour pouvoir se développer pleinement. Notre régionalisme n'est qu'un des cas des plus typiques, des plus poignants, des plus douloureux, de cette lutte qui se produit³⁵ entre les individus redevenus sujets à l'État et l'État qui, dans la pesanteur mécanique de sa bureaucratie, étouffe l'individu et l'opprime. Notre régionalisme n'est donc pas un cas sporadique, isolé, dont on ne voit ni les moyens de lutte, ni une lueur de victoire lointaine. L'autonomisme communal et régional, comme doctrine sociale, se développe lentement en Italie comme en France, comme dans tous les États centralisés, et a des répercussions dans tous les divers mouvements régionalistes qui pullulent un peu partout.

En Italie le parti sarde d'action l'a arboré, les partis populaire et républicain l'ont placé dans leurs programmes et tentent de le réaliser dans leur action. En France l'Alsace et la Bretagne s'agitent contre le centralisme envahissant. Des hommes de toute espèce qui vont du grand cardinal Manning au poète indien Rabindranath Tagore ont vu dans...³⁶.

³³ La référence est au poète patoisant Jean-Baptiste Cerlogne.

³⁴ Substantif péjoratif, tiré à partir du verbe adapter.

³⁵ Lecture incertaine.

³⁶ L'auteur n'a pas complété la phrase.

La vieille mentalité qui met la patrie au-dessus de tout, sonne maintenant en Italie ses dernières lugubres heures, au milieu du crépitement des haines partisans, des violences gouvernementales et privées de toute espèce. Nous verrons ce qui naîtra demain de ces cendres, et qui se mûrit aujourd'hui dans le sous-sol. Certes, nous pouvons constater une seule chose. C'est que le vieil État centralisé libéral et nationaliste est miné par des tares profondes et menace de s'écrouler sous les secousses violentes qu'il reçoit trop souvent. Et la Vallée d'Aoste n'aurait rien à perdre et tout à gagner de cette mort méritée.

24 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 13 décembre 1924 - Les minorités allogènes en Italie

Avec la paix et le traité de Saint-Germain, l'Italie victorieuse réunissait à elle les peuples de langue italienne, qui avaient toujours conservé et défendu avec un courage inlassable leur langue et leurs caractères italiens. Mais avec ces "irredenti" qu'elle a délivrés, elle a englobé dans son sein deux groupements fort nombreux d'Allemands dans le Haut-Adige et de Slaves éparpillés un peu partout dans les collines de la Vénétie-Julienne. Bolzano et Gorizia devinrent les deux centres de ces peuples allogènes. En tout, presque un million d'hommes, italiens politiquement, mais ni ethnographiquement, ni linguistiquement. Ainsi, surgit la question des minorités allogènes.

Mais le gouvernement, avec la même mentalité qui l'a guidé à la guerre au français en Vallée d'Aoste, devant ces groupements, procéda tout de suite à la réalisation de son programme d'italianisation. Tout comme chez nous, en Vallée d'Aoste, avec en plus l'aigreur de la guerre à peine finie et l'orgueil de la victoire, il commença à démolir toutes les anciennes institutions et les anciennes autonomies, que même le gouvernement impérial autrichien avait respectées. Comme chez nous, il imposa dans les écoles l'usage presque exclusif de la langue italienne ; comme chez nous, il importa des fonctionnaires publics qui ne connaissaient ni la langue, ni les usages du pays. Comme chez nous, il fit prêcher à ces populations que désormais elles étaient italiennes et que, bon gré mal gré, elles le deviendraient en tout et partout. Puis, pour continuer son oeuvre il éparpilla les jeunes conscrits de ces régions, surtout du Haut-Adige, un peu partout ; il les transporta en partie jusqu'à Aoste, en les mettant dans la triste nécessité de se faire comprendre par des signes, et d'apprendre ainsi, malgré eux, la langue italienne.

Mais, comme tout cela ne suffisait pas, il permit l'occupation de Bolzano de la part des fascistes et, tout dernièrement encore, il poussa son zèle jusqu'à interdire une réunion pacifique à Gorizia de 60 étudiants universitaires catholiques slaves. Naturellement, leurs journaux eurent le sort enviable d'être séquestrés plus d'une fois, puisque, en Italie, la liberté de presse est un doux souvenir des temps passés.

Mais, tandis qu'en Vallée d'Aoste, par un bon sourire et quelques paroles mielleuses, le gouvernement peut impunément nous enlever toutes nos institutions ; tandis qu'en Vallée d'Aoste, lorsqu'une voix courageuse et forte s'élève pour protester, elle se perd dans la solitude peuplée de bonshommes muets ; tandis qu'en Vallée d'Aoste il y a même des hommes qui trouvent que tout va bien, tout va superlativement bien, sous ces doux clairs de lune, surtout les affaires de l'agent du fisc ; tandis qu'en Vallée d'Aoste ces partis se déchirent entre eux, comme les poulets de Renzo, pendant que notre tribunal s'en est allé, nos droits sur les eaux de même, pendant que nos enfants restent sans instruction et nos foyers se vident pour aller à l'étranger, là-bas, ces hommes, haïs et persécutés plus que nous pour leur amour à leur

petite patrie, ont su résister dignement et courageusement, si ce n'est victorieusement, à la rafale qui s'est abattue sur eux.

Oubliant leurs pourtant justes idées de parti, oubliant leurs rivalités personnelles, ils se sont unis. Ils n'ont pas élevé des clameurs inutiles ; mais, quand le devoir s'est présenté, ils l'ont accompli, tous, du dernier paysan des Alpes et des collines, jusqu'aux députés qu'ils ont réussi à élire. Lorsque les élections politiques se présentèrent, ils marchèrent tous, jusqu'au 90 pour cent des électeurs, accomplir leur devoir de citoyen. Et ils élirent leurs représentants, qui n'étaient pas les représentants des populaires, libéraux, socialistes allemands et slaves, mais de tous les Allemands du Haut-Adige et de tous les Slaves de la Vénétie-Julienne.

Et cette magnifique affirmation d'unité est le fruit d'une action profonde : l'organisation.

Ils sont allés au peuple, au peuple des paysans qui travaillent et qui suent et qui, sous la rude écorce de leur froideur extérieure, sentaient frémir l'indignation pour ces spoliations ignobles. Le peuple a écouté la voix du devoir, il l'a suivie rigidement. Et il a démontré ce qu'il pouvait. Les menaces d'expéditions punitives ne l'ont pas épouvanté, les vexations ne l'ont pas arrêté.

Disons-le franchement : honneur à lui.

Si hier encore ces hommes étaient contraires à l'Italie, ce n'était pas [de] leur faute ; s'ils combattirent contre l'Italie ils n'accomplirent que leur devoir, tout comme les Valdôtains et Italiens qui les ont combattus.

Mais nous, Valdôtains, les premiers Italiens en ordre de temps et peut-être aussi par les sacrifices, nous Valdôtains, qui, malgré cela, sommes bafoués et vexés en mille manières, nous avons à apprendre de ces peuples, nous avons beaucoup à apprendre. Et, tandis que nous sommes traités comme eux, parce que, comme eux, nous avons un autre langage, et nous aimons tous aussi notre petite patrie, sachons avoir la force et l'union qu'ils ont. Et, tandis qu'avec eux nous formons le troisième groupe des minorités allogènes, sachons oublier qu'hier encore ils n'étaient pas italiens comme nous ; et rappelons-nous qu'ils sont nos frères, qu'ils sont des montagnards forts comme nous et chrétiens peut-être plus que nous.

Si le nationalisme, poussé à l'exaspération, nous a portés jusqu'à haïr nos frères, qui n'avaient d'autre faute que celle d'avoir un autre nom que nous, sachons nous délivrer de ces bourdes sanguinaires et cruelles pour nous rappeler que nous sommes tous des hommes, et qu'un lien de plus, celui de la persécution, nous unit à eux. Et, sans avoir peur des gros yeux étonnés que les "politicanti" du patriotisme nous feront, ayons le courage de dire clairement que leurs raisons, comme les nôtres, sont justes, et que la lutte qu'ils combattent est sacrée, comme la nôtre. Et, rappelons-nous toujours que l'union entre Valdôtains peut et doit exister au-dessus des compétitions des partis et, s'il le faut, en des moments donnés, excluant même les partis.

Permettez-moi, enfin, chers lecteurs de la *Vallée*, de vous nommer celui que j'oserai proposer comme modèle à tous les Valdôtains : l'hon. Scek. Prêtre très digne, chef des démocrates chrétiens de la Vénétie-Julienne, il a compris qu'*aujourd'hui* sa place était non seulement à la tête d'un parti, mais à la tête de tous ses compatriotes, pour la lutte de leur vie et de leur essence même³⁷.

³⁷ Autre rédaction manuscrite de : " Les minorités allogènes en Italie".

"Dans son expansion graduelle l'État italien a englobé des peuples d'une autre langue, d'une autre race, de mœurs différentes de celles du peuple italien. Il a absorbé pour des raisons stratégiques et militaires surtout, une région (...) [mot illisible] deux fois plus grande que la Vallée d'Aoste peuplée par des montagnards de race allemande (le Haut-Adige), et de vastes régions peuplées en majorité par des Slaves, ayant pour centre la ville qui a tant coûté de sang et de douleur à l'Italie, Gorizia.

25 *Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 27 décembre 1924 - Qu'est-ce que la Patrie ?*

Cette demande fera peut-être froncer les sourcils à quelque lecteur. Qu'est-ce que la patrie ?

Lorsque nous fréquentions les écoles inférieures et moyennes, on nous disait que la patrie c'est le pays qui nous a vus naître, où ont vécu nos aïeux, qui a sa langue, ses caractères et son histoire. Au concret, on nous disait que la patrie c'était l'Italie, cette merveilleuse partie de l'Europe que les Alpes délimitent au Nord, et qui s'élançe vers le Midi dans la tiède mer Méditerranée ; cette région fertile qu'arrosent des fleuves et des ruisseaux innombrables et qu'un soleil enchanteur égaye dans un ciel toujours serein ; cette région "dove il dolce si suona" et dont les habitants ont dans les veines le sang des Scipions et des Césars. On nous disait tout cela, et nous croyions que c'était réellement cela qui définissait l'Italie : les monts et les plaines, la langue et la race. Nous voyions que le sol avait des caractères particuliers, que les habitants avaient une langue particulière et formaient un peuple particulier. Et nous disions : " Voilà les caractères vrais, uniques, fondamentaux de la patrie. Voilà l'essence de la patrie. "

Mais ensuite, nous avons regardé hors de notre patrie, nous avons regardé les autres patries. Et nous avons vu qu'avec ces caractères nous n'eussions jamais pu les distinguer et les délimiter.

Nous croyions que le sol aurait servi à délimiter les patries et les nations.

Avec la Vallée d'Aoste ce sont donc trois groupements de trois peuples différents, aux portes de l'Italie. Italiens politiquement, ils ne le sont ni linguistiquement ni ethnographiquement.

Et voilà ainsi surgir la question des minorités allogènes en Italie. Avant la guerre seule la Vallée d'Aoste était divisée du reste de la nation par sa langue, et pour elle seule cette question était née. Mais elle était ni sérieuse, ni angoissante, à cause de l'attachement à l'Italie des valdôtains. Elle avait un caractère plus pacifique, plus tranquille, quelquefois même plus indolent.

Le gouvernement et ses fonctionnaires pouvaient tranquillement petit à petit, avec quelques beaux regards et quelques paroles mielleuses, commencer et continuer à déblayer le terrain de toutes nos institutions régionales. Les valdôtains protestaient quelquefois quand il était un peu trop clair, quelques voix s'élevaient par-ci par-là, puis elles se perdaient dans la solitude peuplée uniquement de bonshommes muets ; quelquefois on réussissait à diviser les valdôtains en camps - cela est arrivé tout dernièrement - qui dans ce cas se battaient avec acharnement, tout comme les poulets de Renzo. Et alors on pouvait faire les gros coups impunément, telle la suppression du Tribunal.

Mais les nouveaux allogènes entrés dans l'Italie ont démontré beaucoup plus de civisme et d'union, un sentiment plus large et plus profond de leur devoir. Englobés dans une nation qui n'était pas la leur, ils ne se sont pas soulevés, ils n'ont pas élevé des clameurs inutiles, mais dans l'action chacun individuellement a fait son devoir, quand l'occasion se présentait. Se présentaient-elles les élections politiques ? Tout le monde, pas un excepté, allait voter, et laissant de côté toute idée pourtant bien juste de parti et d'idéal politique, ils ont élu leurs représentants, les représentants non pas des populaires, des socialistes, des libéraux, du Haut-Adige, non, mais les représentants de tous les Allemands, de tous les Slaves de la Vénétie. Et ainsi ils ont envoyé 6 représentants à la Chambre Italienne, qui se sont faits respecter. Et [ils] ont fait respecter leur pays. Et ainsi le gouvernement se trouva en face d'un bloc compact, qu'il ne réussit pas à désagréger. Il employa alors la violence, il imposa comme chez nous l'étude presque exclusive de la langue italienne, il occupa par le moyen de fascistes Bolzano, la capitale du Haut-Adige, il a interdit tout dernièrement une réunion de 60 étudiants universitaires catholiques slaves à Goritz.

Mais les hommes n'ont pas bronché. Unis au nom de leur petite patrie, unis au nom de leur idéalité linguistique, ils n'ont même pas protesté par de hautes clameurs, sachant que c'était inutile, mais ils ont fait plus que ça, ils se sont organisés. Et c'est au peuple qu'ils sont allés, au peuple qui travaille et qui produit, au peuple, aux paysans qui peut être l'unique, la grande force invincible s'il est bien uni et bien organisé. "

On nous l'avait dit. Et nous avons vu des nations différentes, très différentes par langue, caractère, religion, sentiments, habiter des terres semblables, qui n'avaient ni fleuves, ni montagnes qui les divisaient, des terres qui avaient les mêmes cultures, la même configuration, la même température. Nous avons vu, par exemple, la Belgique et la Hollande être en des terres que rien n'eût indiquées comme différentes. L'Allemagne septentrionale et la Pologne de même. Et nous avons dit que le sol n'était pas la patrie, que ce n'en était que l'enveloppe extérieure, tangible, trop souvent uniforme.

Nous croyions que c'était la race, que les confins ethnographiques correspondaient aux confins des patries. Alors, ayant pris bravement notre carte ethnographique de l'Europe, nous avons regardé. La Suisse est formée par trois peuples de sang différent : des Allemands, des Français, des Italiens. Pourtant, pas un de ceux-là ne veut être Allemand, Français, Italien ; chacun sent qu'il est Suisse et veut être Suisse. Le mouvement "irrédentiste" au canton Tessin, par exemple, n'a même pas rencontré un adepte. La Belgique est formée par deux peuples très différents entre eux : les Wallons et les Flamands, qui pourtant veulent être Belges.

Et qui oserait dire que la Belgique n'est pas une patrie autant que l'Italie et la France ? Nous avons regardé l'Angleterre. Sans compter l'Irlandais, qui ne veut pas être Anglais, nous pouvons compter au moins trois peuples en Angleterre : les Anglais, les Celtes du Pays de Galles, les Écossais.

Puis, nous avons regardé les peuples qui semblent les plus compacts : l'Italien, le Français.

Et, nous avons dû conclure que ces peuples ne sont pas du tout *un* par le sang ; qu'ils sont plutôt une mosaïque de petits peuples. Il y a, par exemple, beaucoup plus de sang slave dans les veines des Vénitiens, que de sang italien et roman ; le Sicilien est plus Arabe que Romain. En France, nous avons vu qu'il y a des différences si frappantes entre un Provençal et un Breton ou un Picard, qu'on devrait dire qu'ils sont des peuples différents.

Puis, nous avons constaté qu'il y a très rarement des confins ethnographiques. Qui peut dire, par exemple, en Vénétie : " Ici, il n'y a que des Slaves d'un côté et il n'y a que des Italiens de l'autre. " Et ce fait est général dans tous les pays de frontière qui ne sont pas montagneux. Comment peut-on dire que c'est la race qui fait la patrie, si on ne peut pas même la délimiter ?

On nous avait dit que c'était la langue, que les confins linguistiques qui peuvent approximativement se tracer étaient les confins des patries. Eh bien ! la Belgique a deux langues : le français et le flamand ; l'Espagne a l'espagnol et le basque ; la Suisse a l'allemand, le français, l'italien, le romand. Le Canada, que l'on peut considérer comme une patrie, a le français et l'anglais.

Puis, il y a les langues parlées dans plusieurs patries. Ainsi, l'Anglais est la langue de l'Angleterre, des États-Unis, de la Liberia et de presque tous les Dominions de l'Angleterre ; l'Espagnol est la langue de l'Espagne et de l'Amérique du Sud et du Centre ; le Portugais, du Portugal et du Brésil. L'allemand est parlé en Allemagne, en Autriche, en Suisse ; le Français, en France, en Belgique, en Suisse, au Canada.

Peut-on dire que c'est la langue qui distingue les patries ? Certainement non, puisqu'il y a des langues qui sont parlées en plusieurs patries officiellement, et il y a des patries qui parlent plusieurs langues officiellement.

Ainsi, en constatant des faits que personne ne pourra nier, tranquillement, libres seulement de toute prévention et de toute fausse idéalité, nous voyons s'écrouler toute une conception de la patrie, qu'on nous a enseignée, qu'on prêche trop souvent et dont on déduit trop souvent des conséquences délétères à la vie des peuples.

Non, la patrie n'est pas dans le sol, n'est pas dans la langue, n'est pas dans la race.

La région italienne n'est pas précisément la patrie italienne, la région qui forme la Suisse n'est pas précisément la patrie suisse.

Qu'est-ce donc que la patrie ? La patrie c'est le peuple ; c'est tout le peuple qui se sent frère, qui s'aime, qui sent qu'il a des liens plus intimes que ceux qui l'unissent aux autres hommes, des liens qui se sont formés par une longue période de vie en commun ou par une période plus courte peut-être de luttes et de souffrances en commun. Où est donc la patrie ? Elle est dans l'âme du peuple. Si le peuple sentira qu'uni, sa vie morale et matérielle est plus entière, il formera, par ce fait même, une patrie, une nation, dans le vrai sens, même si elle est encore divisée politiquement. Si, au contraire, les liens qui l'unissent sont un poids, sont des chaînes, la patrie n'existera plus, même si l'État politique continuera à unir ces membres épars.

Ainsi, l'empire austro-hongrois d'avant la guerre n'était pas une nation, non pas pour les différences de race et de langue, mais précisément parce qu'il manquait à ses parties ce que nous appelons l'âme de la patrie et qui en est l'essence. Ainsi, l'Italie, avant son unité, était une patrie parce que le peuple italien avait l'âme de la patrie. Elle ne l'était pas encore cent ans avant son "Risorgimento", quoique sol, race et langue fussent les mêmes, précisément parce que cette âme de la patrie n'existait encore que chez quelques écrivains.

La conclusion de ce court, mais peut-être ennuyeux aperçu, farci de noms ?

Elles seront multiples. Elles seront d'ordre général à toutes les patries, et d'ordre particulier à nous, Valdôtains.

Avant tout, c'est donc ridicule de croire la patrie un quelque chose d'abstrait, d'intangible, de divin, qui est l'origine de tout et le but de tout. La patrie n'est l'origine de rien en elle[-même]. La patrie n'est pas l'origine des habitants, car ce sont les habitants qui sont la cause génératrice de la patrie.

D'autre part, la patrie n'étant pas un tout homogène, ni ethnographiquement, ni linguistiquement, ce sera doublement absurde que de chercher à faire devenir uniformes ses parties. Les parties doivent conserver chacune ses caractères distincts, définis, ses sentiments particuliers à elle.

La patrie ne devra être qu'une synthèse de tous ces caractères, de tous ces sentiments.

Ainsi, tous les grands organismes centralisés, comme la France et l'Italie, sont illogiques avant tout et puis je dirais même malsains et coupables, car ils étouffent chaque partie sous le poids de leur uniformité. Et cette centralisation est diamétralement opposée aux intérêts de chaque partie. Les nations décentralisées comme la Suisse et l'Allemagne sont plus florissantes que celles centralisées comme l'Italie.

Et, pour venir à une conclusion d'ordre particulier à nous, Valdôtains, nous pourrions dire que nous serions Italiens même si nous ne parlions que le français, même si personne d'entre nous ne voulait parler italien. Ce qui nous fait Italiens, ce n'est ni notre position géographique, ni notre race, ni notre langue, mais précisément nos sentiments qui maintenant sont italiens. Nous eussions plein droit, à rigoureusement parler, de ne pas même accepter l'italien. Nous l'acceptons, c'est bien ; mais c'est une concession que nous faisons à la patrie et à sa langue. La patrie ne nous ferait aucune concession si elle-même, avec l'argent que nous lui donnons, enseignait à nos enfants uniquement la langue française.

Nous ne voulons pas prétendre cela, car l'italien nous est aussi utile, mais répétons-le, nous eussions plein droit de le prétendre. La patrie n'a pas le droit de s'imposer à quelconque citoyen honnête ; elle n'a pas le droit de lui enlever un cheveu de la tête, pour ainsi dire. Ce

qu'elle lui impose n'est pas un tribut que le citoyen lui doit, mais c'est la contribution que le citoyen doit donner à la collectivité représentée par la patrie. Et la contribution la plus noble et la plus grande, celle, de la vie de tant de frères, n'est pas du tout un tribut, comme on est habitué de l'appeler, une dette que la Vallée d'Aoste devait à la patrie ; mais ce fut le sacrifice libre, noble, sacré pour le salut et la liberté de tous les frères qui s'appellent Italiens.

26 Ébauche manuscrite, sans date, d'un écrit d'opposition à la politique de Mussolini

L'homme a finalement jeté le masque et a démontré ce qu'il était. Telle fut l'impression du discours de l'hon. Mussolini à la Chambre. Qu'on se rappelle toutes les promesses de paix et de réformes, qu'on se rappelle l'histrionisme bigot de cet incrédule qui allait jusqu'à s'agenouiller dans les sanctuaires. Qu'on se rappelle la dernière lettre circulaire aux fascistes, auxquels il ordonnait la tranquillité et qu'on confronte tout cela avec le discours du 3 janvier, et l'on verra l'homme.

L'ancien anarchiste devenu interventi[onni]ste au commencement de la Guerre, parce que subventionné par la France, monte aux plus hautes charges de l'État après une émeute organisée et l'appui des classes ploutocratiques, est resté ce qu'il était, ce qu'il fut toujours : un arriviste violent sans morale et sans foi. Beaucoup avaient cru en lui ; en son intelligence, en sa bonne volonté, en son amour de la patrie. Presque tout le peuple italien l'avait accueilli avec espoir. Les populaires eux-mêmes surmontant leur répugnance instinctive envers le révolutionnaire, avaient collaboré avec lui. Il les voulut ses esclaves, ils devinrent ses adversaires ; il voulut alors les détruire en les divisant, il les soumit comme un seul homme, et les délivra de tous les éléments indignes qui s'étaient introduits dans leur parti. Énorgueilli par la sympathie qui entourait sa personne, il se crut suffisant à tout et crut que tout lui était permis. Le libéralisme, dont il s'était fait escabeau et masque, se détacha de lui par morceaux, Di Cesarò l'abandonna bien vite, Giolitti, Orlando, les combattants se détachèrent ensuite après le délit Matteotti et les lois contre la liberté et les faits douloureux du 4 novembre ; enfin Salandra lui-même, celui qui avait tenu au baptême le fascisme naissant, l'homme de la Guerre, s'est éloigné de lui. Resté seul avec ses acolytes et quelques serviteurs, libre désormais de tout contrôle, de quelconque genre, il sonne la diane pour la " seconda ondata ". Il proclame la guerre civile, il dit : " Lorsque deux éléments sont en lutte et sont irréductibles entre eux, l'élément résolutif c'est la force. " Quels sont ces éléments, 39 millions d'Italiens d'un côté, le fascisme de l'autre.

Et les étrangers regardent étonnés cette nation de 40 millions d'habitants, qui veut être et est une grande nation, centre du catholicisme, réduite aux conditions de la Grèce, où les gouvernements se succèdent et s'entre-tuent et de l'Albanie, où les ministres se nomment avec la pointe des épées. Que diront de nous les Anglais et les Français, les Américains et les Allemands, dont la mentalité est pétrie de liberté.

Que diront-ils de notre nation où la Justice est un vain nom, où les ministres du Roi sont accusés de mandat d'homicide par la presse libre, dont on veut étouffer la voix à force de séquestres ?

Ne répéterons-ils pas de l'Italie le blasphème outrageant de Lamartine : " terre des morts ". Non, ils ne pourront le dire, car le peuple italien a décidément condamné, saisi d'horreur, son dominateur qu'une théorie de morts poursuivent, accusateurs.

Mais pendant que de son siège de Pierre, le Vicaire du Christ appelle à lui tout le monde catholique et l'invite à la pénitence et au pardon, le fils du forgeron romagnol devenu ministre du Roi lance contre ses frères italiens le cri de vengeance et de haine et nous, humbles fils de l'Église que le Christ confia à Pierre, [nous] prions Dieu afin que le peuple italien dans ces tristes moments devienne digne de la liberté qu'on lui a ravie, de la Foi chrétienne qu'on lui a faussée trop souvent.

27 *Ébauche manuscrite, sans date - Nationalisme et patriotisme*³⁸

Mettons-nous sur des bases fixes

Avant tout mettons-nous sur des bases fixes. Avant de parler des diverses formes de la société, des divers groupements sociaux, nous devons résoudre le problème de la société elle-même.

La société humaine existe. Elle existe naturellement par le fait même que l'homme, détaché complètement de tout autre homme, ne peut pas même être conçu. Elle existe naturellement parce que tout homme sent le besoin d'aider son frère et d'en être aidé, d'aimer son frère et d'en être aimé. Peu importe si la loi cruelle de la haine a trop souvent dominé dans le monde perverti. L'amour est inné dans le cœur de l'homme plus que la haine, qui n'en est que la négation. Laissons de côté les sophismes géniaux à la Rousseau d'une part et de Nietzsche de l'autre, qui ne nous intéressent pas. La société est constituée par l'individu et pour l'individu, par tous les individus qui la forment et pour tous ceux qui en font partie. La famille n'est pas un but, c'est un moyen que l'homme a reçu, pour générer d'autres hommes.

D'autres sociétés qui, toujours plus vastes, vont de la famille conjugale à la grande famille humaine, ne sont pas des buts mais des moyens. Des moyens donnés à l'homme par Dieu pour s'élever jusqu'à lui, dans l'amour de ses frères, pour se perfectionner lui-même avec l'aide de ses frères, de s'instruire, de se former, d'être plus homme qu'il [ne] était avant, en une merveilleuse union d'efforts entre homme et homme qui forme une vraie communion des hommes.

Cette vérité, simple, "lapalissienne", est admise théoriquement par tout le monde. Mais combien d'hommes dans la pratique, dans les diverses conceptions sociales, dans les diverses définitions des diverses agrégations sociales, oublient cette vérité et vont tirer des définitions drôles, illogiques, qui, prises à la lettre, conduiraient aux conséquences les plus absurdes. La patrie pour ces hommes c'est cette Déesse demi-nue, qui la symbolise, devant laquelle tout le monde doit se plier, sacrifier son bien et sa vie pour qu'elle soit toujours plus grande, toujours plus puissante, toujours plus crainte.

Qu'est-ce que cela ? Ceux qui en font partie sont des esclaves de sa grandeur, ceux qui lui sont étrangers sont des ennemis qu'elle veut ou dévorer ou écraser. Qu'est-elle devenue la loi

³⁸ Sous ce titre, Chanoux avait envisagé de traiter les thèmes suivants : " I Pourquoi ? ; II Mettons-nous sur des bases sûres ; III Famille ; IV Commune ; V Région ; VI Nation - Essence ; VII Nationalisme et Patriotisme ; VIII Régionalisme et Nationalisme ; IX Internationalisme ; X Nationalisme et Internationalisme", dans un aperçu destiné, selon les intentions de l'auteur, à la presse.

Il nous reste, de cet aperçu, en ébauche manuscrite, le deuxième chapitre complet et le commencement du troisième. Avec toute vraisemblance, l'article publié "Patriotisme et Nationalisme", dont à la page 493, fait partie de cet aperçu.

sociale de l'amour pour ces nouveaux païens, qu'est-il devenu l'homme, l'individu, le citoyen, pour ces preux nationalistes ? Des riens, des quantités négligeables.

Devant ces conceptions je sens la tentation de devenir fièrement individualiste.

Et je suis tenté de m'imaginer tous les hommes travaillant chacun pour réussir dans ses desseins et son but, quel qu'il soit, croyant peut-être de travailler pour soi-même, mais en réalité travaillant pour soi-même avant tout et pour les autres ensuite, mais toujours et uniquement pour le bien-être et le perfectionnement moral et matériel de l'homme.

Et je sens réellement que l'homme seul, l'homme pris individuellement est la cause et le but de la société, qu'il est la cause et le but de la Création elle-même.

Et tout en me promettant de développer cette idée plus tard, j'ose vous présenter déjà afin que vous l'admiriez, chers amis lecteurs, la société chrétienne catholique, dans sa compréhension merveilleuse de l'essence de l'homme, société qui a pour but de porter l'homme, l'individu au plus haut degré de la perfection par une action collective, par l'organisation merveilleuse, même du point de vue humain, de l'Église.

Une, elle oblige tous ceux qui en font partie à être un avec elle, par une même croyance, par des mêmes dogmes, par un même chef absolu et constitué (...) ³⁹ en même temps. Et pourtant cette unité, n'est pas nivellement, n'est pas même absorption de ceux qui en font partie. Non. L'homme reste seul devant Dieu, répondant directement à son appel, L'aimant directement, Le possédant directement.

La voix est mêlée au chœur innombrable des fidèles, mais elle est distincte. Même si je n'étais pas croyant je sentirais le devoir d'admirer cette merveilleuse harmonie entre l'individu et la société dont il fait partie !

Famille

Nous voilà donc devant l'individu, seul dans le monde, seul dans la société.

Son action s'y exerce par degrés, son activité a des conséquences grandes, immédiates, aperçues immédiatement, directement autour de lui. Plus loin elles sont plus faibles, moins visibles, plus tardives ; plus loin encore elles sont plus faibles encore, plus tardives, moins immédiates encore, mais elles ne seront pas moins réelles.

28 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 10 janvier 1925 - Patriotisme et Nationalisme

Dans les journaux, dans les conférences publiques, dans les écoles, on mène à tout vent ces mots : Patrie, patriotisme. Quand on ne sait que dire, on parle de la patrie, quand on n'a pas des idées claires et précises pour gouverner un peuple, quand on n'a pas, ni on ne peut avoir, un plan d'organisation et des idéalités pour guider le peuple vers sa destinée de perfectionnement et d'élévation graduelle, lorsqu'on veut cacher des désirs de domination et d'égoïsme, on répète ces mots qui, dit-on, synthétisent tout, mais qui, au fond, disent bien peu de choses. Toute l'armée multicolore des ploutocrates, des enrichis d'après-guerre et d'avant la guerre, les gros morceaux du commerce et de l'industrie d'origine juive, les poètes décadents

³⁹ Mot illisible.

qui se croient des surhommes et toute la bredouillante armée des escroqueurs et des têtes fêlées qui mangent de la politique, voilà ceux qui répètent le plus souvent ces mots et ceux qui, certainement, les ont le moins dans le cœur.

En mettant ce fétiche devant les yeux de tout le monde, ils croient pouvoir continuer, cachés derrière lui, le banquet allègre qui dure depuis longtemps. Et qu'est-ce, pour eux, la patrie ? Pour réponse, ils feront peut-être danser devant vous un journal au titre exhilarant et ridicule, s'il ne faisait méditer douloureusement : *L'Impero*.

Et cette parole, qui est le mot d'ordre des plus sincères d'entre eux, est tout un programme, toute une idée. Programme et idée qui sont bien vieux cependant ; qui, dans plusieurs pays datent de plusieurs siècles et qui ont déjà fait bien des ravages dans cette vieille Europe, qui voit s'échapper peu à peu le domaine du monde ; programme et idée qui ont été et seront peut-être encore la lumière attrayante où bien des peuples ont brûlé leurs ailes et où bien de gros messieurs ont fait leurs affaires ; programme et idée qu'ils ont pourtant réussi à répandre jusque dans le peuple et qu'il n'est pas rare d'entendre répéter sous divers tons et dans diverses nuances. Comment ont-ils fait pour répandre et enraciner ces idées jusque parmi le peuple qui a tout à y perdre et rien à y gagner ? Ils ont tout dans leurs mains : l'école, l'armée, le journalisme trop souvent vendu. Comment est-elle faite, par exemple, l'éducation des enfants, comment a-t-on fait notre éducation à l'école ?

Tout jeunes déjà on nous parlait de la patrie et on mêlait à ce nom le souvenir des guerres et des batailles combattues, des victoires remportées, des gloires conquises à travers les temps. On ne nous parlait ni de la vie de nos aïeux, ni de leurs travaux, ni de leur organisation. On ne nous parlait que des guerres qu'ils avaient combattues. Tout jeunes, nous nous endormions en rêvant aux grands généraux romains qui avaient fait peser le nom de Rome sur des millions de vaincus, aux grands rois-guerriers du Moyen-Âge et des temps modernes, qu'on nous décrivait nés pour la guerre et vivant pour la guerre. Et, au-dessus de ces bruits d'armes et de mort, un nom, un nom radieux comme un soleil qui synthétisait tout, qui était la cause de tout et le but de tout : l'Italie, la Patrie.

Ainsi on cultivait dans notre âme l'amour et la haine, qui semblaient n'être qu'une seule chose, l'amour et la haine qu'on nous représentait également beaux, également nobles. L'amour de la patrie causait la haine des autres patries, et le moyen le plus noble pour démontrer cet amour c'était de vouloir combattre, abattre, écraser, anéantir les autres patries. Et, combien de fois retournaient sur nos lèvres ces deux paroles que nous aimions si bien unir : Patrie redoutée.

Oui, nous voulions faire de notre patrie la patrie la plus puissante, la plus forte, la plus redoutée de toutes. Ainsi est faite l'éducation du peuple. Et les jeunes gens ayant reçu dans l'âme cette idée fausse de la patrie, qui caresse leurs besoins d'idéalité et en même temps leurs plus bas instincts de haine, l'accueillent, la développent, en tirent les conséquences. Et voilà que d'un citoyen qui eût pu devenir un homme honnête aimant et respectant tout le monde, on a fait un fanatique, et je dirais même un déséquilibré, qui appellera antipatriotes et dignes de mort tous ceux qui ne pensent pas comme lui et qui, en se trouvant en face d'un étranger croira son devoir de lui faire sentir qu'il le hait et le méprise.

Ainsi, la mentalité "squadrista" a été forgée surtout sur les bancs de l'école, par des maîtres qui avaient des idées peut-être bien différentes.

Certes, pour nous, quand nous sommes entrés dans la vie réelle du monde, lorsque nous avons vu nos frères travailler rudement et sans relâche, lorsque nous-mêmes nous avons dû penser à la vie ; lorsque, ensuite, nous avons compris que la loi suprême, la loi meilleure entre toutes, la loi divine et humaine c'est la loi de l'amour ; lorsque nous avons vu que tous les peuples des diverses nations sont également bons, l'Italien comme l'Autrichien, le Français comme

L'Allemand, nous avons dit : " Non, l'amour de la patrie n'a pas sa plus haute expression dans la guerre, car elle n'en est que la plus douloureuse. " Et nous avons conclu que, comme il est une autre manière de concevoir la patrie, si on laisse les nébulosités de l'idéal pour descendre dans la vie réelle des peuples, il est une autre manière aussi d'aimer la patrie, plus noble, plus vraie. Lorsque nous, fils du peuple, fils de campagnards, avons senti battre avec le nôtre le cœur de tout un peuple dont nous faisons partie, nous avons compris que là, dans ces larges poitrines que le travail a ennoblies, dans ce travail même, pacifique et intelligent, qui élève l'homme et le rend meilleur, était le vrai amour de la patrie. Nous avons compris que deux travailleurs qui labourent pacifiquement leurs champs l'un à côté de l'autre, étaient plus nobles que deux coquins qui se disputent le couteau à la main la meilleure partie de ces deux champs, ou que deux plaideurs qui, par les voies par trop lourdes de la soi-disant justice, veulent s'arracher ce que ni l'un ni l'autre ne serait digne de posséder. Et, n'est-ce pas précisément ces faits que nous voyons répéter sur la scène politique des États ?

L'homme individu et l'homme collectivité ont les mêmes instincts. Qui pourra me dire que l'amour du champ est moins profond dans celui qui laboure le sien, que dans celui qui veut avoir aussi le champ d'un autre ? Et qui pourra maintenant me nier que l'amour de la patrie de ceux qui l'aiment en travaillant est le vrai amour de la patrie et que l'amour de ceux qui se battent et la veulent uniquement vaste et grande est une dégénération de l'amour de la patrie et, par conséquent, du patriotisme ?

Dégénération que nous appellerons comme vous voudrez : nationalisme, impérialisme, fascisme et même bismarkisme et poincarisme, qui a donné bien des lueurs, mais des lueurs d'incendie. Et ces hommes, ces nationalistes de tous les pays, qui pourtant se ressemblent, ne peuvent pas se voir, ils se voient trop laids les uns les autres. Les Mussolini, les Daudet, les Ludendorff, les De Rivera, sont des frères spirituels, mais ce sont des ennemis implacables.

Du reste, c'est logique, " Les nationalismes s'excluent, a dit Tenislek, tout comme les égoïsmes. " Deux égoïstes ne pourront jamais manger à la même table, deux nationalismes obligés de vivre l'un à côté de l'autre devront, par force, venir en conflit.

Et ces nationalistes qui ne voient rien qui [ne soit pas] à haïr au-delà de la patrie, ne voient d'autre part rien [qui soit] à aimer dans la patrie. Pour eux, les régions, les provinces, les communes ce sont des riens, des servantes du Seigneur État. Pour eux, tout doit servir de base à l'amour unique, à l'amour sans bornes de l'unique objet qui, pour eux, mérite l'amour : la Patrie. Leur amour de la patrie est un de ces amours stupides, semblables à ces amours dévergondés d'une heure où c'est l'égoïsme qui domine. C'est une idée égoïste et stupide d'une patrie qui voudrait tout pour elle : la pensée de ceux qui en font partie et l'existence même de ceux qui n'en sont pas. Les patriotards qui viennent nous parler ainsi de la patrie, sont de farouches centralisateurs. C'est précisément eux qui, avec leur mentalité étroite et leurs raisonnements absurdes, sont réunis à construire cet organisme hydropique qu'est l'État centralisé. C'est précisément eux qui enlèvent tant d'énergies à la nation en fatiguant et abêtissant tant d'intelligence dans les stupidités de la bureaucratie.

Tout est fait au nom de l'État, depuis les décisions du Conseil des Ministres, jusqu'aux promotions des enfants des Asiles. La statolâtrie élevée à la hauteur d'une religion a eu ses adorateurs et ses prêtres et a eu surtout un grand nombre de victimes. Et le peuple italien lui-même, aujourd'hui sous le joug avilissant d'un césarisme dont il ne peut se dégager, paye amèrement un demi-siècle de gouvernement ignorant et coupable. Dans toutes les nations, certes, il existe de ces statolâtres, mais en Italie, nous en avons les meilleurs spécimens.

Certainement, ils viennent nous dire que les États marchent à grands pas vers la centralisation, que c'est inutile, par conséquent, de raisonner et de discuter, que les faits sont des faits, et qu'ils ont leur langage éloquent.

Certes, nous pouvons leur dire : les faits sont des faits, et nous ajouterons : ils ont leurs conséquences et leur enseignement. Et c'est précisément parce que ces conséquences sont trop douloureuses que leur enseignement est bien éloquent, malheureusement.

À nous, Valdôtains, les statolâtres nationalistes peuvent présenter un charmant bilan : suppression du tribunal, destruction de 140 écoles, vol des eaux, pour ne nommer que les trois principaux titres de vénération que les Valdôtains leur doivent. Et avec cela, arrêtons-nous.

29 *Ébauche manuscrite, sans date, vraisemblablement inachevée - Un regard dans l'histoire*

Au risque d'être ennuyeux et pédant, j'ose présenter aux lecteurs de la *Vallée*⁴⁰ ces quelques notes rapides sur un sujet qui nous touche de près : comment les États modernes se sont centralisés et comment s'est formée la mentalité que nous voyons aujourd'hui.

Le mouvement de centralisation commence bien loin dans l'histoire, il commence dès que la glorieuse période communale a commencé à décliner. Les communes italiennes, françaises, flamandes, enrichies par le commerce et l'industrie, élevées à un haut degré de culture par les Universités qui fleurissaient en elles, devinrent le patrimoine de quelques puissants Seigneurs, ou de quelques riches marchands qui en firent leur patrimoine et leur fief. En Italie et en Flandre ce fait s'étant vérifié en même temps il fut impossible à un de ces Seigneurs d'élargir son domaine et de se rendre maître de tout le pays.

En France au contraire la maison qui dominait Paris, commença lentement, au milieu des meurtres et des guerres par l'absorption des communes et des provinces de la France, la formation méthodique de cette monarchie française qui semblait plantée sur le roc, et qui tomba pourtant avec la tête de l'infortuné Louis XVI.

En Espagne dans le dernier effort de délivrance des Mores la Castille finit d'absorber toutes les autres régions par l'union d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon.

En Autriche lentement la maison de Hasbourg, qui avait réussi à saisir et à se couronner de la sacrée couronne de Charlemagne, soumettait sans les absorber tous les peuples qui l'entouraient par une politique d'une sagesse et d'une habileté extrême. Son effort est brisé dans la grande guerre.

La Prusse un peu plus tard sous l'impulsion pesamment autocrate de Frédéric II copia la France de Louis XIV en y ajoutant la lourdeur militairesque des Teutons.

La Russie à son tour copiant un peu tout le monde, comme dans les temps modernes fit le Japon, réussit à former le gigantesque empire russe qui finit sous la crosse d'un soldat bolchevik. La Russie d'aujourd'hui, qu'il ne faut pas du tout mépriser malgré les horreurs qui s'y sont vérifiées, a eu le bon sens de se donner une constitution fédéraliste.

L'Italie, à peine formée en État indépendant, copia elle aussi la France en ce qu'il y avait de plus stupidement centralisateur.

⁴⁰ La référence est au journal La Vallée d'Aoste.

La Yougoslavie sortie de la grande guerre crut pouvoir unir les trois peuples qui la composent sous un régime centralisateur. Trop liés ensemble ces trois peuples se haïssent l'un l'autre.

30 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 14 février 1925 - Je demande

Un membre de la direction de la "Ligue" a, naguère, lancé un appel pour une souscription, pour couvrir les frais d'impression d'un opuscule de propagande pro-français, que la "Ligue" entend publier. Et il a cru bien de s'adresser avant tout à ceux qui ont de l'argent, à ceux qui sont le cœur du mouvement économique valdôtain : aux banquiers.

À cet appel, a répondu avec un empressement et une générosité digne d'elle et de son passé, la banque Laurent Réan, en déposant deux mille lires. Qu'on me permette de prier les autres banques d'Aoste de déposer à leur tour leur contribution : car, s'agissant d'arriver à la somme de dix mille lires, huit mille lires restent encore à couvrir ; bien peu de choses, si l'on considère la puissance, la prospérité et le nombre de nos instituts de crédit ; une somme très grande si l'on considère les moyens financiers de la "Ligue".

La Vallée d'Aoste est pourtant riche en argent. Les banques multipliées dépensent énormément pour la réclame. Si, pourtant, elles pensaient qu'aujourd'hui on y est trop habitué et qu'on ne l'observe presque pas, elles chercheraient d'autres moyens pour captiver l'attention du public valdôtain. Si elles considéraient ensuite que le Valdôtain est défiant envers les étrangers, qu'il aime avoir affaire avec des hommes valdôtains, et qui démontrent de l'être, elles se convainraient bien vite qu'il est juste et même utile de sacrifier une partie minime de leurs gains à la cause qui, quoiqu'on en dise, est la première aux yeux des Valdôtains : la cause du français. L'opuscule qui, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, entrera dans tous les foyers valdôtains, et y sera lu et commenté, est certainement une occasion pour se démontrer Valdôtain.

Du reste, puisqu'un grand nombre de banques sont dirigées par des Valdôtains, à ceux-là, je voudrais rappeler surtout la voix du devoir. Ils sont Valdôtains, ils se présentent à tous comme Valdôtains ; il faut qu'ils agissent en Valdôtains. Ce n'est pas une question oiseuse. Ce nom de Valdôtain implique des devoirs à remplir. La défense du français est un de ces devoirs, devant lesquels toute autre considération de quelconque genre doit se taire.

Pour lui, chacun a le devoir de donner ce qu'il peut et ce qu'il a. L'ouvrier son obole, le riche sa monnaie, le banquier son billet de banque.

Ce n'est pas moi, pauvre enfant, qui le dit : c'est la voix du devoir.

31 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 14 mars 1925 - Le français au Canada

Je crois utile de présenter aujourd'hui aux lecteurs de la *Vallée d'Aoste* quelques petites considérations sur ce peuple qui nous est frère par la langue et par les caractères, qui nous connaissons trop peu et qui, pourtant, mériterait d'être étudié par nous avec beaucoup d'attention et d'amour : le peuple canadien.

Après presque quatre siècles de vie, il a une histoire digne d'un grand peuple, faite de courage et d'héroïsme, surtout civique, que nous devrions méditer et imiter. Français par la langue, par la race, par le caractère, il a dû combattre longtemps et rudement pour se conserver tel qu'il est aujourd'hui.

Je ne dirai pas comment le Canada a été découvert, il y a quatre siècles, par Jacques Cartier, qui fut aussi le premier colonisateur ; comment il se peupla assez rapidement sous le règne de Louis XIV et sous le gouvernement de Colbert, qui lui donna les premières lois et la première organisation ; comment Champlain fonda la ville de Québec. Sa colonisation est semblable à celle des colonies de l'Angleterre, qui formèrent ensuite les États-Unis. Et elle n'a rien qui nous intéresse en ce moment, quoiqu'elle ne fût pas sans difficulté, sans luttes, sans souffrances. Délaissés par la Métropole lointaine, qui dansait son dernier bal avant le déluge de la Révolution, ces colons durent bien vite se suffire. Mais, peu nombreux, éparpillés dans un territoire très vaste, encore pauvres, ils devinrent bien vite la proie de l'Angleterre, qui les avait guettés depuis longtemps.

Assaillis par des forces dix fois supérieures, ils résistèrent héroïquement encore pendant sept années. Leurs campagnes furent ravagées, les villes brûlées, leurs villes détruites. Québec, que Montcalm défendit avec un héroïsme merveilleux, céda la dernière. C'était en 1760. Et en 1763, dans la ville où dominait en maître Voltaire, le gouvernement français cédait " ces quelques arpents de neige en Canada ", comme disait dans son orgueilleuse ignorance ce même Voltaire, à la nation rivale, plus avisée.

Les nobles Canadiens restèrent en France pour ne pas subir le joug ennemi, mais le peuple dut rester.

Il fut rançonné par les vainqueurs, soumis à une loi de fer, traqué en toute manière. Non contents de l'assujettir, l'Angleterre voulut le dénationaliser, le britanniser. Les siècles passent, mais les méthodes des statolâtres n'ont pas changées. Ces mêmes systèmes que, depuis cinquante ans, on emploie pour italianiser les Valdôtains, furent employés alors par les Anglais pour britanniser les Canadiens. On boycotta le français dans toutes les manifestations civiles, pour éloigner les Canadiens catholiques de toute fonction publique, on exigea un "Test" qui impliquait une apostasie, on importa des Anglais et on leur donna des concessions de terre un peu partout, dans le but de les mêler aux Canadiens, précisément comme on favorise l'importation en Vallée d'Aoste des ouvriers italiens pour la dénaturalisation. Mais, les Canadiens surent résister. Organisés et guidés par le clergé catholique, ils surent garder intacte leur foi religieuse, comme leurs traditions. Ils voulaient parler français et ils parlèrent français.

La lutte continua pour plus d'un demi-siècle encore, avec des moments d'accalmie et des reprises violentes. Dans les moments critiques, l'Angleterre promettait solennellement de respecter leurs droits ; le péril passé, elle oubliait ses engagements. Mais ces quelques milliers de paysans, car au commencement ils n'étaient que 100.000, tinrent bon. Et ce fut l'Angleterre qui lâcha prise.

Il y a maintenant plus d'un demi-siècle, le français est respecté, librement parlé et enseigné. L'Angleterre, à la fin, comprit que les Canadiens pouvaient être des amis utiles, que, quoique parlant français, elle pourrait réussir à en faire d'excellents citoyens britanniques. Et, elle y réussit. Dès que l'Angleterre reconnut leurs droits, les traita loyalement, il la respectèrent non moins loyalement ; ils l'aimèrent même. Ils conservèrent jalousement leur langue, comme un dépôt sacré, mais ils démontrèrent que l'Angleterre pouvait désormais compter sur eux. Et ils furent complètement libres de s'administrer d'eux-mêmes, comme un peuple souverain et indépendant.

Ils jouissent maintenant librement de ce qu'ils ont conquis au prix de bien des sacrifices. Mais ils n'abusent pas de leur liberté. Ils comprennent très bien que, dans le gigantesque organisme de l'Empire Britannique, ils sont mieux défendus qu'étant livrés à eux-mêmes. Ils ont servi sur le front français à côté de leurs frères les Anglais et ils ont donné des preuves de courage et de bravoure égales, si ce n'est supérieures, aux autres soldats anglais. Et s'ils sentent quelques sympathies pour la France, ils ne pensent même pas à un mouvement en sa faveur ; ils ont reçu de l'Angleterre la liberté. Cela leur a suffi et avec raison.

L'Angleterre a su décentraliser, par une sage politique, son vaste empire ; et elle a pu ainsi lui donner une cohésion étonnante, malgré l'éloignement des parties, les différences de langue, de race, de sol, de température. Et cette sage administration, l'Empire Britannique, formé de tant de peuples, éparpillé aux quatre coins du monde, guidé par une nation de 45 millions d'individus sur presque un demi-milliard de sujets britanniques, devrait être méditée par plus d'un de nos gouverneurs européens et devrait les convaincre que ce n'est pas en opprimant les parties au profit du centre, en faisant le développement excessif des Métropoles, que l'on obtient la vraie unité des nations et des États. Nous devons toujours admirer, dans l'Empire Britannique, la formation de six États indépendants les uns des autres, libres dans toute leur vie intérieure et extérieure, siégeant à côté des États souverains dans la Société des Nations et pourtant tous unis dans l'Empire. Six États, qui ne sont unis par aucune force militaire, qui ont même chacun leur armée à eux, et qui pourraient, quand ils le voudraient, se détacher et s'ériger en États indépendants et qui pourtant ne le font pas. Base de l'union est uniquement la liberté, la liberté la plus ample, qui n'est pas du tout libertinage, comme on voudrait le faire croire aujourd'hui en Italie, où l'on mêle tout : l'égalité avec le nivellement, la hiérarchie civile qui doit exister dans la société et la hiérarchie militaire que l'on voudrait étendre sur le peuple. Et, franchement, je ne saurais, maintenant, s'il faut le plus admirer la force des Canadiens dans la défense de leurs droits, ou la sagesse de l'Angleterre qui, après un siècle d'erreurs, a su trouver le chemin pour dominer sans abaisser, pour gouverner sans enlever ni restreindre la liberté, pour faire planer sur tout le nom d'Albion, sans offenser les descendants de Du Guesclin et de Saint Louis.

Pour nous, Valdôtains, l'exemple des Canadiens est un guide et un encouragement. Il nous dit que les droits des peuples, tôt ou tard, seront reconnus, si ces peuples le méritent. Il nous dit que, si nous avons la constance de lutter peut-être encore d'autres cinquante ans, le jour viendra pour nous aussi où nous aurons la liberté. Les statolâtres, assis sur les gradins du Quirinal, entourés par leurs satellites hurlants, ne seront pas éternellement là. Les forces vives de la nation prévaudront tôt ou tard et ces forces ont la vue plus claire.

Et nous-mêmes, nous devrions avoir une idée bien haute de nos devoirs de citoyens, Valdôtains et Italiens, libres de la liberté qui fait les hommes, disciplinés par le sentiment précis de nos droits et de nos devoirs.

32. Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 21 mars 1925 - Sur la tombe d'un grand Valdôtain

La mort fauche les vies, d'autres vies remplacent ces vies. Telle est la loi du monde.

Et nous sommes si habitués à ce fait ordinaire, que nous nous apercevons à peine de ces départs de la lumière du monde vers une autre lumière.

Mais, lorsqu'une vie est longue, lorsqu'une vie est bien vécue, ces départs, quoique prévus, quoique naturels, nous frappent. Une vie vécue, telle fut, en effet, celle du chanoine Pierre-Louis Vescoz. Et qu'est-ce [que] avoir vécu si ce n'est avoir beaucoup fait, beaucoup aimé et avoir préparé ainsi *l'autre vie*, vers laquelle nous marchons tous, jeunes et vieux, inexorablement ?

Né à Verrayes, il y a bientôt 85 ans, prêtre, vicaire, curé, chanoine de la Cathédrale, telle fut l'échelle qu'il parcourut comme prêtre. Mais ce n'est pas de Pierre-Louis Vescoz prêtre que nous voulons parler ici. Certes, il fut avant tout et surtout prêtre ; et si son activité s'est exercée dans plusieurs champs, et s'il fut un savant et un Valdôtain, ce fut toujours pour se retrouver prêtre. Rien n'est plus beau que cette union de science et de foi, car la science sans la foi est incomplète et froide, elle abaisse l'homme vers la matière, sans pouvoir lui dire le pourquoi de cette matière, elle le rend borgne et myope et lui empêche de s'élever au-dessus d'elle pour étudier les lois qui la régissent, tandis que la foi, s'appuyant sur la science, la guide à son tour à travers le chemin tortueux des " comment " et des " pourquoi " jusqu'au " pourquoi " de toute chose : à Dieu. Pierre-Louis Vescoz fut donc avant tout prêtre, ne l'oublions jamais.

Mais, il fut aussi un savant. Géographe, historiographe, archéologue, naturaliste, hagiographe et même économiste et statisticien, son champ d'activité embrasse, on peut dire, toutes les sciences, et il les étudia non seulement en dilettante, mais en connaisseur profond et exact. Collaborateur de plusieurs revues scientifiques, écrivain très fécond, il fut apprécié hors de la Vallée d'Aoste autant que dans la Vallée d'Aoste. Vingt-huit publications sortirent de sa plume, toutes soignées, concises et en même temps simples dans le style, empreintes de cette bonhomie propre des grandes âmes. Dans sa verte vieillesse, il préparait le matériel pour une vingt-neuvième publication : "Notes historiques et statistiques sur Verrayes". À ce propos, qu'il me soit permis de faire une observation. Nous, Valdôtains, allons chercher loin de notre Vallée et des écrivains à imiter, et des savants à étudier, et des grands hommes à admirer, et nous ne pensons pas que nous avons chez nous tout ce que nous cherchons, nous ne pensons pas que nous avons là une littérature valdôtaine, si variée, si complète, qu'elle devrait nous étonner et nous humilier, nous, descendants insoucieux et ignorants, d'un passé de grandeur.

Mais, si Pierre-Louis Vescoz fut un savant valdôtain, c'est la Vallée d'Aoste qu'il a voulu graver dans son magnifique relief de la Vallée d'Aoste, dont on peut admirer une copie au salon de l'Évêché d'Aoste. Cette oeuvre merveilleuse synthétise toutes ses autres oeuvres. Car, si nous parcourons la liste des titres seuls de ses publications, nous voyons d'un coup d'œil que s'il étudia la nature, ce fut la nature valdôtaine qu'il étudia. Et si la Vallée d'Aoste est, aujourd'hui, connue et admirée au loin, si chaque année des milliers d'étrangers viennent admirer ses beautés, escalader ses montagnes, étudier sa flore si variée et si riche, sa faune exceptionnelle, ses richesses minières, c'est en bonne partie à lui que nous le devons. La Vallée d'Aoste ! Comme le paysan qui laboure son champ, il l'aima, épris de ses beautés ; comme le paysan qui se courbe sur la terre et l'arrose de ses sueurs, pour qu'elle devienne plus fertile et plus belle, lui, fils de paysans, se courba sur le sol aimé de sa petite patrie et, dans ce labeur, il passa sa vie.

Il ne fut pas seul dans ce grand travail, car toute une génération de grands Valdôtains l'a accompagné, qui s'est éteinte au commencement de ce siècle.

Et il passa à l'éternité où l'attendaient ses anciens compagnons glorieux, les Chamonin, les Carrel, les Chanoux, les Frutaz, les Duc, les Fenoil, les Gorret, les Cerlogne, tranquille, beau d'une beauté solennelle, entouré de ses parents, de ses confrères, de ceux dont il fut le

bienfaiteur, accompagné des prières de l'Église. Aujourd'hui que la Vallée d'Aoste se débat au milieu des haines fraternelles, que nos plus belles intelligences s'usent dans les intrigues des partis, il fait bon de se plonger un moment dans l'atmosphère de sérénité et de paix qui émane de cette tombe, car ce n'est pas une tombe sur laquelle on pleure, mais sur laquelle on médite et on apprend à aimer. L'ambiance nous porte à être sceptiques, à être indifférents, à juger sévèrement et même cruellement les hommes. L'exemple d'une vie qui agit en aimant, nous démontre qu'au fond de l'âme humaine la flamme d'un idéal ne meurt jamais et nous enseigne à ne jamais désespérer ni des hommes, ni des choses.⁴¹

33. Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 29 mars 1925 - La question d'Ivery-sur-Perloz

Monsieur R. L. a soulevé, sur la *Vallée*⁴², la question du village d'Ivery-sur-Perloz, en exposant clairement et avec objectivité, les raisons qui militent pour et contre le transfert de ce village sous la juridiction de la commune de Carema. Croyant nécessaire de ne pas laisser tomber dans l'oubli et l'indifférence du public valdôtain cette question, je me permets deux mots de commentaire.

Je me demande, avant tout, si les habitants du village d'Ivery ont le droit de se détacher de la commune de Perloz pour s'agréger à une commune non valdôtaine. Car, quoiqu'on en dise, le titre et la condition de Valdôtain signifient encore quelque chose, et signifieront peut-être beaucoup plus demain, si nos revendications linguistiques et régionalistes peuvent être réalisées. Les habitants d'Ivery ont-ils le droit de priver leurs enfants des bienfaits qui leur dériveraient, supposons, de la connaissance de la langue française ?

D'autre part, le village qui a fait partie de la commune de Perloz depuis un temps immémorial a tous les papiers de famille, tous les actes publics qui le concernent en langue française. Ont-ils le droit de renier net leur passé, de couper leur histoire passée pour la greffer sur celle d'une commune non valdôtaine ? Qui [s']avantagerait, d'autre part, à cet échange de communes, illogique autant qu'inutile ? La commune de Carema, qui voit son territoire agrandi. La commune de Perloz s'oppose parce que ses intérêts seraient lésés par cette

⁴¹ Il nous reste, dans le Fonds Chanoux, une ébauche manuscrite conçue, vraisemblablement, en vue d'un discours de commémoration du chanoine Pierre-Louis Vescoz. De ce texte, qui a servi pour la rédaction finale de l'article, on propose ici les passages du discours, que Chanoux a résumé dans le texte publié.

Lorsqu'il évoque les grands Valdôtains du passé, il dit :

" Mais votre exemple, ô grands Valdôtains, sera-t-il inutile, votre noble sérénité et votre noble grandeur ne dériveraient-elles pas surtout de votre Foi ? Vous étiez tous des croyants. Au-dessus des passions changeantes des hommes, ne voyez-vous pas autre chose immuable et, donc, qui fut pour Vous un réconfort et un baume. Nous aussi, les jeunes, les derniers venus, nous croyons comme vous. Comme vous nous voulons aimer. Comme vous nous voulons aimer notre petite patrie, notre grande patrie, et toute l'humanité. Cela, au moins, nous apprendrons de l'amour. "

À propos de la situation du Val d'Aoste et en général de la société de l'époque, il dit :

" D'autres problèmes plus angoissants et plus lugubres que ceux de la science sont sortis de la fournaise ardente de la guerre. Les terribles problèmes des peuples et des nations menacent de faire trembler les terres s'ils n'ont une solution. Les classes sociales se haïssent plus que jamais, les nations chargées encore de sang se regardent d'un regard sanguinaire et félin. Seule la question régionaliste valdôtaine est restée là, poignante, obsédante, douloureuse. Mais d'autres questions régionalistes allogènes sont nées partout en Italie, en France, en Espagne, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, en Roumanie, en Grèce, en Turquie, semblables à notre question valdôtaine, qui restent saignantes comme de plaies mal soudées au côté des nations et qui ne pourront jamais guérir si ce n'est pas une sage décentralisation de ces divers États. "

⁴² La référence est au journal *La Vallée d'Aoste*.

mutilation. Les droits de toute une commune peuvent-ils être moins considérés que les désirs, on ne sait combien raisonnables, de quelques pères de famille ?

Mais il y a une autre considération qui touche tous les Valdôtains. Si la question était entre deux communes valdôtaines nous pourrions les laisser se débrouiller entre elles : mais la question est entre une commune valdôtaine qui a pour elle le droit, et une commune non valdôtaine, qui n'a aucune raison de prétendre de s'élargir sur le territoire d'autrui. Par la mutilation de la commune de Perloz, toute la Vallée d'Aoste serait ainsi mutilée. Or, disons-le ouvertement : la Vallée d'Aoste ne doit pas être mutilée. Voilà pourquoi la question nous touche directement, nous tous Valdôtains, et requiert de notre part, non pas seulement une protestation muette et des "maugréments"⁴³ inutiles, mais une action coordonnée. Monsieur R. L. concluait en disant : " Certes, la question devrait intéresser non seulement la commune de Perloz, mais aussi toutes les communes de la Vallée d'Aoste, par un acte de solidarité. "

Que tous les chefs des communes valdôtaines recueillent donc cette invitation pour cet acte de solidarité avec la commune de Perloz ! Que toute la presse valdôtaine se lève, elle aussi, par une protestation collective.

34. Article publié sans signature dans Le Pays d'Aoste le 24 juillet 1925 - La Grande Vaincue

⁴⁴ Quel est le résultat le plus important de la grande guerre ? Ce n'est pas l'abaissement de la puissance militaire allemande ; ce n'est pas la destruction d'un gigantesque empire millénaire comme celui des Habsbourg ; ce n'est pas non plus la révolution russe et la destruction de l'ancienne société des Tzars. Pendant que, dans l'Europe myope, les nationalismes prêchaient la guerre sainte, pendant que, dans l'Europe, les deux grands blocs de peuples s'entre-détruisaient avec un acharnement inhumain, de l'autre côté de l'Océan la République de Washington attendait le moment favorable pour venir jouir des dépouilles et des vainqueurs et des vaincus. Qui a donc été le vrai vainqueur de la Grande Guerre ? Il ne faut pas nous cacher la réalité : ce n'a pas été l'Entente, mais uniquement les États-Unis.

L'Angleterre elle-même, malgré son énorme puissance a senti les effets douloureux de la guerre. Seule l'Amérique a obtenu des avantages de la grande conflagration. Bonne partie de l'or européen a émigré au-delà des mers pendant les hostilités : et le marché du monde a été occupé par la production américaine, pendant que l'Europe travaillait spasmodiquement pour forger les armes qui servaient à la mort de ses fils.

La vieille Europe : voilà la grande vaincue, celle qui, aujourd'hui, promène sa misère des conférences des Chefs d'État aux réunions de Genève, qui se réduisent à des académies inutiles, à cause de la mentalité nationaliste des représentants des diverses Nations. Par-ci, par-là, quelque peuple semble renaître du grand incendie de la guerre, quelques-uns semblent même riches, mais en somme l'Europe est pauvre et toujours plus faible.

Toutes les colonies qu'elle avait eu la force de conquérir dans deux siècles d'organisation coloniale, veulent secouer le joug. Pourquoi la guerre du Maroc passionne-t-elle les esprits ?

⁴³ Mot librement tiré du verbe maugréer.

⁴⁴ Cette phrase est précédée dans l'ébauche manuscrite par la considération qui suit : " Si nous regardons un moment les conditions sociales de l'après-guerre en Europe nous constatons un fait : la vieille Europe, qui depuis deux mille ans était presque la maîtresse du Monde, voit sa souveraineté tomber en faveur de sa jeune fille l'Amérique. "

C'est parce que Abd el-Krim s'élève à la hauteur d'un symbole, du symbole de la révolte à la vieille Europe et de la renaissance des nations Asiatiques et Africaines. L'Inde s'agite, la Chine jadis si pacifique se remue, l'Égypte est déjà indépendante et ne veut plus s'incliner devant la puissance de l'Angleterre. Et l'Europe ? Que fait-elle, l'Europe dans ces conditions si douloureuses pour elle ? Elle continue à être divisée, à couvrir dans son sein les diverses haines des divers nationalismes. Aveugles, stupidement aveugles, les Français haïssent les Allemands, les Allemands haïssent les Français et les Polonais ; l'Italie surveille avec méfiance les États successeurs de l'Empire d'Autriche, et la petite Entente s'appuie sur la France et se méfie de l'Italie.

Avec quels résultats ? Avec les tristes résultats que nous voyons. Le nationalisme : voilà la grande plaie de l'Europe. On commence à s'en apercevoir maintenant : et les hommes à l'âme loyale, à l'esprit ouvert, tâchent d'éteindre les aspérités des nationalismes à désarmer, par une propagande sensée et noble, l'esprit public.

Le manifeste tout récent des intellectuels français en est la preuve. C'est seulement en abattant les murailles morales et matérielles qui divisent les peuples, que l'Europe pourra reprendre sa place à la tête de la civilisation et du Monde. Ce n'est que par la coopération fraternelle, intelligente et pourquoi pas ? chrétienne des divers peuples qui la composent, que la production européenne pourra de nouveau augmenter. C'est seulement en harmonisant et en coordonnant les énergies des diverses nations, qui, maintenant, s'annulent réciproquement, que l'Europe pourra sortir des tristes conditions dans lesquelles la guerre l'a jetée. Tandis que le commencement du siècle dernier a été dominé par le problème des nationalités ; tandis que la fin de ce siècle et le nôtre ont vu naître la question sociale, le XXe devra résoudre le problème de l'union des divers peuples. Les hommes de demain et peut-être nous-mêmes nous aurons un grave devoir à remplir : vaincre les résidus du nationalisme chauviniste, débarrasser les nations de la mentalité guerroyante, au nom d'un principe moral avant tout, au nom des intérêts matériels ensuite, de tous les peuples, des forts comme des faibles, car tous ont besoin de s'entraider.

Comme dans la société naturelle il y a l'association du travail entre les divers individus, ainsi dans la société civile il doit y avoir l'association des peuples où chacun produit ce que l'autre n'a pas, où chacun travaille pour le bien de tous.

Illusion ? Non. C'est une réalité qui devra venir par force, faute de [quoi on] réduirait l'Europe au rang d'une colonie de l'Amérique.

35. Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - À la Source

La persécution contre le Parti Populaire continue d'un ton toujours plus violent, toujours plus agressif. On n'ose cependant pas attaquer l'idée. On attaque les hommes, on attaque des prêtres coupables seulement d'avoir du caractère. On attaque le parti en faussant ses idées, en tordant les déclarations de ses chefs et de ses journaux. L'idée est là, vivante, palpitante, lumineuse. Sur l'idée on n'ose presque pas jeter de la boue, car on sait d'avance qu'on ne la salirait jamais. C'est l'idée démocratique chrétienne, que personne n'ose condamner, pas même les clérico-fascistes.

Eh bien, regardons un instant l'idée. Là au moins il n'y a pas de divisions entre catholiques. Regardons-la, méditons-la, pour reprendre avec un courage toujours renaissant la lutte fatigante que nous devons combattre.

Retournons aux sources de l'idée, encore pure de tout contact avec les faiblesses humaines. Et regardons la fontaine, c'est un Pape. Oui, répétons-le bien haut, et toujours. C'est un Pape qui nous a tracé le chemin, c'est un Pape qui nous a indiqué le but, c'est un Pape qui nous a dit : allez, au nom de Dieu et de l'Église. Lorsque Léon XIII traça dans ses encycliques les devoirs nouveaux des catholiques, regardant du haut de sa barque de Pierre, d'un regard sûr, l'avenir, alors la Démocratie Chrétienne naquit. Préparée par les ferventes prières et les longues études des grands précurseurs, elle sortit tout à coup et étonna le monde. Pendant trop de temps trop d'hommes religieux avaient été asservis aux puissants oppresseurs des peuples. Pendant trop de temps César avait fait taire la voix des catholiques. Le coup de maître de Léon XIII replaça la barque de Pierre à son droit chemin avec le peuple et à la tête du peuple.

Aujourd'hui nous ne faisons que déduire de ces principes immortels, que tout catholique doit reconnaître, les "normes" de notre conduite.

Le Pape avait reconnu au peuple le droit de se délivrer du joug avilissant de la Ploutocratie. De là est né le syndicalisme chrétien, aujourd'hui ce syndicalisme est boycotté, combattu, persécuté. Nous défendons ce syndicalisme. Nous ne faisons que suivre les lois de l'Église. Le Pape avait reconnu au peuple le droit de se gouverner de lui-même. Aujourd'hui on le traite comme un troupeau de moutons qui ont besoin d'un maître qui le domine. En revendiquant la liberté et [la] noblesse de tout homme, en protestant contre ce paternalisme violent qui [l']abêtit et l'avilit, nous ne faisons que suivre l'enseignement de l'Église. Le Pape avait lancé son anathème contre l'affairisme qui domine et qui pèse sur la vie des peuples. Nous ne faisons que suivre sa voix, en combattant l'affairisme effronté et chargé de sang qui étouffe notre vie sociale et politique.

Messieurs les clérico-fascistes, Messieurs les Fascistes qui faites les catholiques, Messieurs les anticléricaux pur sang, vous ne pourrez jamais crier au Parti Populaire de ne pas avoir une inspiration chrétienne, une direction chrétienne. En fait d'orthodoxie vous devrez baisser la tête, toujours. Vous faites les catholiques, vous parlez à tout vent de religion, vous pleurnichez sur l'"aconfessionnalisme" du Parti Populaire. Mais qu'est-elle votre Foi ? Est-ce que nous pouvons y croire ? Le moindre acte trahit en vous la mentalité sectaire et antichrétienne. Votre conduite vous montre [comme] des païens matérialistes pour lesquels la religion est un escabeau que l'on met sous les pieds pour monter. Vos discours trahissent en vous une ignorance étonnante en matière de religion. Écoutez en cela aussi la voix du Pape. Nous pourrions toujours vous opposer notre doctrine, puisée dans le catholicisme le plus intégral, nos origines essentiellement religieuses et notre vie beaucoup plus religieuse que la vôtre. Vous nous persécutez. Cela prouve que vos raisons sont impuissantes devant les nôtres. Vos quelques idées sont illogiques et incomplètes devant notre doctrine. Vous persécutez nos hommes. Vous allez chercher pharisaïquement les faiblesses de nos hommes. Vous regardez et critiquez notre action politique présente, vous ne la comprenez pas : car vous ne voyez pas la ligne logique de pensée qui dicte notre action. Nous sommes des démocrates et nous le proclamons sans peur devant votre noblesse de parvenus.

Nous sommes des fils du peuple, de ce peuple de campagnards et nous le répétons tout haut ; nous aimons le peuple, car le Christ a parlé avec amour au peuple. Vous appelez cela de la démagogie. Appelez cela comme vous voulez, peu nous importe. Nous avons un programme et une idée devant nous. Nous ne savons pas quand ce programme et cette idée se réaliseront, mais nous luttons aujourd'hui en regardant toujours demain ; tandis que vous vivez au jour le jour, incapables de regarder devant vous plus [loin] que la pointe de vos souliers.

Préoccupés à tenir votre trône tremblant, vous ne vous intéressez qu'à la défense de ce "cadreghino" finalement obtenu. Voilà votre politique. Vous cherchez des appuis partout, au

risque de tordre les paroles-mêmes du Pape, pour en faire des "puntelli" à votre pouvoir. Et vous ne savez pas regarder les idées qui ne meurent pas, que la persécution vivifie et qui tôt ou tard auront le dessus. Notre action présente a des côtés qui se prêtent à la critique ? Peut-être. Rien n'est parfait en ce monde. Mais notre idée est juste et vous ne pourrez la détruire. Et l'idée de la...

36 Ébauche manuscrite, sans date - Un devoir

Nous avons donc le collège uninominal. Ce fait qui pourtant nous reporte dix [ans] en arrière dans la vie politique, sera accueilli avec joie par beaucoup de valdôtains, car il nous redonne notre collège d'Aoste.

Mais il est bon qu'en ce jour nous, "populaires" valdôtains, nous répétions, je dirais, notre acte de foi en faveur du collège plurinominal et de la proportionnelle. Régionalistes, défenseurs convaincus et constants de la décentralisation : nous sommes pourtant ennemis acharnés du collège uninominal. Et nous ne croyons pourtant pas être incohérents. Régionalistes, parce que nous voulons que le peuple italien, et le peuple valdôtain en particulier puissent développer leurs facultés particulières, soigner leurs intérêts particuliers, vivre leur vie complète afin que rien de ce qu'ils peuvent produire dans le champ intellectuel, comme dans le champ matériel, ne soit étouffé par l'étatisme niveleur ; ennemis de la centralisation qui réduit l'État à n'être qu'un immense organisme bureaucratique qui mange et ne produit rien et qui consume des énergies énormes à la Nation, nous croyons [que c'est] un devoir essentiel pour nous, défendre aussi la plus grande des conquêtes modernes : le droit du peuple de se gouverner lui-même par le moyen de ses représentants. Ce droit tant vanté par le libéralisme qui s'en disait le père, n'a été pourtant jusqu'ici qu'une ombre. Les vrais maîtres de l'État, c'étaient les banquiers, les industriels, quelques intrigants. Pourquoi ? Parce que le peuple n'a pas une éducation sociale suffisante pour manier cette arme formidable qui s'appelle le suffrage universel et qu'il a en main. En effet à quoi se réduiraient-elles les élections dans un collège où deux hommes se disputeraient l'honneur de se présenter au Parlement. À des intrigues, à des béguineries dignes des commères, à des promesses tonitruantes que chacun savait d'avance ne pouvoir réaliser.

Fussent[-ils] les plus honnêtes hommes du monde, ces deux candidats par [la] force des choses étaient réduits à faire un marchandage de votes⁴⁵ avec les électeurs, à se les captiver par les bonnes grâces et peut-être par quelques croix de chevaliers données à propos. Lequel de ces deux pensait aux besoins de la patrie, aux besoins de ceux qu'il représentait ?

[L']élu mettait toute son activité pour obtenir d'un ministère la réalisation d'une de ses promesses, afin de se représenter aux élections futures avec cela à son actif. Entre temps le peuple croupissait dans l'ignorance de ses droits et de ses devoirs, incapable de regarder au-delà de ses petits intérêts locaux, incapable de comprendre qu'ils sont connexes aux intérêts généraux de l'État.

La proportionnelle, en transformant la lutte personnelle entre deux hommes en lutte entre partis, a élevé le ton de la vie politique, en obligeant les électeurs à regarder les programmes de ces partis et, partant, à analyser les besoins de la patrie que ces programmes voulaient résoudre. Cette assertion semblera étrange aujourd'hui, où les hommes-mêmes du

⁴⁵ Soit voix.

gouvernement n'ont même pas une idée élémentaire des droits de la justice. Mais c'est précisément pour cela qu'ils sont des ennemis acharnés de la proportionnelle.

37 Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - Sans Parti ?

Il est encore par-ci par-là quelques voix qui répètent : " Nous ne voulons être d'aucun parti. " Vieille rengaine des temps surpassés, elle est peut-être pardonnable si elle est proférée par une personne sans instruction, mais elle est un signe bien triste d'incompréhension, et même d'impréparation sociale, si elle est proférée par un homme instruit, sur les colonnes d'un journal.

Nous proclamons au contraire hautement et franchement que les partis doivent exister, que c'est un bien qu'ils existent, que l'existence de partis organisés solidement n'est pas du tout une cause de division et de désordres.

Avant tout chaque citoyen est reconnu par la loi capable de juger de par lui-même l'action de ses représentants au Parlement, puisque chaque citoyen est électeur.

Le peuple, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens, ne doit donc pas être considéré comme un troupeau de moutons qui se laissent mener par le nez stupidement par quelques meneurs intrigants. Raisonner de la sorte ce serait lui nier la capacité de se gouverner, la capacité d'administrer les communes et les provinces, ce serait le considérer...⁴⁶

Vouloir nier les partis, c'est nier le droit de chaque citoyen de s'unir et de s'organiser pour mieux faire valoir les droits que la loi lui accorde. On a trop souvent répété : " les partis divisent ", nous osons dire que, au contraire, les partis unissent ; car, qu'y a-t-il de plus divisé qu'une société qui n'est pas organisée, où tous les individus sont un pêle-mêle, sans aucun lien qui les groupe selon leur mentalité et leurs idées sociales et politiques ?

Ce sont les partis qui ont cette fonction très importante.

Non, nous ne voulons pas les partis qui prêchent la haine aux autres partis, non, nous ne voulons pas les partis qui considèrent comme des ennemis à emprisonner et à fusiller tous ceux qui font partie d'un autre parti ; non, nous n'avons pas une mentalité à la Farinacci. Le parti alors devient faction.

Dans ce cas les partis divisent réellement et douloureusement. Mais lorsque chacun de nous, et chaque parti a appris à respecter loyalement les idées des adversaires...

38 Article publié sans signature dans Le Pays d'Aoste le 14 août 1925 - Les Sans-Parti

Il est deux espèces d'hommes qui proclament de ne vouloir appartenir à aucun parti : ceux qui ont trop d'ambition et ceux qui n'en n'ont pas assez.

Les sans-parti par ambition tout le monde les connaît. Ils veulent monter, s'élever ; ils ont la frénésie du pouvoir. Les partis imposent une ligne de conduite à suivre, des devoirs à remplir : ce sont des poids qui empêchent d'agir librement et d'intriguer pour monter et rester " en selle".

⁴⁶ L'auteur n'a pas complété la phrase.

Étant sans idées politiques et libres de tout lien de parti, ces hommes peuvent selon les occasions se déclarer indépendants, ou bien s'attacher aux partis qui sont au gouvernement, ou bien encore faire l'une chose et l'autre en même temps. Langues de vipères, échines de mollusques, ce sont des gens que l'on déteste sans le vouloir.

Les sans-parti par nonchalance ou par ignorance vont diminuant chaque jour. Les événements multiples et graves, qui se sont succédé dans ces quelques années ont forcé tout le monde à penser sérieusement à ce qui se passe, à se faire une idée sur les causes qui ont préparé ces événements et à méditer sur les effets qu'ils préparent à leur tour. Mais il y en a encore par-ci par-là. Que dire de ces hommes ? Ce sont des poids morts que la société traîne après elle. Faibles, incapables de regarder un moment plus loin que leurs intérêts personnels immédiats, ils deviennent trop souvent les victimes des intrigues des précédents.

Ainsi se forment ces groupements bariolés et sans couleur précise, qui durent quelques années et puis meurent, après avoir servi à l'ambition de quelqu'un.

39 Ébauche manuscrite, sans date, d'une réplique à La Patrie Valdôtaine - Deux mots de réponse

Le pauvre Gribouille du *Pays d'Aoste*, de ce pauvre journal, qui est l'organe de ce pauvre Parti Populaire valdôtain, qui, selon l'expression du grand écrivain de la *Patrie Valdôtaine*, est abandonné par tous les citoyens catholiques ou non, croyants ou non, a eu la malchance de toucher l'épiderme du Grand Rédacteur politique de la *Patrie Valdôtaine*. Celui-ci s'est levé furieux, a brandi son épée et est parti en guerre avec tout l'héroïsme de Don Quichotte. En se levant, les lunettes lui sont tombées et il n'a plus rien vu.

Après avoir invoqué le Pape, le Collège des Cardinaux, l'Épiscopat et tous les prêtres qui obéissent aux ordres du Pape, c'est-à-dire *tous* les prêtres, notre héros est entré en campagne.

Ce qu'il a dit nous ne le répéterons pas ; c'est avant tout trop long, ensuite il n'a aucune, mais vraiment aucune, nouveauté, car c'est ce qui est répété dans les colonnes de ce journal depuis sa naissance.

Mais d'où lui est-[il] venu le courage de partir en guerre contre ces "populaires", dont la situation est précaire⁴⁷ ? Oh, c'est vite dit : il avait derrière lui les agents de la Sous-Préfecture. Le numéro du *Pays*, qui a porté cet article a été, comme tous nos abonnés le savent, saisi parce qu'il " turbava l'ordine pubblico ". L'illustre rédacteur de la *Patrie Valdôtaine* sera-t-il allé quémander à la Sous-Préfecture un numéro de notre journal ? Il peut bien se faire puisqu'il a eu la chance de lire ce que nos abonnés n'ont pas même eu la chance de voir.

Notre illustre écrivain nous demande une réponse. Nous la lui donnerions bien volontiers, mais, comme nous devrions dire des choses qui " eccitano gli animi " nous le prions d'aller, avant tout, prier M. le Sous-Préfet, de nous laisser parler, car nous ne voulons pas du tout sacrifier sur l'autel de sa *Patrie Valdôtaine*, les quelques milliers de copies de notre journal.

⁴⁷ Lecture incertaine.

40 *Ébauche manuscrite, sans date - Cattolicesimo e Fascismo*

I - Il fascismo è cattolico?

II - Può quindi il fascismo diventare cattolico?

C'è un gran discutere in questi giorni intorno al fascismo dominatore e vincitore che sembra tendere la mano pacificatrice alla Chiesa, che sembra avviarsi a quel riavvicinamento dei poteri spirituale e temporale che è stato il tarlo e la rovina del liberalismo ateo e materialista.

La Chiesa d'altra parte sempre madre buona e perdonatrice, non respinge il fascismo che come figliol prodigo sembra avvicinarsi riverente. E spontanea sorge alla nostra mente la domanda, come già sorse altre volte ad altri : può un buon cattolico essere un buon fascista? Può un buon fascista essere un buon cattolico? Le due domande sono una sola.

La domanda ha una speciale importanza per noi giovani cattolici che siamo accusati di fare della politica perché ci permettiamo di criticare il fascismo che è un partito politico. E per rispondere guardiamo ciò che è stato praticamente in passato e dove tende idealmente ora.

I - *Praticamente* il fascismo ha dimostrato uno spirito certamente non cattolico che qualche volta divenne e diviene anticattolico. Nei suoi gregari il rispetto che sembra avere il Duce verso la religione, non esiste. Essi rispettano la religione per disciplina, non per convinzione. Sarebbero pronti, se così ordinassero i capi, a devastare le sedi di ogni organizzazione cattolica, a bastonare cattolici e laici e sacerdoti, forse a fare [di] peggio. Né possiamo dimenticare le devastazioni ai circoli cattolici, le aggressioni di quasi tutti i capi della G.C. E specialmente le proibizioni da parte dell'autorità fascista di cortei e di riunioni pacifiche come quella di Novi e più recentemente quella degli universitari cattolici trentini in Caldonazzo. Lo stesso pensiero dei capi, che apparentemente sono rispettosi verso la religione, non può essere chiamato cattolico.

Tutto questo dimostra che il fondo del fascismo, e che il fascismo oggi cercherà forse di nascondere, è nettamente non cattolico.

I capi del Fascismo vedono nella Religione un mezzo per governare più che una Fede sentita, alla cui legge tutti debbono sottostare, anche i capi; sperano, come Napoleone, come Giuseppe II, come Luigi XIV di servirsi della religione per raggiungere i loro fini. Sperano. Certamente si sbagliano. Ma intanto non sono cattolici.

II - *Idealmente* il fascismo non procede dal cattolicesimo, e neppure va verso il cattolicesimo. Almeno così io credo. Figlio della scuola idealista, ha le idee di essa. Per gli idealisti la religione è una bella cosa, una bella leggenda poetica, buona per i popoli medioevali fanciulli.

Lo stesso catechismo nelle scuole elementari lo prova. Si vuole mettere il catechismo nelle scuole elementari e non in quelle medie e in quelle superiori. Perché? Se la religione è quella fede in un Dio che realmente esiste, in un redentore del Mondo e in una Chiesa da Lui fondata per continuare la Sua opera, se la Religione è quella forza spirituale a cui nessuno può sottrarsi, sia esso giovane o vecchio, perché non metterne l'insegnamento anche nelle scuole medie, perché non mettere cattedre di teologia nelle Università? Certamente questo non è il ragionamento fatto da S.E. Gentile. Egli dice catechismo per i bambini sì, Vangelo accanto a

mitologia forse, teologia no. Dunque, la religione è roba per bambini, il Vangelo è un'opera d'arte.

Quindi il suo pensiero non è cattolico. Del resto tutta la psicologia fascista non è cattolica. L'adorazione della Patria sul cui altare come ad un Dio Moloch cui tutto deve essere sacrificato; il desiderio di dominare con la forza, di imporsi agli avversari con la forza non è desiderio cristiano. Il motto, "l'Italia sopra tutto", detto implicitamente, se non esplicitamente, non è certamente secondo i dettami della fraternità cristiana. Tutto questo non è cattolico.

Quindi, praticamente, anche come cattolici noi sentiamo che possiamo criticare il fascismo che non è cattolico; sentiamo che non è necessario essere dei politicanti per poter dire chiaramente a tutti ciò che pensiamo.

Può quindi l'animale fascista ammansirsi alla voce della Chiesa ? Forse. La Chiesa ha sì gran braccia che (...) ⁴⁸ciò che si rivolge a Lei. La "bella, immortal, benefica fede ai trionfi avvezza" forse scriverà anche questo. Ma credo [che] il fascismo quando si inchinasse davanti alla fede cesserebbe di essere fascismo almeno quale è oggi, col suo contenuto etico. Diventerebbe mansueto e cesserebbe dalla violenza, lascerebbe da parte tutto quell'idealismo che è destinato alla morte, come è morte il materialismo e il positivismo. È più vicino al Cattolicesimo che non il materialismo. Lo credo. Ma è molto lontano ancora dal Cattolicesimo. Forse Dio permette che le generazioni si avvicinino alla Chiesa solo a gradi, molto lentamente. Il nostro dovere di Giovani Cattolici : combatterne gli errori e lo spirito ancora pagano. Pregare per coloro che Dio toccherà con la sua grazia perché lentamente le generazioni nostre si avvicinino a Dio, alla Chiesa, all'ovile sacro.

41 Ébauche manuscrite, sans titre et sans date, inachevée, sur le rôle des jeunes catholiques

Dans la tourmente de vils intérêts et de douloureuses violences qui nous entoure, dans la tourmente des maux qui envahissent la société, où tout semble être sur le point de submerger malgré les apparences par trop trompeuses, une armée de jeunes gens recrutés un peu partout, dans les champs et dans les fabriques, dans les montagnes et dans les villes, une armée se forme, se perfectionne, s'accroît lentement, et marche d'un pas sûr vers la conquête du monde. Cette armée est la nôtre et elle a des buts bien grands et bien nobles. Mais elle a la force qui lui vient, Pain des forts, elle a l'aide du Dieu des Armées qui la guide vers la victoire. Car, sachez-le jeunes gens valdôtains et catholiques, Dieu a donné à nous l'immense tâche de régénérer la société. Nous voulons bannir du monde l'incrédulité qui l'opprime et le vide, nous voulons que le monde redevienne propre. Propre du sang, du sang que versent les haines fratricides, propre des vices qui tuent la société, propres dans toutes les relations entre hommes et hommes, entre nations et nations. Et c'est bien parce que nous avons ces buts qui condamnent tous les crimes, toutes les immoralités, toutes les violences, toutes les "trufferies", qui condamnent par conséquent les actions de bien des hommes, devant lesquels on s'incline vilement et l'on se lève le chapeau, que nous sommes haïs, bafoués, calomniés.

Que les puissants du jour nous maudissent et nous persécutent. Que les puissants d'hier nous gardent une rancune profonde...

⁴⁸ Mot illisible.

42 *Deux ébauches manuscrites sur le même sujet, sans date - Le devoir des Laïques*

Il est une mentalité étrange parmi nous, catholiques valdôtains, depuis longtemps. Habitué dans notre vie religieuse et sociale à avoir constamment un prêtre pour nous diriger et nous aider, qui se charge de tout, qui fait tout, et qui ne nous coûte rien, nous nous sommes formés la conviction que seul le prêtre a le devoir de travailler pour christianiser ou rechristianiser notre pays, nous pensions que nos devoirs de chrétiens étaient uniquement personnels, ou tout au plus ne sortant guère du cercle de notre famille. " Tâche de faire ton salut, de bien élever tes enfants. " Voilà le programme maximum que se traçaient presque toujours les meilleurs catholiques valdôtains. Le reste est oublié. La paroisse ? Oh ! Il y a le curé ; la Vallée ? Oh ! Qu'est-ce que je peux y faire ; la Patrie ? L'Humanité ? Oh ! C'est comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Et se cachant derrière ces prétendus (...) ⁴⁹ ils ont obtenu que dans la paroisse le curé est séparé des fidèles comme un être à part, que la Vallée est un organe auquel on a ôté la vie au nom de la patrie, que la patrie est un nom qui sert trop souvent comme un moyen de spéculation pour les violents et les fourbes. On est habitué à pleurnicher dans les réunions de catholiques sur les maux du présent. Sachons que nous en sommes en partie responsables par notre inaction.

Si le mal et l'incroyance sont répandus, si l'ignorance en matière de religion est presque générale c'est bien parce que nous, catholiques laïques, n'avons pas senti le besoin de travailler et de lutter pour la Foi. C'est bien parce que nous croyons en être dispensés.

S'il y a un devoir trop méconnu par nos populations catholiques c'est bien celui-ci. On est convaincu que seul le prêtre doit être apôtre, que seul le prêtre doit travailler pour l'établissement du royaume de Dieu. Les laïques, eux, ne doivent que penser à leur propre salut, sans se préoccuper de celui des autres, ils ne doivent être catholiques que pour leur compte, sans l'être aussi pour les autres, ils ne doivent que penser à eux. Cette espèce d'égoïsme dans la religion, dérive d'une conviction religieuse qui n'est pas nette, claire, d'une vision de ses devoirs religieux bien obscure. Fruit d'une éducation et d'une formation d'esprit, fille du laïcisme et de l'athéisme dominant qui ordonnent que la foi n'est qu'une chose privée, [cette vision] est mère de l'incroyance, de la tiédeur, de la nonchalance des choses de la foi.

Confessons-le, si bien des jeunes gens abandonnent l'Église que pourtant leur père fréquente, c'est bien parce que ce père a parlé quelquefois mal du prêtre et n'a pas parlé dans la famille des choses de la Foi. Et les jeunes gens, qui sont logiques, vont jusqu'au bout, comme le père s'est éloigné du prêtre, l'enfant s'éloigne de l'Église, tout comme le père.

43 *Ébauche manuscrite, sans date - Felicità cristiana. Réflexions sur le mariage d'un ami*

Quello era un giorno di festa per il Circolo. Uno degli anziani, uno dei primi soci fondatori e dei più zelanti si sposava. E tutti si erano riuniti attorno a lui: gli altri anziani, che pensavano anch'essi di fondare una famiglia ; i giovani che nell'ardente loro immaginazione facevano rosei sogni e sognavano una donna ideale, una sposa che avesse più dell'angelico che dell'umano; i giovanissimi che guardavano gli anziani come i loro padri e fratelli maggiori e

⁴⁹ Mot illisible.

capivano che per quel "grande" che non li disprezzava, che sempre li aveva accolti con bontà, era un giorno felice.

Lui era un giovane operaio orfano di padre che col lavoro quotidiano sostentava la vecchia madre e raccoglieva lentamente la piccola somma che credeva necessaria per mettere su casa.

E tutti si erano riuniti attorno a lui nel tranquillo raccoglimento della loro chiesa, mentre l'assistente ecclesiastico celebrava la Messa e lui, l'eroe, era inginocchiato ai suoi piedi con accanto una giovane vestita senza lusso, umilmente, non forse bella, ma buona e onesta e pia.

E i giovani cantavano, le note forti di quel canto giovanile vibravano nelle austere e vetuste arcate della chiesa. E una vecchia in un angolo della chiesa oscura pregava e piangeva.

Poi i giovani tutti si erano avvicinati al Banchetto Sacro assieme al loro fratello. E avevano pregato Iddio per lui, per la sua sposa, per il suo avvenire. Poi la Messa era terminata. E l'assistente ecclesiastico si era rivolto verso gli sposi, verso i suoi Giovani. E la sua voce aveva accenti che raramente aveva avuto e diceva:

" O sposi, o Giovani,

Io posso compiere oggi un rito che da lungo tempo desideravo compiere. Da molti anni vi avevo accolti giovani, bambini quasi, e avevo lavorato per formarvi, per fare di voi dei padri di famiglia cristiani che sappiano allevare cristianamente i figli, che formino delle famiglie numerose e forti, per fare onore al loro paese, e per difenderlo e per amarlo.

Tra gli amici tu oggi compi un grande rito. Davanti alla Maestà di Dio e della Chiesa tu ti unisci con quella giovane che Dio ti ha fatto scegliere, con quella giovane che fra un momento sarà tua sposa e domani sarà madre ai tuoi figli, coopererà con Dio nel continuare e ripetere il miracolo della Creazione. Siate voi sempre alla altezza dei sublimi destini che Iddio vi ha riservati. Amate, educate i vostri figli, e se domani io potrò con trepida gioia annoverare tra i miei figli nuove creature, in quel giorno, o miei figli, io vi abbracerò non più come un padre, ma come un fratello.

Mentre il mondo corre sperdutamente dietro al piacere, verso l'ignominia e la perdizione e la morte e il baratro nero della impotenza, voi formerete novelle famiglie, genererete nuovi figli che saranno la salvezza e la gloria di domani. Mentre vilmente il mondo insulta la religione perché nemica della natura, quel medesimo mondo insulta la natura e la distrugge. Ma si distrugge. E noi mentre gli altri periranno, noi resteremo. Noi cristiani, vinceremo il mondo e la lordura del mondo con la purezza dei nostri costumi, con la forza delle nostre famiglie.

Giovani cattolici, giovani miei che qui siete a pregare con me e con gli sposi, pensate che il vostro destino è qui ai piedi di questo altare perché Dio, se non vi vuole per sé nel sacerdozio, vi vuole qui con la donna che egli vi darà.

Giovani, pensate che la vostra giovinezza deve coronarsi in questo luogo. Siatene degni. Siate degni di avvicinarvi a questo altare con nobiltà di sentimenti, con purezza di cuore e di corpo che sola potrà e dovrà accompagnare questo vostro atto. Questa non è una festa di soli amici. Questa deve essere una festa per voi tutti, di tutto il Circolo. L'amico vostro che vi ha preceduto ai piedi dell'altare deve insegnarvi la strada. Seguitelo. "

Poi il Sacerdote aveva unito lui e lei per la vita.

44 *Ébauche manuscrite, sans date, d'un écrit en mort d'un jeune homme - Cher Maurice*

Maintenant tu n'es plus ! L Mort terrible et menaçante a tranché ta jeune vie, la mort a détruit ce corps qui frémissait de jeunesse, a obscurci cet esprit qui brillait comme un phare !

T'en souviens-tu ? T'en souviens-tu des années de jeunesse et de force, ces années de guerres et de combats d'où tu revenais, racontant tes exploits et ceux de tes compagnons, quand sur les boueux bords du Piave le canon grondait comme la tempête et les obus tombaient messagers de mort et de carnage à des milliers de jeunes vies ?

Eh bien, ces obus t'ont respecté, cette balle t'a laissé intact. Tu es revenu au foyer paternel plein de vie et de force, rêvant un avenir de travail et de bonheur. Et cette mère que tu adorais, et ce père que tu vénértais et ces oncles que tu aimais, t'ont accueilli le cœur rayonnant de joie. Personne ne pensait que cette Mort, qui t'avait respecté au milieu de tant de dangers, serait venue ici au foyer familial, fût pénétrée clandestinement dans ton corps sans que personne [ne] s'en fût aperçu. Oh ! certes, l'amour d'un père et d'une mère l'eût empêché si elle fût venue d'une autre manière. Et là dans ton corps, dans ta forte poitrine elle commença son oeuvre néfaste. Et la fleur se dessécha lentement. Oh combien de fois dans cette dernière année tu auras regardé avec jalousie tes compagnons pleins de vie, des vieillards pleins de santé ! Oh combien de fois tu auras voulu leur crier : " Regardez ma pauvre jeunesse qui se meurt ! " Oh combien de fois tu auras prononcé ces paroles tandis qu'un sanglot secouait ta poitrine minée par le mal ! Et ce mal grandissait, grandissait toujours. Oh, tu l'as vue, la Mort s'approcher de toi lentement, t'étreindre de son étreinte glacée, sourire de son sourire glacial et te dire : " Viens, tu es à moi. " Et tu regardais autour de toi et tu voyais ta mère qui faisait force à la douleur et qui ne te quittait jamais, ton père, qui te regardait, le regard voilé de douleur, tes autres parents qui ne [te] quittaient jamais. Oh ! pourquoi tu devais mourir, toi à qui la vie semblait tout promettre, tandis que tant de pauvres malades et de misérables vieillards [souffraient] au fond de leur lit, attendant la mort comme une libératrice. Et pourtant tu es mort. Tu es mort comme les feuilles qui tombent.

De ta tombe qui s'ouvre, regarde. Et dis à chacun de nous ces paroles d'amour et de bonté que souvent tu aimais à dire quand tu étais sur la terre. Dis à tes parents que tu n'es pas mort, oh non, que tu es vivant ; que tu les vois, tu les regardes, tu pries pour eux ; que de là-haut, où ton âme pure est montée rayonnante de lumière, tu regardes à cette pauvre vie parsemée de douleur et tu dis à tous : " Ici est la Patrie. "

45 *Ébauche manuscrite, sans date, d'un appel aux catholiques à se faire apôtre de leur foi*

Je vous dirai que la religion doit dicter tous vos actes, même vos actes de citoyens et d'hommes, que l'homme ne peut pas se diviser en deux parties : le croyant et le citoyen, au risque de n'être ni l'un, ni l'autre.

Soyez raisonnables et logiques. Quand on est catholique on l'est tout de bon, quand on est catholique, on doit admettre tous les dogmes catholiques et toutes les conséquences logiques de ces dogmes, quand on est catholique, on agit en catholique en tout et partout.

Et quand on est catholique on doit être le coopérateur dévoué et inlassable des prêtres. Il n'y a pas à discuter là-dessus. Si le mal et l'incroyance sont répandus, si l'ignorance en matière de religion est presque générale c'est bien parce que les catholiques n'ont pas senti le besoin de travailler et de lutter pour la Foi. C'est bien parce qu'ils croyaient en être dispensés parce qu'ils

ont le prêtre mis exprès pour cela. Si le prêtre est zélé on le laisse faire, si le prêtre n'est pas zélé on le critique. Et on croit être bons catholiques quand même. Et si on l'aide un tout petit peu c'est pour lui faire plaisir. Eh bien, je vous l'assure, moi si j'aide le prêtre ce n'est pas pour lui faire plaisir, mais par devoir de conscience. Apôtres, il nous faut être apôtres. Tous les catholiques doivent être apôtres s'ils veulent être de bons catholiques. C'est un devoir. S'il y a une âme bien disposée à recevoir la parole de Dieu, il faut la lui donner ; la parole d'un ami, d'un frère, d'un compagnon vaut beaucoup plus que tous les sermons de l'Église mal entendus. S'il y a du bien à faire à quelque malheureux moralement et matériellement, il faut le lui faire, faute d'en être responsable devant Dieu. Et puisque il y a des organisations qui groupent les efforts des individus, il faut les aider et les répandre. Ce n'est donc pas par sympathie que vous devez vous y inscrire, mais par devoir. Si vous trouvez qu'elles ont des défauts et des faiblesses, ne les critiquez pas, mais travaillez à les corriger, mais travaillez pour elles, car c'est là le premier champ de travail et d'apostolat. Ne dites pas : " Je puis être catholique sans cela. " Je vous dirai que vous êtes catholiques pour vous et pour les autres, pour sauver votre âme et sauver celle des autres, pour sauver votre âme en sauvant celle des autres. Non seulement des dévotions personnelles pour vous, mais la prière et l'action pour tous.

Et je vous dirai encore que vous ne pourrez pas faire votre salut en ne pensant qu'à vous, car tous les saints, jusqu'aux solitaires, ont prié et travaillé pour les autres.

46 Ébauche manuscrite, sans date, sur l'engagement des jeunes dans les Cercles catholiques

Dans la vie sociale et religieuse de notre Vallée comme de beaucoup d'autres pays nous pouvons constater un fait étrange. Tandis que les mauvais, de quelconque couleur, sentent en eux-mêmes une force qui les pousse à propager leurs idées, sentent le devoir d'agir pour que leurs idées soient victorieuses, tandis que dans toutes les occasions tous, sans distinction d'âge et de sexe, cherchent à répandre le mal, nous voyons que presque tous les catholiques restent coits et tranquilles et ne sentent pas le devoir et le besoin de répandre autour d'eux leurs idées. Ils sont froids, d'une froideur étrange.

On ne peut pas dire qu'ils ne sont pas catholiques car ils le démontrent dans leur vie publique et même privée, et pourtant ils restent froids devant toutes les initiatives catholiques, ils ne s'intéressent que lorsque le curé ou le prêtre les pousse. C'est bien ici, je crois, la première cause du mal. Tandis que les adversaires sentent que la victoire ne dépend que d'eux, et qu'ils sont seuls à lutter, les catholiques sentent qu'ils ont aussi quelqu'un plus zélé qu'eux, plus instruit qu'eux, plus capable qu'eux, qui combat à côté d'eux et ce quelqu'un est le curé. Ils le laissent faire. Et voilà alors que le curé se trouve seul, immensément seul à lutter, seul contre un grand nombre d'ennemis.

Les catholiques, ceux qui devraient être à ses côtés et à ses ordres l'ont laissé seul, espérant qu'il vaincra quand même.

Et quand ils voient que les flots du mal avancent terribles et impétueux, alors ils se mettent à gémir, et tandis que le curé est toujours là à lutter, eux, ceux qui devraient être à ses côtés, sont cachés qui pleurent. C'est bien là leur manière d'agir, se retirer trop confiants du succès quand la victoire semble prochaine, se retirer découragés quand la victoire s'éloigne.

Et bien c'est à ces catholiques-là qui croient être des vrais catholiques que je parle. Et je leur dis tout de suite ma pensée.

Si le mal est vainqueur, si la religion semble s'effacer des cœurs malgré les gros mots des maîtres de notre nation, si l'impiété continue d'avancer dans nos paroisses sous la forme toujours ancienne et toujours nouvelle du désintéressement des choses religieuses, c'est vous qui en êtes les principaux responsables, vous les soldats de l'ancienne garde.

C'est vous qui êtes les principaux responsables parce que vous n'avez pas conscience nette de vos devoirs de chrétiens, parce que ne sentez pas dans vos âmes cette flamme de l'apostolat qui pourtant devrait embrasser vos cœurs. Oui, je vous le dis, soyez apôtres.

⁵⁰ ...et apôtre signifie propagateur et défenseur intrépide de votre foi.

Quand on sent que vraiment notre religion est la vraie, que par conséquent notre cause est sainte et notre lutte bénie de Dieu, quand nous savons que nous sommes des soldats du Christ dès que notre général, l'Évêque, nous a élus dans la Confirmation, franchement nous devrions sentir nos devoirs de soldats. Nous devrions sentir que si nous ne luttons pas nous sommes des lâches, des traîtres, indignes par conséquent de porter le nom de soldats du Christ, de chrétiens. Oui, soyons apôtres. Et que cette foi, qui brille dans nos cœurs répande ses rayons autour de nous, bien autour de nous, afin qu'elle éclaire tant de consciences qui soupirent vers la lumière. Car, sachez-le bien, à l'âge où l'enfant devient homme il se passe dans son cœur de ces crises terribles qui décident de son avenir et de sa foi ; et si trop souvent de ces crises la foi sort vaincue et la religion humiliée, c'est parce que le jeune homme n'a pas trouvé un homme qui lui eût fait entrevoir des espérances chrétiennes et sentir les douceurs de la Foi.

Soyons apôtres dans le cercle restreint de nos connaissances et de notre condition. Et soyons-en sûrs, nous obtiendrons toujours quelque chose.

Soyons apôtres et pour l'être tâchons de nous instruire, d'apprendre à combattre le mal, à défendre le bien partout et toujours.

Sommes-nous jeunes ? Une association nous groupe pour unir nos efforts, pour nous former, nous encourager, pour aider. Si nous sommes catholiques entrons-y, parce que c'est un devoir. Sommes-nous hommes, femmes, jeunes filles, il y a une association qui groupe, nous devons y entrer parce que c'est un moyen pour défendre la religion et pour la répandre dans notre société devenue païenne.

C'est un devoir indérogable⁵¹ et j'insiste sur ce mot devoir.

Ce sont les ordres de nos chefs, du Pape, des Évêques, de tous nos grands catholiques. Nous devons obéir à leur ordre parce que c'est Dieu qui parle par leur bouche.

À vous catholiques et surtout à vous jeunes catholiques, qui devez être à l'avant-garde, je dis en compagnon et en frère : " Écoutez la voix de la conscience et laissez les préjugés stupides fruits de l'éducation païenne que vous avez reçue dans les écoles et même dans quelques familles et entrez dans ces associations et vivez leur vie, et faites les propagateurs.

C'est le meilleur moyen d'être apôtre de nos jours. "

47 Page restante d'une ébauche manuscrite, sans date, sur l'engagement des jeunes dans les Cercles catholiques

⁵⁰ La deuxième partie de l'ébauche manuscrite se rallie à la première de cette façon.

⁵¹ Soit auquel on ne doit pas déroger.

Les vieux s'en vont lentement, ceux qui sont à l'âge mûr s'en vont aussi, nous les jeunes, nous les remplacerons. Or, si nous sommes chrétiens, notre pays demain sera chrétien. L'avenir est à nous, les jeunes. Nous devons en être fiers et glorieux, mais avoir le sens aussi de notre responsabilité, qui est très grave. Sachons que nous sommes responsables devant notre conscience de ce que nous faisons et de ce que nous pourrions faire.

C'est pour cela, en regardant en arrière le passé de votre Cercle, en voyant que vous avez fait quelque chose, [que] vous devez penser à l'avenir de votre Cercle, à le faire prospérer, vivre, se développer toujours davantage et toujours mieux.

Et comment obtenir ce développement ?

Ne cherchez pas seulement à être nombreux, ne cherchez pas seulement le nombre. Cherchez surtout la qualité, cherchez à vous former toujours davantage, à devenir, de plus en plus, plus chrétiens, à vous instruire toujours davantage. Car la force d'un homme est dans l'instruction morale qu'il a, c'est dans le courage de ses idées et la connaissance profonde, raisonnée, consciente de ce en quoi l'on croit, de ce que l'on sait être la vérité.

Travaillez, donc, surtout en profondeur afin de faire de nous un groupe de jeunes gens et d'hommes que l'on respecte et que l'on estime.

Pourquoi la religion a-t-elle été pendant une certaine période bafouée, traquée, combattue ? Parce que les hommes catholiques ne savaient pas se faire respecter, montrer les dents, et riposter énergiquement à toutes les attaques contre la religion du dernier des sots.

48 Ébauche manuscrite, sans date - St Pierre

Toutes les années la fête de St Pierre revient à sa juste période, après la gloire des Pâques et la lumière de la Pentecôte. Après la Fête où toute la chrétienté rappelle le plus grand des miracles, celui qui a clos la série des miracles terrestres de la vie de Jésus-Christ, celui qui a mis le sceau divin à toute la vie de l'Homme-Dieu, après la fête qui rappelle l'autre grand miracle, la Descente du Paraclet, duquel on peut dire est née l'Église Catholique. L'Église fête sa propre fête. Car le jour de St Pierre n'est pas comme les autres jours commémoratifs de grands Saints. Ce n'est pas seulement St Pierre, saint que nous commémorons, mais St Pierre premier Pape, premier représentant de Jésus-Christ sur la terre dans l'ordre du temps.

Cette fête a pris une signification nette, précise : c'est la fête du Pape et de la Papauté. Tel a été St Pierre dans la primitive Église, tel est le Pape dans l'Église d'aujourd'hui, la même puissance, la même grandeur, la même hauteur. C'est peut-être un homme qui comme St Pierre a péché, mais dans ces moments, dès qu'il a été désigné à régir le gouvernail de l'Église, il n'est plus seulement un homme. S'il pouvait y avoir un surhomme ce serait bien lui, le Pape qui pourrait être appelé par ce nom. De là découle la même autorité de la part du Pape et de notre part la même obéissance.

On a toujours cherché à le nier, on a toujours tâché de le combattre, de l'amoindrir aux yeux des chrétiens. Toujours on a tâché d'éloigner le plus possible le pasteur du troupeau, afin de pouvoir combattre et détruire un pasteur sans troupeau et un troupeau sans pasteur. Hier au nom des libertés nationales, aujourd'hui au nom des libertés politiques on a condamné et insulté ceux qui regardaient toujours ce Pierre qui se perpétue comme le seul guide, le seul chef qui peut trancher les discussions théologiques, approuver ou rejeter une assertion, légiférer en matière de religion avec autorité absolue et infaillible. Hier les divers gallicans,

sincères plus ou moins, les appelaient papistes et ultramontains, ennemis de la patrie et de la religion, aujourd'hui les divers catholiques d'occasion et les divers chrétiens, délivrés du devoir de croire et d'obéir aux ordres de l'Église, appellent politicants et ennemis de la foi ces mêmes hommes. On cherche à scinder l'homme en deux, le catholique libre tout au plus de faire ses dévotions d'un côté, le citoyen de l'autre, qui peut très bien s'oublier d'être catholique. Une religion fausse et intéressée.

49 *Ébauche manuscrite, sans date - Action*

C'est à vous, jeunes gens chrétiens de la Vallée d'Aoste, que s'adressent ces lignes, à vous surtout.

Vous voyez le mal qui avance, qui domine, qui suffoque, vous voyez que vos compagnons ont laissé l'Église, ou laissé la Foi dès que leur vie a été condamnée par l'Église et par la Foi : vous voyez qu'ils ne pensent pas à ce qu'ils devraient pourtant méditer, si la religion est ou n'est pas vraie, si elle doit par conséquent être pratiquée ou être refusée ; vous voyez qu'ils courent bien souvent vers le vice qui des villes s'est répandu dans les campagnes. Tout cela vous attriste, vous fatigue, vous décourage. Vous voyez d'autre part l'incapacité, la faiblesse, la mauvaise volonté, souvent même la mauvaise conduite de ceux qui se disent catholiques, qui vont à la messe, qui vont peut-être même au Cercle. Vous voyez que le nombre de catholiques ne va pas augmentant dans votre pays, comme vous lisez peut-être quelque part. Tout cela n'est pas fait pour vous donner de l'enthousiasme. Et bien, je vous dis, soyez froids. Les valdôtains sont, par caractère, froids. Mais je vous dis aussi : voyez clair. Que votre oeil ne soit pas habitué à voir les choses plus noires qu'elles [ne] le sont, qu'il sache non seulement regarder le mal, mais aussi regarder le bien. La lutte entre le bien et le mal a duré toujours, même pendant les périodes où la foi était plus ardente, elle existe aujourd'hui, elle existera toujours.

Les périodes de foi ardente ont succédé à des périodes de foi flasque, pensez-y toujours. Et, d'autre part, le règne du Christ et de l'Église n'a pas diminué. Il s'étend toujours et avec la même lenteur méthodique. Ce que l'Église perd d'un côté, elle l'augmente de l'autre. Et cette foi ardente, qui va jusqu'au martyre, n'est pas perdue. Il y a des âmes privilégiées aujourd'hui comme de tous temps, il y a des âmes faibles aujourd'hui comme de tous temps, il y a des apostats aujourd'hui comme dans tous les siècles, à commencer du traître Judas. Je vous dis sincèrement, et c'est un jeune d'un de vos Cercles de campagne, qui vit comme vous vivez, qui voit nos misères comme vous les voyez, qui vous dit :

" Je suis optimiste. La renaissance chrétienne dans nos Pays est un fait, malgré le pseudo-catholicisme de quelques gros "morceaux" en Vallée d'Aoste, comme dans le reste de l'Italie. Seulement ses effets ne sont pas sentis encore dans les campagnes. Les hommes instruits, les étudiants eux-mêmes, ceux qui, nous pourrions dire ainsi, suivent de plus près la pensée contemporaine sont en majorité chrétiens catholiques. Et dans cette majorité, les ardents, les convaincus, les hommes croyants dans le sens le plus large du mot, ne sont pas du tout une minorité. Les campagnes passent maintenant la période de scepticisme que les instruits ont passé il y a 50 ans. C'est à nous de faire cesser cette période. Nous devons le vouloir, travailler de toutes nos forces. Agir. Agir c'est non pas seulement lancer quatre cris dans quelque démonstration, non pas penser au Cercle uniquement comme un lieu, à un quelque chose de superflu, dont on ne voit pas l'utilité immédiate, mais c'est avoir la conscience de ce [que] l'on fait, la volonté d'obtenir des fruits, d'attirer non seulement au Cercle, mais à la foi,

nos compagnons. Agir c'est surtout et avant tout penser à nous-mêmes, à ce que nous sommes, à renforcer notre volonté d'hommes pensants, en n'obéissant pas à nos instincts d'hommes animaux. Agir c'est étudier pour faire respecter nos idées par quiconque voudrait les combattre, pour s'imposer aux autres, afin qu'ils ne puissent jamais dire que nous croyons uniquement parce que d'autres nous disent de croire, mais parce que nous savons que notre foi est raisonnable, raisonnée, qu'elle est même l'unique chose raisonnable au milieu de toutes les multiples ou multiformes idées qui voudraient nous faire penser uniquement aux droits de la patrie ou uniquement aux droits du peuple.

Agir c'est tout cela. Car, notre action individuelle quoique nécessaire, quoique indispensable, quoique même la première, doit se coordonner à l'action des autres. Nous sommes découragés précisément parce que nous ne savons pas agir. Et l'organisation est cela. Il est des âmes nobles, par-ci par-là, issues quelquefois de la boue. Si dans un moment de leur existence elles trouvaient avant tout un ami et puis un guide, et puis d'autres amis pour les encourager, les fortifier, elles deviendraient de ces hommes privilégiés qui regardent droit devant eux, sans regarder si à côté d'eux il y a un qui a un bâton, et de l'autre côté un qui a un sourire, et si le mal est supérieur au bien ; qui ont un sens étroit de leurs devoirs et de leur conscience, et qui sont la force et l'orgueil de l'église et le salut de la société. Ces cas ne sont pas excessivement rares dans les villes où les Cercles ont une vie déjà plus longue et une formation plus solide que chez nous. On y voit des fils de parents chrétiens s'effondrer dans le vice et des fils d'incrédules boire avec ivresse les vérités de la Foi qu'ils n'avaient jamais connue. C'est le résultat de l'organisation.

Il est des âmes faibles et qui auraient la force de suivre le chemin du devoir si un autre les y guidait et qui, s'il leur manque le guide et le compagnon, s'abandonnent au courant des faiblesses et des passions qui renverse leur volonté. C'est l'organisation qui leur fait trouver l'ami, le guide, qui leur fait sentir qu'ils ne sont pas seuls, que dans tous les coins du pays il y a des âmes, peut-être une seule qui agit sans peur et sans reproche.

Il y a des églises vides, mais une seule âme peut les remplir par son zèle et sa charité. Et ce n'est pas pourtant pour remplir seulement une église que nous travaillons, mais pour former des consciences d'hommes ayant une pensée et agissant conformément à cette pensée. "

50 Ébauche manuscrite, sans date - Excelsior

L'automne est proche, nous y sommes déjà. Le bétail est rentré à la maison et avec lui tous les hommes qui avaient passé l'été, en haut, en montagne. Encore quelque temps et les travaux auront cessé. Chacun recommence sa vie de famille, et sa vie sociale régulière dans le village et dans le Pays.

C'est l'heure de l'action. Car, si la saison morte qui s'approche est la saison du repos, elle n'est pas la saison de l'inaction. Pendant l'été les nécessités pressantes des travaux ont empêché toute manifestation de vie sociale. Courbé de matin au soir dans les champs et dans les prés, le paysan n'avait pas eu le temps de penser à autre chose. Le soir, harassé de fatigue, il ne pensait qu'à reposer ses membres endoloris par la fatigue pendant la trop courte nuit, car le jour suivant la campagne aurait réclamé un travail aussi rude. Le dimanche on ne pensait qu'à se reposer de la semaine, si les nécessités de l'arrosage n'obligeaient pas à travailler même ce jour. Maintenant les soirées se font longues, les dimanches on est libre de l'eau, on est reposé.

Il faut agir. Les Cercles avaient été vides ou presque pendant l'été, aucune manifestation importante de vie n'avait pu se faire. Maintenant les Cercles doivent ouvrir bien larges les portes, doivent de nouveau se remplir, doivent de nouveau vivre leur vie. C'est l'heure de la préparation. Il faut décider ce que l'on fera pendant l'hiver. Il faut établir point par point le programme d'action et de rayonnement du Cercle. Car chaque hiver les Cercles doivent faire un pas en avant soit comme préparation individuelle de chaque membre, soit comme recrutement d'autres membres parmi les meilleurs jeunes gens de la paroisse. C'est l'heure de l'action, surtout de la part des Présidents. C'est à eux d'agir surtout, c'est à eux de remettre en marche la machine qui avait été arrêtée pendant l'été. C'est à eux de ne pas y laisser prendre la rouille. En avant ! Excelsior !

L'organisation passe une période de crise. C'est une crise bien naturelle. La construction chaotique qu'on avait faite au commencement perd toutes les parties qui n'étaient pas solides. Des Cercles, qui avaient été fondés, sont tombés parce qu'il leur manquait un vivificateur, d'autres sont diminués, parce que tous ceux qui y étaient entrés sans comprendre l'esprit de l'association et sans penser qu'elle réclamait des sacrifices s'en sont allés, déconcertés.

Tout cela est vrai et était à prévoir. Mais la partie saine est restée et ne doit pas se décourager. Par la formation, par la préparation, elle pourra de nouveau conquérir. Mais elle doit penser que la préparation est indispensable, il faut qu'elle ait conscience de ses devoirs et de son rôle et surtout de la nécessité des sacrifices. La semence doit mourir dans la terre pour produire la plante.

Nous sommes la semence de l'avenir. Le mouvement est au commencement. C'est à nous de le faire croître, prospérer, agrandir jusqu'à ce qu'il ait absorbé tout, christianisé tout. Nous avons la responsabilité de sa vie, des plus grands aux plus petits. Il nous faut agir : excelsior !

51 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 9 octobre 1926 - Des amis qui s'en vont

Il est un ami de l'homme et en particulier du valdôtain qui est sur le point de disparaître de notre Vallée.

Je veux en rappeler le nom et les mérites et lui donner l'adieu, le triste adieu qui précède les départs.

Cet ami est une plante : c'est le noyer. Depuis une vingtaine d'années, la cruauté vorace de l'homme s'est acharnée contre lui. Qu'avait-il fait le bon vieux noyer pour mériter cette mort ? Rien, mais il a trop d'ennemis et son bois a trop de valeur. Voilà sa grande faute. Il a trop d'ennemis qui le rongent continuellement, qui mangent périodiquement ses feuilles, qui font tomber prématurément ses fruits. Et alors, l'homme a dit : " Puisque tu n'es plus bon à rien, meurs. " Et l'arrêt de mort a été prononcé par le paysan.

Immédiatement, comme une nuée sale de moucheron qui volent sur un cadavre, les marchands de bois sont sortis, de petits marchands, de gros marchands qui se sont jetés sur ce vieux corps et l'ont abattu, démembré, déchiqueté, scié.

Cet hiver je regardais, non sans un peu de mélancolie, tomber ces groupes de noyers l'un après l'autre, qui montraient ensuite d'un air désespéré leurs branches et leurs racines coupées et mutilées. Et en les regardant ainsi mourir et en pensant ensuite que rien n'eût pu empêcher ces morts, je pensais au passé si glorieux de ces plantes que l'on méprise aujourd'hui et que l'on condamne à mort.

Qu'a-t-il été le noyer, pour nos pères ? Si nous nous posons cette question, nous pouvons avoir la sensation précise de la fugacité des choses de ce monde.

Le noyer était avant tout, pour nos pères, la source de la lumière. L'homme moderne veut voir clair la nuit comme le jour ; il possède maintenant cette lumière blanche, resplendissante, quasi-solaire, fille de l'eau et de la lumière, qui réjouit ses longues veillées de l'hiver ; l'homme moderne et, disons aussi, le valdôtain moderne ne peut presque plus concevoir ce qu'était pour nos pères la "lumière".

Venez dans un village de montagne perdu au milieu des neiges dans une nuit d'hiver. Tous les habitants sont réunis dans une étable, une seule, la plus spacieuse, appartenant au propriétaire le plus aisé, possédant aussi des propriétés dans la plaine, et, partant, des noyers. Lui seul peut tenir allumée la lampe, car lui seul a suffisamment d'huile. Au centre de l'étable, il y a une petite flamme jaunâtre et fumeuse, sortant de l'extrémité d'un petit plat en fer de forme allongée. Comme elle est belle cette lumière vivante au milieu de l'obscurité qui règne non loin d'elle ! Car ses rayons sont faibles : ils doivent lutter contre l'obscurité ambiante et ils disparaissent bien vite. Ils n'arrivent même pas aux parois de l'étable, car, là-bas, il y a déjà l'obscurité.

Dehors, il y a la nuit noire, la nuit terrible que rien n'a encore réussi à adoucir, cette nuit qui vous écrase et vous donne la sensation de l'ensevelissement et de la mort.

Dedans, dans l'étable, où la lumière vit au milieu de l'obscurité, il y a tout un monde qui vit aussi.

En premier plan, il y a les femmes, ayant leur rouet devant elles ; ce rouet, qui était le fidèle compagnon de leur vie.

Vous, Dames et Demoiselles modernes aux bas et aux habits de soie végétale que l'on achète à très bon marché et qui s'usent en un jour, avez-vous pensé que votre grand-mère, peut-être votre mère, ont préparé elles-mêmes leurs habits et ceux de leur famille, qu'elles les ont filés, tissés, taillés, cousus patiemment dans les longues journées et soirées de l'hiver ? Avez-vous pensé une seule fois à ces habits fabriqués et usés par les personnes de la même famille, qui dureraient jusqu'à une génération entière ?

Non, certainement. Et qu'est-il devenu le rouet que vous avez hérité des femmes qui vous ont précédées au foyer ? Pauvre vieux rouet, lui aussi, en noyer, il dort maintenant au galetas, chargé de poussière et immobilisé au milieu des débarras⁵².

En second plan, il y avait les hommes plongés dans la demi-obscurité, qui discutent des intérêts du village, ou des problèmes qui agitent leurs esprits. Dans un angle, groupés autour d'un vieillard, les enfants écoutent les contes que celui-ci leur raconte.

Ainsi c'est autour de cette lumière, fille du moyen-âge, que se groupaient nos pères, c'est autour d'elle que s'est déroulée, pendant des siècles, l'histoire intime du peuple valdôtain.

Dites-moi, maintenant, chers lecteurs, si ces moyens qui s'en vont ne représentent pas quelque chose ?

Mais, si le noyer a réjoui par sa lumière les veillées de nos pères, il en a aussi embelli la demeure. N'étaient-ils pas en noyer tous les meubles anciens de nos maisons, de nos châteaux, de nos églises ? Aujourd'hui, les étrangers qui viennent chez nous regardent ces vieux meubles avec un sens de respect et d'admiration mêlé de jalousie. Ils voudraient avoir eux-

⁵² Soit des objets de rebut.

mêmes ces vieilleries si élégantes et quelquefois ils réussissent à les obtenir pour bien peu de choses.

Ainsi, tandis que la lumière à l'huile de noyer est un pieux souvenir des temps passés, les meubles en noyer sont encore très nombreux et ils sont plus que jamais à la mode. Aujourd'hui, tout le monde se pique d'avoir dans sa salle, dans son boudoir, dans sa chambre à coucher, du noyer.

C'est du reste un bois si fin, si compact, si dur et en même temps si maniable ! Il se prête si bien aux travaux les plus fins et les plus délicats !

Comme le marbre est le roi des pierres de taille, ainsi le noyer est le roi des bois, roi que rien n'en a pu encore détrôner, et qui ne le sera qu'au jour où il aura disparu complètement. Car tel est le péril qui le menace. D'ici 50 ans, d'ici 100 ans, il ne sera plus qu'un souvenir. Il est maintenant bien rare déjà dans certaines parties de l'Italie et de la France : il le deviendra aussi en Vallée d'Aoste. D'ici 100 ans, un meuble en noyer sera une antiquité vénérable. Il semblera alors à nos descendants que nous ayons vécu dans un passé lointain, tout comme la lampe à huile nous semble un souvenir des temps préhistoriques.

L'automne approche, nous y sommes déjà, l'hiver n'est donc pas loin. D'autres noyers tomberont sous les coups des bûcherons. L'année prochaine, il en sera de même, car il est certains arrêts économiques que rien ne peut empêcher.

Chers noyers, vieux noyers qui mourrez, pour aller, placardés sur d'autres bois, moins dignes, orner nos meubles modernes, qui ne valent rien, vous êtes un peu le symbole d'un passé qui se meurt et dont on veut, cependant, se parer encore, sans en avoir les qualités. Vieux noyers séculaires, on vous transportera bien loin, on vous transformera, on ornara avec votre vieillesse, les salles les plus modernes. Après des siècles d'immobilité, vous subirez vous aussi la sensation de la vitesse vertigineuse avec laquelle tourne toute notre vie moderne. Mais partout, vous resterez des noyers que rien ne transforme. Vous porterez votre caractère partout, car on n'osera jamais jeter sur votre finesse les plâtres et les vernis modernes.

Qu'il puisse en être de même de nous tous, valdôtains, gardant partout notre caractère.

52 Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - Un salut au vieux peuplier

Quel est le Valdôtain qui ne connaît pas le peuplier légendaire qui s'élève à l'est de l'avenue Père-Laurent à Aoste, ce vieux peuplier, déjà malade, mi-desséché, martyrisé à sa base par les couteaux de tous ceux qui allaient s'asseoir à ses pieds, et des enfants qui jouaient autour de lui, et vivant malgré son grand âge et sa situation peu commode ? Qui ne l'a pas observé de ce regard plein d'interrogation avec lequel on regarde toutes les choses passées ? Pour mon compte il en était ainsi. Je l'interrogeais, cette vieille plante, comme on interroge un vieillard. Elle avait beaucoup de choses à me dire, car elle était un passé qui vivait encore et qui semblait devoir vivre longtemps encore. Elle avait le langage de ces vieux paysans aux habits de draps du pays, aux larges boutons voyants sur le paletot, qui ne comprennent plus rien de notre vie actuelle et qui meurent convaincus qu'il n'y a plus rien de bon dans le monde après leur départ.

Ainsi, lui aussi, le vieux peuplier est mort à peine il a été approché par les machines modernes. Car enfin, c'est une coïncidence étrange que cette mort ! Jusqu'ici il était seul, le vieux peuplier, regardant avec amour les deux constructions majestueuses qui étaient à ses

côtés, le Refuge des Pauvres et le Petit-Séminaire St-Anselme. Ces deux constructions, malgré leur extérieur moderne vivaient d'un esprit que le vieux peuplier pouvait comprendre : la charité et la foi. Cette année, au contraire, une nouvelle construction s'est élevée vraiment en face du vieil arbre : une fabrique ultramoderne de tubes. Elle s'est élevée de cette façon fébrile qui est le propre de notre vie moderne, elle vivra de cette même fièvre. En face du nouveau, le vieux a été condamné à mort et il est tombé.

Devons-nous pleurer cette disparition ?

Toute mort est triste, et surtout celle d'un arbre comme celui-là, qui semblait ne devoir jamais mourir, mais enfin c'est une loi de la nature. Tout ce qui vit est condamné à la mort.

Le vieux peuplier devait lui aussi mourir.

Mais il...

53 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 30 octobre 1926 - Les trois parties de la Vallée d'Aoste

Il semblera étonnant, mais c'est ainsi : la Vallée d'Aoste aujourd'hui ne forme pas un tout unique ; elle est au contraire divisée en trois parties bien distinctes qui ont chacune ses aspirations et son caractère. Ces trois parties qui divisent le peuple valdôtain il est bien de les distinguer, ne fût-ce que pour enlever certains préjugés et pour agir ainsi d'une manière plus logique et plus utile dans la défense de notre vie régionale.

La première partie : c'est l'ancien peuple paysan valdôtain qui continue à être la partie centrale de notre vie valdôtaine, qui continue à garder son caractère ethnographique et sa langue, c'est le peuple petit, mais glorieux qui a vécu pendant mille ans. Au milieu des guerres que les divers peuples qui l'entouraient combattaient entre eux, gardant longtemps sa personnalité et sa liberté : c'est ce peuple qui a fourni la masse des soldats valdôtains à la grande guerre et qui aujourd'hui, grâce à son activité et à son intelligence a réussi à se porter à un degré de bien-être supérieur à celui de presque tous les paysans des autres pays. C'est enfin le peuple d'où chacun de nous est fier d'être sorti et qui est le père d'un autre peuple, tout aussi noble, tout aussi digne de respect et d'admiration, tout aussi valdôtain : les émigrés. Ce sont eux qui forment la seconde partie de la Vallée d'Aoste. Tout en ayant les mêmes aspirations et le même amour, si ce n'est un amour plus grand, pour la petite patrie, que ceux qui sont au pays, ils ont des caractères qui les distinguent.

Émigrés, ils acceptent des pays dans lesquels ils vivent cette ouverture d'idées et cette manière un peu citadine de vivre, qui fait d'eux un groupement particulier dans la vie sociale valdôtaine. Groupement très important, presque tout aussi important que le groupe des valdôtains du pays.

Entre ces deux peuples, il y a des liens très étroits, car l'un et l'autre s'amalgament dans un tout unique, " le peuple valdôtain ".

Il y a enfin un autre peuple, habitant la Vallée d'Aoste, mais bien distinct du peuple valdôtain proprement dit : c'est cette masse d'ouvriers et de commerçants, venus de toutes les parties de l'Italie, que le développement industriel de notre Vallée dans les années de la guerre et de l'après-guerre, a conduits au milieu de nous. En venant en Vallée d'Aoste, cette masse de peuple a porté ses caractères, ses dialectes, sa mentalité. La situation sociale et politique de notre vallée a empêché à l'élément valdôtain de l'absorber, elle a même réussi à obtenir le

contraire, c'est-à-dire à lui permettre de s'imposer aux valdôtains et dans quelques communes de les supplanter.

C'est pour cela qu'aujourd'hui on voit certaines bourgades de la Basse et même de la Haute Vallée qui ont perdu presque complètement tout caractère valdôtain et que la Ville d'Aoste elle-même, malgré l'importance que les anciennes familles valdôtaines y ont conservée, a acquis dans sa partie centrale l'aspect d'une ville presque complètement étrangère à la Vallée d'Aoste.

Nous ne voulons nullement, nous Valdôtains de vieille souche, jeter de hauts cris et déclarer la guerre aux éléments étrangers. Ce serait ridicule. Au contraire, nous avons toujours été très respectueux et fraternels avec eux. Peut-être nous l'avons même été trop, car dans nos petites querelles de famille, nous avons toujours fini par recourir à leur arbitrage et maintes fois nous avons accepté leurs ordres.

Mais la constatation du fait indéniable qu'il y a en Vallée d'Aoste des îlots ethnographiquement non Valdôtains, implique de notre part un double ordre d'idées et d'activité : ne pas juger, avant tout, toute la Vallée d'Aoste par la situation de ces quelques bourgades ; tâcher de conserver ensuite notre physionomie particulière de peuple.

L'élément étranger est encore une minorité en Vallée d'Aoste. À ce propos une statistique faite sans passions et surtout sans un but intéressé serait instructive.

Elle ferait toucher du doigt à tout le monde que l'élément Valdôtain non seulement n'est pas détruit ou en voie de destruction, mais qu'il a la vitalité nécessaire pour conserver son intégrité ethnographique et linguistique.

Certes, pour cela il doit avoir la conscience de son importance et de sa force et doit être guidé et encouragé par tous les valdôtains instruits et influents.

Le moment est particulièrement délicat et important, car notre Vallée de région éminemment agricole, devient une région industrielle de premier ordre. Les Valdôtains, qui ont démontré par le passé et démontrent actuellement à l'étranger, un esprit d'initiative et une activité admirables, devraient se préparer à leur nouvelle situation sociale. Une race doit démontrer sa supériorité sur une autre par de deux manières : ou son nombre est énormément supérieur, ou il supplée au nombre par la capacité de ses individus. Ainsi la ville de Turin continue à être une ville piémontaise quoique plus de la moitié de ses habitants ne le soient pas, parce que l'élément turinois est le plus intelligent et le plus actif. Ainsi en est-il de bon nombre de villes.

En Vallée d'Aoste, nous ne sommes pas à ce point. C'est l'élément valdôtain qui est bien supérieur en nombre. Il ne l'est cependant pas dans certaines industries. Il faut qu'il le devienne. Aussi, chers Valdôtains qui allez au loin par le monde, travailler et vous perfectionner, revenez au pays. Il y a maintenant un champ d'action beaucoup plus vaste que par le passé. Vous pouvez y acquérir cette situation honorable que vous acqueriez ailleurs avec non moins de difficultés et avec beaucoup plus de douleurs morales.

C'est ici que je voulais arriver après ces quelques considérations. L'émigration valdôtaine est une des meilleures parties de la Vallée d'Aoste. Elle signifie cependant, en partie, une dispersion de forces vitales valdôtaines. Qui sait combien de Valdôtains sont dispersés dans le monde et ne gardent plus le contact vivant avec le pays, contact donné uniquement par les relations avec les compatriotes et par l'organisation donnée par le Secrétariat et par notre journal *La Vallée d'Aoste* ? C'est ces énergies qu'il faut garder et dont a besoin notre Pays en ce moment. Ainsi la Vallée d'Aoste continuera à être valdôtaine et gardera sa physionomie et son caractère.

54 Article signé X, publié dans La Vallée d'Aoste le 27 novembre 1926 - Les Valdôtains émigrés dans le Midi de la France

Jusqu'ici, l'Émigration Valdôtaine a eu un caractère temporaire très marqué. Tous nos émigrés partaient de leur pays jeunes et sans moyens, et allaient par le monde cherchant fortune. Ils allaient à Paris, à Lyon, en Suisse, à New-York, à Buenos-Ayres, pour y gagner cette somme qui leur permet d'agrandir le patrimoine ancestral et d'embellir la maison paternelle.

Ils partaient le regard tourné vers le Pays et pendant toute leur vie d'Émigrés, dans les moments douloureux ou joyeux c'était la figure⁵³ du pays natal qui venait les encourager et les réjouir.

Ils partaient, mais laissant le cœur au Pays où bien souvent ils quittaient leur famille.

Ils partaient enfin pour retourner.

Cette Émigration était en outre dirigée essentiellement vers les villes, car ce n'était que l'industrie, le commerce ou le travail de fabrique qui donnaient des gains en argent plus au moins considérables.

Aujourd'hui encore tel est le caractère de notre Émigration Valdôtaine en général.

Cependant, depuis quelques années, un fait nouveau s'est vérifié dans notre Vallée. Tandis que par le passé, l'argent manquant, on allait à l'étranger pour en gagner, aujourd'hui l'argent circulant abondamment chez nous, on l'exporte. Des familles entières vendent leurs propriétés au Pays, se débarrassent de tout ce qu'elles ont d'encombrant, chargent les quelques objets de famille, qui leur restent, sur le train, et s'en vont ainsi, chargées d'argent vers les terres de Savoie ou du Midi de la France, pour y acquérir des fermes.

Les causes de ce mouvement migratoire sont nombreuses et très claires, mais la principale est celle-ci : l'augmentation de la richesse en circulation en Vallée d'Aoste a porté à une augmentation considérable des prix des immeubles, prix qui arrive quelquefois à des chiffres très hauts⁵⁴. Dans le même temps, la diminution de la natalité en France et la désertion des campagnes qui en est la conséquence ont porté, là-bas, à une diminution considérable dans le prix des terres.

Aussi est-il très naturel que nos familles Valdôtaines nombreuses, n'ayant pas au pays la possibilité d'employer tous les bras dont elles disposent et ayant cette même possibilité ailleurs, s'établissent là où elles peuvent acquérir des possessions assez vastes qui permettent l'emploi de tous les bras de la famille. Cela est naturel, nous [le] répétons, et démontre une fois de plus la solidité de notre race.

Mais d'autre part, ces familles qui s'en vont ne laissent plus rien après elles et se fixent sur le sol qu'elles vont occuper avec la ténacité qui est le propre de notre peuple.

Et ce qui est tout aussi triste, ces familles qui partent sont généralement les meilleures du pays, les plus actives, les plus intelligentes, les plus entreprenantes. Aussi est-ce avec un profond regret qu'on les voit partir une à une de ce mouvement irrésistible qui est le propre des faits dominés par des lois économiques.

Il faudrait au moins qu'elles continuent à être liées au pays pour qu'elles ne se perdent pas au milieu des populations qui les entourent.

⁵³ Soit l'image.

⁵⁴ Soit élevés.

Or, je voudrais par ces quelques lignes qui, je l'espère, arriveront à quelqu'un de ces Valdôtains fixés définitivement sur le sol étranger, leur faire sentir une fois encore la voix du pays et de la race et leur faire comprendre que les liens qui les tiennent unis au sol étranger n'ont pas rompu ceux qui les tiennent liés au peuple valdôtain. Je voudrais leur démontrer que malgré l'éloignement, il y a quelqu'un au pays qui pense à eux et leur rappelle qu'eux aussi pensent souvent à la terre qui a nourri leurs aïeux et qui les a nourris eux aussi jusqu'à leur départ, et que cette même terre qui les nourrit en ce moment est en partie valdôtaine, car elle a été achetée avec le revenu de la vente de la terre ancestrale. Je voudrais leur rappeler que le patois qu'ils ont parlé au Pays vient encore spontanément à leurs lèvres et qu'ils aiment à le répéter à leurs enfants comme un précieux héritage moral, et leur dire :

" Chers frères Valdôtains, tâchez de conserver les liens qui vous unissent au pays, tâchez de rester valdôtains même sur le sol étranger. Qui sait ce qui pourra advenir demain ?

Qui sait si demain vous ne rentrerez pas au Pays ?

Et pour cela, tâchez de vous maintenir unis en vous aidant mutuellement, en célébrant des fêtes valdôtaines en commun, en vous abonnant au journal des Valdôtains émigrés, celui qui chaque semaine vient vous redire la voix du pays, qui vient vous annoncer tout ce qui se passe dans le pays qui fut le vôtre et où vous avez encore des parents, des amis, des connaissances nombreuses. "

Tel est le mot d'ordre que je vous laisse.

Je suis certain que vous le recueillez, car c'est votre conscience elle-même qui vous l'ordonne.

55 Ébauche manuscrite, sans date - L'inondation de Levionaz-sur-Valsavaranche

Après avoir passé le Chef-lieu la route qui longe la Valsavaranche file au milieu des prés ensoleillés, puis descend côte à côte avec la Doire. À droite on aperçoit les blanches maisons du Créton, à gauche se dessine sur notre tête, sur la cime d'une colline abrupte comme un château fort, le village et la chapelle de Tignet. Au pied de ce coteau court gracieux et charmeur un torrent tranquille, aux eaux limpides et douces, qui semble n'être fait que pour désaltérer les voyageurs et leur faire sentir toute la beauté de nos sites alpestres. En haut, dans le vallon dit de Levionaz, s'étendent de beaux pâturages de propriété jadis de S.M. le Roi, aujourd'hui faisant partie du Parc National.

Personne ne penserait que ce tranquille ruisseau se soit jadis transformé tout à coup en un fleuve terrible et impétueux qui envahit les prés et les champs et menaça de détruire toute la paroisse. Autour de cette inondation qui a du miraculeux dans sa terrible brièveté - elle ne dura que quelques heures - l'esprit des habitants a tissé cette légende.

Maîtres les intelligents de sourire en disant que ce fut un fait naturel, quant à moi j'y vois au moins la profonde Foi de ces montagnards.

C'était dans l'été de l'année 1840. Une mendicante montait par le raide sentier qui mène à l'alpage de Levionaz. Mouillée de sueur et morte de soif, elle savourait d'avance le lait gras ou la molle "brossa"⁵⁵ qu'elle croyait trouver là-haut dans la montagne. Et lorsqu'elle vit poindre les toits noirs des maisons de la montagne et elle distingua les bergers qui mangeaient assis

⁵⁵ Mot du patois franco-provençal désignant l'écume qui se forme au cours de la cuisson du petit lait.

devant elles, un soupir de soulagement et de joie s'échappa de sa poitrine. Mais eux aussi, les bergers, l'avaient vue et de sinistres pensées sillonnèrent leurs esprits en même temps.

Il sembla que le démon tentateur fût passé par là en ce moment et eût jeté son regard malin sur ces hommes. Ils étaient le fruitier, trois grands gars de vingt ans, et un petit berger "lappaboura"⁵⁶, rouge comme un coquelicot, rond comme une balle. Ils riaient, ils jasaient, contents de la belle saison, des gras pâturages et de leurs vaches : cette année-là c'était une bonne année. Et quand la vieille se fut approchée un peu plus et [qu']ils purent la distinguer clairement, un désir terrible les assaillit de rire aux dépens de la visiteuse. L'un proposa : il faut salir l'écuelle dans laquelle elle mangera. On pourra ainsi voir les grimaces que fera la pauvre et rire, rire de ces gros rires gâchés⁵⁷ propres des ignorants qui veulent se faire passer pour intelligents.

L'un propose, tous approuvent, sauf le fruitier : " Il ne faut pas manquer de respect à une personne. " " Qu'importe ? Je me charge de l'affaire " riposte le plus effronté, l'autre hausse les épaules et se tait.

La vieille arrive et on lui sert le hideux mélange. Qu'arriva-t-il alors ? Le fruitier, qui s'était éloigné un moment des maisons, seul survivant du désastre, ne sut le dire. Il entendit un craquement sinistre, puis un grondement lugubre. Il regarda vers le glacier d'où venaient ces bruits et il vit l'immense marée d'eau qui fondait sur la montagne (...) ⁵⁸. Et il vit la vieille (...) ⁵⁹ sur le mamelon de l'autre côté de l'eau, terrible et menaçante, qui dressait les bras vers le ciel.

Que faisait-elle dans cette position ? Priait-elle, maudissait-elle ? Elle semblait faire l'une chose et l'autre. Et le fruitier qui n'avait pu détourner les yeux d'elle, effrayé et hors de lui-même et qui n'avait même plus eu le temps d'observer l'eau destructrice qui passait devant lui dans le vallon, la vit ensuite disparaître. D'où venait-elle, où alla-t-elle ? Personne jamais ne la vit. Et sur ces lieux l'herbe est de nouveau poussée et de nouveau l'homme y a construit une habitation.

Quelle avait été la cause du désastre ? Un immense bloc de glace était tombé dans le lac qui était au sommet de la montagne et en avait chassé l'eau. Mais comme pour jeter une couleur plus lugubre sur ce fait, un habitant de la paroisse mangea, dit-on, la cuisse d'un homme que l'eau avait transportée dans sa propriété, croyant manger le cuisseau d'un cochon et la trouva excellente ; seulement après il s'aperçut qu'il avait mangé la chair d'un de ses semblables. Ce détail est-il vrai, n'est-il pas vrai ? Je ne puis le dire.

Ce qui est sûr c'est que Dieu quelquefois a de bien terribles leçons.

56 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 15 janvier 1927 - La voix du Pays

Je n'ai jamais compris la douceur et le charme de mon pays natal, je n'ai jamais compris la nostalgie du montagnard, comme aujourd'hui où je dois vivre loin de mes montagnes et ayant bien rarement des nouvelles qui les concernent.

⁵⁶ Expression du patois franco-provençal désignant au figuré un garçon, souvent employé comme bergerot, mais trop jeune encore pour se rendre utile dans les travaux de l'alpage.

⁵⁷ Soit forcés.

⁵⁸ Mots illisibles.

⁵⁹ Mot illisible.

Aujourd'hui je comprends tout cela : c'est quelque chose d'indéfinissable, d'impondérable, quelque chose qui vous prend par moments, et vous oblige à vous arrêter et à regarder la vision de vos montagnes, qui se présentent là devant vous, que vous voyez dans tous leurs recoins, dans toutes leurs moindres particularités, que vous sentez presque dans leur bise fraîche et vivifiante.

Ces visions vous saisissent en quelconque moment, dans toutes sortes de situations, quelquefois même au milieu de vos occupations les plus urgentes et c'est impossible de les chasser de vous.

Du reste, d'un côté, elles vous font du bien, car elles signifient, pour vous, un moment d'une autre vie, celle vécue dans les années passées, celle que vous désirez vivre dans l'avenir.

Mais d'autre part ces moments de songe lumineux, font souffrir, car ils ne durent que quelques instants et puis s'évanouissent, brisés, comme tous les songes, par la dure réalité qui vous entoure : la voix d'un supérieur ou d'un patron, l'appel criard de l'usine ou même la vision un moment interrompue de ce qui est autour de vous.

Et c'est ces passages brusques et même violents entre la vie de songe et la vie réelle qui sont les plus cruels tourments de l'émigré montagnard, celui qui partout, dans toutes les parties du globe, ne peut oublier la Vallée natale et regarde quelquefois au loin à l'horizon, comme pour y chercher ses montagnes.

Et c'est ce souvenir tenace et obsédant, que rien ne peut affaiblir, ni l'âge, ni l'éloignement, ni même la richesse, qui est le lien le plus profond entre l'Émigré et le Pays. Et c'est la voix du pays, la voix toujours douce de la patrie lointaine qui tôt ou tard attirera à nouveau ces hommes perdus dans le monde vers le même point, vers ces montagnes éternelles et immobiles, qui semblent être pour eux le centre de la terre.

C'est par un soir, un triste soir d'automne que je quittais pour la première fois ma Vallée d'Aoste. J'étais presque encore enfant, et ne savais encore rien du monde. Ce n'était pourtant pas pour partir par le monde y gagner un morceau de pain, c'était beaucoup moins que cela.

J'allais simplement à Turin pour mes études. J'étais parti tout joyeux d'Aoste, car le mirage lumineux d'une ville m'attirait.

Ce ne fut qu'à Pont-St-Martin, lorsque le train passa le pont sur le Lys et s'arrêta à la gare que je pensai à ma patrie. C'est là que se présenta à moi d'un coup, la pensée : " Ici finit la Vallée d'Aoste. " Elle causa en moi un émoi étrange : je me jetai brusquement à la fenêtre du wagon et je regardai longtemps les montagnes de ma vallée, mes montagnes qui baissaient lentement vers la plaine. Cette vue me fit mal, et je continuai le voyage morne et triste.

Je les aimais donc bien ces montagnes, puisque au moment de les laisser, j'éprouvais les mêmes sentiments qu'on sent au moment de laisser la famille et la maison paternelle.

L'amour pour le pays natal, pour la Vallée d'Aoste qui était en moi jusqu'alors sans que je m'en fusse aperçu, se révélait brusquement. Et d'un coup aussi un autre sentiment naquit en moi de cette révélation, et c'était la conviction absolue, je dirais mathématique, de l'existence de ma Vallée d'Aoste, comme de quelque chose de particulier, de vivant, d'uni à jamais et que rien ne pourra diviser et détruire.

Et c'est ainsi que naquit en moi l'amour pour la Vallée d'Aoste, comme ma petite patrie, à moi, que j'avais le devoir d'aimer et de défendre, de conserver dans son intégrité morale et sociale et de tâcher d'ennoblir et d'enrichir par mon humble travail quotidien.⁶⁰

La Vallée d'Aoste ! Mais la Vallée d'Aoste n'est pas seulement pour nous le pays où nous sommes nés. C'est quelque chose de plus que cela. C'est notre petite patrie, qui est formée par un peuple, et qui a des traditions à conserver, une langue à garder, et surtout un avenir de prospérité morale et matérielle à conquérir.

La Vallée d'Aoste c'est nous tous, valdôtains, tout ce qu'il y a chez nous, tout ce qu'il y a de chez nous éparpillé par le monde.

Aimons-la, comme nous aimons nous-mêmes, comme nous aimons notre famille, comme nous aimons notre maison paternelle.

57 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 12 mars 1927 - Une École de Hameau

Dans mon village natal, il y a une École, placée dans une belle petite maisonnette toute blanche, aux grandes fenêtres ouvertes à la lumière et au soleil.

C'est là mon école à moi, celle où j'ai appris à lire la première lettre et à tracer la première barre.

Cette école a une histoire à elle, une histoire très belle et assez longue qu'il est très intéressant de connaître.

C'était en 1821. Un besoin d'instruction et de lumière agitait nos populations valdôtaines, puisque le pouvoir était aux paperassiers, puisque toute la vie d'un homme et d'un peuple devait être fixée sur une feuille blanche, et puisqu'elle en était réglée continuellement, le peuple sentait la nécessité de savoir lire et écrire, afin de pouvoir se faire respecter, de pouvoir faire valoir ses droits, de pouvoir améliorer sa situation morale et économique. Le Clergé était à la tête du mouvement et faisait bravement son devoir.

Dans mon village, les pères de famille étaient rassemblés sur la petite place qui entoure la fontaine commune, pour délibérer : un fils du pays, un prêtre venait de mourir dans une paroisse voisine, laissant un legs de plus de deux mille francs pour la fondation d'une École au village. Cette donation avait deux conditions importantes : le bâtiment scolaire devait être construit dans l'année même par les habitants du village, et cette somme devait elle aussi y rester, afin d'être prêtée, à un taux d'intérêt honnête, aux propriétaires qui en auraient [la] nécessité.

Il fallait donc agir tout de suite. Dans cette réunion même il fallait décider la construction de l'école. Enfin, après mûre discussion, on fixa les quotes-parts de chaque propriétaire et on nomma un délégué pour diriger la construction du bâtiment.

Et cette même année une maison surgit, coquette dans son habit blanc, au centre même du village, se reflétant dans les eaux claires de la fontaine qui brillaient devant elle.

⁶⁰ Au lieu des trois paragraphes qui suivent, on lit dans l'ébauche manuscrite de cet article ces conclusions : " Je perçus alors ce que c'est la patrie et ce qu'elle requiert de chacun de nous. Je sentis que trop de Valdôtains l'oubliaient, que trop de Valdôtains la méprisaient, mais je sentis aussi tout à coup un bon nombre d'autres cœurs valdôtains qui ont battu avec le mien. Je sentis que ce sentiment de patrie qui était né en moi, n'était pas particulier, que d'autres Valdôtains et d'autres jeunes Valdôtains le sentaient comme moi. "

Pour ces temps, c'était déjà beaucoup. L'école s'ouvrit et on commença à y enseigner à lire et à faire les comptes, comme l'on disait.

Mais ensuite, les années passèrent. Le bâtiment de l'école montrait maints défauts, était un peu humide en hiver lorsque la neige des avalanches venait s'entasser jusque derrière elle, et il fallait pourvoir.

Et les discussions naquirent à nouveau sur la manière de reconstruire l'école. Les uns voulaient la transporter ailleurs, d'autres voulaient simplement la modifier en l'améliorant, d'autres enfin proposaient une combinaison pour la construction d'un bâtiment plus grand comprenant aussi la laiterie sociale. Après de longues discussions ce dernier courant l'emporta. L'ancien bâtiment fut abattu et un autre plus beau le remplaça. Au rez-de-chaussée fut placée la laiterie sociale, spacieuse et propre, centre de la vie économique du village. Au premier étage fut placée l'école toute belle, presque trop belle pour un village de montagne.

Mais cette construction ne pouvait pas surgir d'un coup. Un village de montagne, dans ces temps-là, n'avait pas de capitaux ; il n'avait que les bras de ses habitants. Et ce furent eux-mêmes qui se mirent à l'œuvre.

On commença à transporter à tour de rôle les pierres et le sable ; ensuite on pourvut à cuire la chaux ; enfin les hommes qui étaient maçons se mirent à l'œuvre, aidés par les autres et même par les femmes, servant comme manœuvres.

Et c'est ainsi que surgit, cimentée par les sueurs de nos pères, l'École.

Et dans la nouvelle école, toute belle, on continua à instruire les enfants.

Mais un jour, il y a quelques années déjà, un triste jour, on vit l'institutrice du village repoussée de l'école, de son école à elle, par l'Autorité gouvernementale qui petit à petit était devenue la maîtresse. Quelques jours après, une petite demoiselle, toute mince dans son costume citadin arriva au village : c'était la nouvelle institutrice. Elle ne comprenait rien au patois et regardait avec un peu de mépris, les premiers jours surtout, ces petits montagnards, sortant de leurs étables, les souliers quelquefois sales de fumier. Elle voulait les aimer, car elle était bonne au fond, mais elle n'y réussit pas. Et l'année scolaire terminée, elle disparut pour toujours. Une autre vint la remplacer, puis d'autres encore.

Enfin un jour, plus triste encore, aucune maîtresse ne vint. L'école resta fermée. Les enfants prirent les chemins du bois et de la montagne et firent vacance. Les parents les regardèrent épouvantés, voyant derrière eux le spectre de l'ignorance qui les guettait.

Il fallut à nouveau prier l'ancienne institutrice de rentrer dans son école et il fut nécessaire de se cotiser pour la payer.

L'école s'ouvrit à nouveau, mais sans fonds, pauvre et misérable, toujours risquant de mourir d'un moment à l'autre.

Telle est sa situation actuelle, situation critique et douloureuse à tous les points de vue.

Ce n'est pas pour le simple plaisir de vous raconter une histoire que j'ai répétée celle-ci.

Mais l'histoire de l'école de mon village est semblable à celle des écoles de presque tous les villages valdôtains.

Et si j'ai voulu la retracer, c'est pour que chacun de nous puisse avoir devant ses yeux ce qui a été fait par le passé pour les écoles, afin que chacun sente le devoir d'en faire autant aujourd'hui.

Une initiative est surgie il y a quelque mois en Vallée d'Aoste, due à un groupe de jeunes, pour promouvoir la fondation d'écoles nouvelles en Vallée d'Aoste.

Je désirerais que ces quelques petites choses que j'aie dites puissent faire naître dans le cœur des Valdôtains, convaincus et dévoués, la volonté de concourir à cette œuvre si noble.

Je souhaiterais même que quelqu'un sente le besoin d'imiter nos grands-pères et nos arrière-grands-pères, en fondant lui aussi des écoles.

58 Ébauche manuscrite, sans date - Triples noces

St-Pierre

Triples noces — N'est-ce pas extraordinaire qu'il y ait trois noces, dans le même jour et en une même famille ? Et par surcroît qu'il s'agisse de noces d'or et de noces d'argent, et d'un mariage nouveau ?

C'est pourtant ce qui a eu lieu à St-Pierre le 2 juin dernier dans la famille Barmaverain.

Les vieux parents Pacifique Barmaverain et Élisabeth Paillex célébraient leurs cinquante ans de vie conjugale ; l'un des fils, M. Fortuné Barmaverain, émigré en Suisse, était rentré au Pays pour y célébrer ses 25 ans d'union avec Mme Marie Badoud ; enfin, le plus jeune de la famille, Pierino, fêtait son mariage qui avait eu lieu ce matin même à Brusson, avec la Dlle Célestine Gaod.

Tous les membres des deux familles Barmaverain et Gaod, avec un bon nombre de prêtres et d'amis se groupaient autour des époux.

Cela a été possible parce que la famille Barmaverain est vraiment exceptionnelle. Issue de Rhêmes, d'un village qui maintenant n'est plus habité, elle a toujours eu comme caractère particulier celui-ci : d'être très nombreuse.

La famille d'où est sorti M. Pacifique était composée de 18 enfants, dont deux seuls sont vivants en ce moment. Celui qui a célébré en ce jour ses noces d'or est un frère plus jeune, qui s'est fait une excellente situation en Suisse et qui a voulu être lui aussi présent à cette belle fête.

À son tour Pacifique a eu 10 enfants dont deux prêtres, l'aîné jésuite missionnaire en Chine et Adolphe actuellement curé à Brusson.

Voilà pourquoi cette belle fête a été non seulement une réjouissance de famille, mais aussi un enseignement pour tous. Car, la belle famille Barmaverain prouve par son bien-être actuel que ce ne sont pas les enfants qui portent la pauvreté dans les familles et elle prouve en outre que la religion, qu'elle a toujours profondément vécue, est un des levains de la prospérité d'une famille et d'une race.

Mais venons à la chronique de la fête.

Elle eut son introduction à Brusson où le jeune Pierino se liait pour toujours à la bonne et gentille Dlle Célestine Gaod.

De grand matin, toute la famille Gaod, avec les nouveaux époux, assistait à la Messe célébrée par M. le Prof. Charles Gaod au village d'Extrapiéraz et recevait de ses mains la Ste Communion. Ensuite à Brusson avait lieu la cérémonie religieuse et civile du mariage avec une Messe célébrée par M. le Chan. Lévêque.

Ensuite tous les parents et les invités partaient pour St-Pierre sur deux autobus. On monta à l'Église de St-Pierre. Devant l'autel où un fils Barmaverain, M. le Curé Adolphe, célébrait la Messe, les trois couples d'époux s'agenouillèrent profondément. Derrière eux, tous les membres des Familles Barmaverain et Gaod et les autres invités priaient.

Lorsque le célébrant, se faisant l'interprète des sentiments de toute la famille, se tourna vers son Papa et sa Maman et vers ses deux autres frères et leurs épouses, pour leur dire toute son affection et sa reconnaissance, l'émotion fit pleurer plus d'un des frères. Et lorsqu'il rappela : " Il y a 51 ans, dans cette même Église deux jeunes époux célébraient leur mariage " on sentit quelque chose comme un frisson passer sur ce groupe de personnes agenouillées. La vie même de bon nombre de ceux qui étaient présents ne dépendait-elle pas de ce moment-là ?

Après la cérémonie à l'Église avait lieu le dîner de circonstance dans la maison Barmaverain au village de Praximond. Là ce fut la gaîté la plus absolue qui régna, tous se sentaient en famille et tous laissaient tranquillement que cette joie de se retrouver se manifestât. Il y eut quelques discours, puis avant de se séparer on posa pour M. Freppaz, photographe.

La fête [se] termina ainsi, car la famille Gaod et les invités durent repartir, laissant le regret qu'elle eût été trop courte.

La Revue⁶¹, qui voit dans celles des Barmaverain et des Gaod des familles modèles catholiques et valdôtaines, participe de cœur à leur joie commune et offre ses souhaits de vie longue et heureuse aux anciens et nouveaux époux.

59 Ébauche manuscrite d'un article publié dans La Vallée d'Aoste le 20 septembre 1929, en souvenir des trois alpinistes décédés au mont Émilus le 25 août 1929 - Alexandre Charrey, Jean Norat, Jean Charrey⁶²

Nous avons écrit en tête de cet article ces trois noms afin qu'ils restent imprimés dans la mémoire de tout lecteur, afin que chacun de ceux qui lisent ce journal après les avoir rappelés, pense un moment à ces trois jeunes valdôtains qu'une mort tragique a maintenant élevés au-dessus du niveau ordinaire, dans lequel nous vivons, pour en faire des symboles et des modèles.

Car c'est à ce double titre que nous voulons les rappeler aujourd'hui.

Ils sont des symboles de toute notre race valdôtaine toujours jeune et toujours hardie ; ils sont des modèles pour tous les valdôtains par leur caractère, par leur courage, par leurs idées.

Les frères Alexandre et Jean Charrey étaient les fils de M. le Député Julien Charrey, décédé en janvier 1916 à 39 ans à peine, alors que la Vallée d'Aoste attendait de son intelligence, de sa droiture, de sa haute culture de grands services. Ce fut alors un deuil cuisant pour tout le pays et amis et ennemis politiques du défunt s'inclinèrent d'un mouvement unique de douleur et de respect sur sa tombe. M. le Député Julien Charrey laissait une jeune épouse de 29 ans et cinq orphelins en bas âge. L'aîné de ceux-ci, Alexandre, celui que nous pleurons et célébrons aujourd'hui, avait à peine 11 ans ! Le plus jeune, Émile, n'avait pas encore 2 ans !

Cette mort inattendue jetait cette famille, dont le bien-être se basait presque uniquement sur le travail de son chef, dans de cruels embarras.

⁶¹ La référence est au journal La Revue diocésaine d'Aoste.

⁶² L'article publié n'a pas été repéré.

Ce fut alors que cette jeune veuve, qui jusqu'alors n'avait connu que le bonheur, révéla ses qualités de force et de courage. Aidée par le vieux père Charrey Alexandre, elle éleva ses enfants ne leur laissant rien manquer, leur donnant une éducation conforme à leur position sociale, leur inculquant l'amour pour leur cher papa disparu.

C'est dans ce culte du Papa que crût cette famille et que crurent surtout les aînés Alexandre et Jean. Mais en plus du culte pour leur père ils en avaient hérité la grande âme, cette âme droite et sereine aimante de ce qui est beau et grand, cette grande et belle âme qui ne discutait pas, mais qui se donnait entièrement et absolument pour une idée.

Alexandre, l'aîné, participa très jeune aux mouvements d'idées qui agitèrent la jeunesse valdôtaine dans l'après-guerre, il entra dans les rangs de la "Jeunesse catholique" et en fut un soldat fervent. On le rappelle encore, petit étudiant de Lycée, parcourant la Vallée d'Aoste pour répandre ses idées.

Jean, plus jeune de trois ans, n'eut pas le temps de participer à ce travail.

Mais ensuite, lorsque le fascisme, mû surtout par une méconnaissance incompréhensible de la Vallée d'Aoste et de son esprit, commença cette lutte contre le français qui dure actuellement, les deux frères Charrey sentirent tous les deux leur âme valdôtaine frémir de douleur. Ils souffrirent beaucoup.

Tant il est vrai que, dans l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de faire un travail quelconque de résistance, ils se fermèrent en eux-mêmes, se mirent à parler uniquement en français et commencèrent à regarder les montagnes. Et c'est alors que naquit en eux cet amour entraînant pour les Alpes.

Là-haut, là-haut au moins il y avait l'air pur, là-haut il y avait la liberté, de là-haut ils pouvaient contempler leur Vallée d'Aoste tant aimée sans falloir discerner tout le mal qu'on y faisait.

Et la montagne les prit peu à peu à elle.

Pendant la semaine, même dans les heures de travail et d'étude, ils pensaient à leurs montagnes tant aimées, et le samedi soir ils parlaient, bien souvent très chargés, pour telle pointe qu'ils avaient étudiée.

C'est ainsi qu'ils connurent presque toutes les montagnes de la Vallée d'Aoste.

Et à mesure qu'ils les connaissaient, leur amour augmentait. Ils aimaient l'Alpe brute, l'Alpe sauvage, celle qui gronde menaçante et qui glace par ses silences immenses, cette Alpe non civilisée que l'homme n'a pas pu et ne pourra jamais gâcher par son industrialisation et son modernisme.

Ce n'étaient pas les pointes hautes et célèbres qui attiraient leur attention. C'étaient les pointes terribles et sauvages, les parois inaccessibles, les crêtes branlantes.

C'était la montagne qu'ils aimaient et non la célébrité.

En parlant des frères Charrey notre pensée englobait aussi Jean Norat.

Jean Norat aussi appartient à une des meilleures familles d'Aoste.

Jean Norat, aussi, compagnon d'étude d'Alexandre Charrey, avait milité dans la "Jeunesse catholique".

Jean Norat aussi aimait la Vallée d'Aoste passionnément. Jean Norat aussi aimait la langue française et ne parlait que celle-ci dans ses relations avec la famille et les compagnons.

Jean Norat aussi fut pris, en même temps que les frères Charrey, par l'amour pour la montagne.

Et il fut leur compagnon presque inséparable dans toutes les ascensions qu'ils faisaient, dans toutes les victoires qu'ils remportèrent.

Ces trois jeunes gens formaient depuis longtemps un trio parfait, uni dans toutes les idées, dans l'action, dans l'amour pour la montagne, dans l'aspiration commune vers une Vallée d'Aoste plus valdôtaine.

Cette amitié parfaite devait les lier aussi dans la mort !

En effet, d'après les règles de l'alpinisme on ne devrait presque jamais se lier en faisant une paroi, si un tombe les autres restent. Cependant les vrais alpinistes se lient presque toujours. " C'est pour mourir ou vaincre tous ensemble ", disait un des meilleurs alpinistes valdôtains. C'est pour avoir la sensation nette, absolue, que la vie de chacun est la vie de tous, que la mort de chacun est la mort de tous.

Dites-moi, chers lecteurs de *La Vallée d'Aoste*, dites-vous à vous-mêmes si ce n'est pas là la plus grande et la plus terrible école de l'amour, dites-moi et dites-vous si ce n'est pas là la plus belle, la plus sublime leçon que l'Alpe nous enseigne à nous pauvres égoïstes, qui ne regardons que notre moi, et que les fils de l'Alpe, ceux qui écoutent sa voix surhumaine, nous répétant ? Dites-moi si cela n'est pas plus beau que [de] traîner une jeunesse inutile dans les rues d'une ville en l'usant dans la crapule et la fainéantise ?

Voilà l'enseignement de ceux qui sont morts.

Nous avons dit que nos trois jeunes disparus sont un symbole. Nous précisons : ils sont le symbole de toute la jeunesse valdôtaine, de celle qui pense et travaille et qui a un cœur et une âme.

Alexandre Charrey, Jean Norat, Jean Charrey n'étaient pas seuls dans leur amour pour la montagne et la Vallée d'Aoste.

D'autres jeunes valdôtains aiment l'Alpe et écoutent sa voix enchanteresse et terrible.

D'autres jeunes valdôtains aiment leur Vallée d'Aoste de tout leur cœur et désirent la défendre.

L'empressement étonnant, inattendu, qui a caractérisé les recherches des corps des trois victimes de l'AEmlilius, leur transport jusqu'à Aoste et les funérailles qui en suivirent, en est une preuve.

Tout cela a été spontané, car aucune organisation n'avait été préparée et aucun appel n'avait été lancé, dans ce but.

Et pourtant on a vu des funérailles exceptionnelles, auxquelles participait tout un peuple, on a vu *toute* la population d'Aoste ne former qu'un seul corps et une seule âme autour des trois bières. Ce mot *toute* n'a pas le sens qu'on lui donne généralement dans les relations des manifestations de tout genre, mais il a le sens matériel absolu de ce mot. Jamais, jamais on [n']avait soupçonné une telle unanimité de sentiments dans la ville d'Aoste.

Et ces manifestations regardaient non pas seulement les jeunes personnellement, mais aussi ces jeunes en tant que valdôtains. On l'a senti surtout lorsque les notes de "Montagnes Valdôtaines", notre hymne valdôtain, retentissaient sous l'atrium de la Cathédrale, graves et solennelles, expression vivante des sentiments collectifs.

On l'a vu surtout dans l'empressement des jeunes valdôtains, qui se disputaient comme un suprême honneur la gloire de porter un moment ces chères bières.

Émigrés, qui êtes quelquefois douloureusement sceptiques sur la capacité de résistance des Valdôtains à leur dévaldôtanisation "forcée", détrompez-vous, officiellement la Vallée d'Aoste n'a plus rien de valdôtain. Mais analysez-la, analysez surtout les sentiments des jeunes et vous verrez ce qu'il y a en eux d'amour pour le pays natal.

Jean Charrey, Jean Norat, Dino⁶³ Charrey étaient jeunes, catholiques, surtout superbement valdôtains.

Que tout le monde le sache bien. Et que Dieu accorde aux Valdôtains de devenir tous ce qu'ils ont été.

60 Ébauche manuscrite, sans date, rédigé à l'occasion du premier anniversaire de la mort des frères Charrey et de Jean Norat au mont Émilium - I tre amici

Ricordare è vivere nuovamente con coloro che non sono più, è pensare ciò che pensarono, amare ciò che amarono.

Ricordare è fare il possibile per immedesimarci in coloro che non sono più e che pur sono viventi nel nostro animo.

Ricordare è, infine, essere degni di coloro la cui vita è già stata trasformata in un'altra vita e che ci hanno segnato la via da percorrere.

Così il ricordo non è sterile sofferenza e inutile rimpianto, ma condizione di quella Comunione di spiriti che la Chiesa ci insegna: unire noi cristiani di questa terra ai cristiani del mondo ultraterreno.

Ed è così che noi ricordiamo i nostri tre indimenticabili amici.

Quando un anno fa noi ebbimo il dubbio e poi la certezza della loro morte, un vuoto immenso si creò attorno a noi. Era un'impressione strana, sentita quasi materialmente, di solitudine, era la sensazione precisa che qualche cosa di intimamente nostro non esisteva più.

Poi, quando, raccolte le care salme, trasportate con una dura fatica dall'AEmilium a Villefranche, lavate e ricomposte nella tranquillità del loro sonno eterno, noi ci sentimmo materialmente più vicini ai nostri amici morti, qualche cosa di nuovo penetrò in noi. Era il comandamento di fare, era l'ordine di lavorare.

Non era più il dolore che paralizza, ma era il dolore che dà energia e vita.

I nostri amici erano partiti? Noi rimanevamo. E rimanevamo per essere propagatori delle idealità che ci avevano affratellati a loro, propagatori di quelle stesse idealità che li avevano uniti nella morte.

E più alta fra tutte la fede cristiana.

In tempi di martoriante paralisi morale e intellettuale era un sollievo vivere in intimità di spirito con Dino⁶⁴ Charrey, dalla fede rettilinea e intransigente, con Cino⁶⁵ Norat arguto e fine disquisitore, con Jean Charrey rigido assertore di verità sotto una apparenza di sognatore e di poeta. Quante volte, fin dai primi anni di liceo, ci trovammo a discutere appassionatamente di questioni religiose, passeggiando per delle ore lungo l'avenue Père-Laurent o lungo la strada

⁶³ Diminutif avec lequel était appelé Alexandre Charrey.

⁶⁴ Idem.

⁶⁵ Diminutif avec lequel était appelé Jean Norat.

che va verso il Gran S. Bernardo! Quante volte in seguito noi soffrimmo assieme e di defezioni di gente di parte nostra e di incomprendioni e rancori che dividevano amici pur convinti e retti nelle loro idealità! E a seguito dell'arresto di ogni azione organica nostra in Valle!

Con la morte dei tre amici, noi, i sopravvissuti, sentiamo prima di tutto il dovere di affermare la loro, la nostra fede.

E l'affermazione verrà, perché la nostra Valle col suo popolo che fu così profondamente cristiano, deve riacquistare la Fede, condizione prima per la sua rinascita.

E poi l'amore.

61 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 11 février 1931 - L'Action Catholique.⁶⁶La nature de l'Action Catholique

Qu'est-ce que l'Action Catholique ?

Dans son excellent petit catéchisme, qui a eu l'honneur d'une préface de Mgr Pizzardo, Assistant général, Mgr R. Fontenelle la définit ainsi : " C'est la participation des laïques organisés à l'apostolat hiérarchique de l'Église en dehors et au-dessus des partis politiques, pour l'établissement du Règne universel de Jésus-Christ. "

Pour comprendre la valeur de cette définition, il nous faut retourner en arrière à travers les siècles.

Dans les premiers temps de l'Église et ensuite, dans les plus beaux temps du catholicisme, le clergé et les laïques participaient tous aux travaux, aux luttes et aux souffrances de l'apostolat religieux.

Chacun dans son champ, dans son milieu, était apôtre ou, pour employer un terme plus ordinaire, propagandiste de sa foi catholique.

C'est chose naturelle que dans chaque Société ayant un but de propagande et de formation morale, tous les membres, quelle que soit leur place dans la hiérarchie sociale, sentent le devoir et le besoin intime de propager les idées qui sont la raison de la vie de la Société.

L'Église Catholique n'échappe pas à ces règles naturelles à toute Société.

Tout membre de l'association religieuse divine qu'est l'Église Catholique, logiquement et pour peu qu'il ait de foi, doit sentir le besoin d'être propagandiste de son idée.

Ainsi en a-t-il été en tout temps de foi vive.

Cependant à un certain point de l'histoire de l'Église il se manifesta un éloignement graduel, entre le clergé et la masse des fidèles, et il se forma dans la mentalité de ceux-ci l'étrange conviction que seuls les prêtres ont l'obligation de propager la doctrine religieuse, que seuls les prêtres doivent être apôtres. Il se forma la mentalité que les laïques n'ont d'autre obligation que celle de soigner leur salut éternel, individuel, d'observer individuellement les

⁶⁶ L'écrit est précédé de la note rédactionnelle qui suit: " La Revue Diocésaine, pour mieux concourir de son côté à l'organisation de l'Action Catholique en Vallée d'Aoste, désire donner à ses lecteurs quelques articles indiquant et expliquant la nature, les méthodes et les buts de cette oeuvre.

Notre journal étant adressé à toute la masse des catholiques valdôtains et étant leur organe, a toujours donné une part très large de son oeuvre à la propagande pour l'action catholique. "

Commandements et de laisser que les prêtres eussent pourvu eux-mêmes et eux seuls, à la propagation du Royaume du Christ dans le monde.

La distinction, dans l'action, entre les deux parties de l'Église devint de plus en plus absolue : d'un côté ceux qui sont chargés de sauver, d'un autre côté ceux qui doivent être sauvés.

D'un côté le clergé ; de l'autre les laïques.

(Je n'aime pas ces deux termes qui indiquent une vieille situation illogique et nuisible et je préférerais les deux autres termes de prêtres et de fidèles).

Or, il arriva ceci : à force d'être éloignés, séparés, les prêtres et les fidèles ne se comprirent plus bien.

Alors la foi religieuse commença à décliner dans le peuple.

Alors les fidèles, tout en gardant peut-être en partie encore, au fond de leur âme, la foi religieuse, acceptèrent comme chose bonne toutes les institutions non religieuses et antireligieuses que la franc-maçonnerie organisait dans beaucoup de pays.

Alors devint possible la paganisation de la Société qui relégua la Foi au fond des consciences, pour la chasser de là, ensuite.

Cet état de choses fit trembler tous les hommes de l'Église Catholique aux vues larges et sûres. Il fit trembler celui qui fut le plus grand de tous les Papes des temps modernes : Léon XIII.

Alors naquit le Catholicisme Social.

Ne pouvant pas encore dire aux fidèles : " Marchez à la conquête de la société. ", il dit aux prêtres : " Sortez des sacristies, sortez des églises, mêlez-vous au peuple, partagez ses souffrances, ses espoirs, ses sentiments, épousez sa cause au point de vue social, afin qu'il puisse connaître votre face, la vraie face de l'Église. "

Le Catholicisme Social, dans tous les pays où il y a eu une application pratique, a rempli noblement sa fonction.⁶⁷

Celui-là a été le premier pas dans la marche ascendante du catholicisme.

Après que les prêtres et les fidèles de l'Église Catholique se furent rapprochés, il fallait lancer toute l'armée des fidèles à la conquête de la Société pour sa rechristianisation.

Il y eut avant tout un mouvement spontané d'organisation. Dans tous les pays catholiques on vit naître, vers les dernières années du siècle passé, toute une série d'organisations de fidèles ayant pour but de collaborer avec le clergé dans l'apostolat.

On vit les organisations des Jeunes Catholiques, des Universitaires Catholiques, des Jeunes Filles Catholiques, des Femmes Catholiques, se développer graduellement.

Pie XI dès les premières années de son pontificat voulut donner à toutes ces forces qui allaient s'organisant une nouvelle force : l'unité.

Il voulut les grouper, leur donner une unique direction, faire en somme des diverses oeuvres de l'Action Catholique, l'Action Catholique unique.

Par là il continuait l'œuvre de conquête de la Société initiée par Léon XIII, en la perfectionnant.

⁶⁷ En plus dans l'ébauche manuscrite : " Grâce à lui, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne catholique, [une] partie de la France et de la Haute-Italie ont vu leur nouvelle vie religieuse éclore et se développer. "

Ce n'est pas pour rien que Pie XI dans encycliques rappelle constamment l'enseignement de Léon XIII !

Et c'est en rappelant ensemble le nom des deux grands Papes modernes que je voudrais faire sentir la valeur et l'utilité de l'action catholique.

62 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 18 février 1931 - L'Action Catholique. Les Buts

Toute Association a un but.

L'Action Catholique a le sien.

C'est un but unique : la Christianisation de la Société.

Énoncer ce but en ligne générale est chose facile.

Le fixer, l'adapter aux diverses réalités contingentes, l'énoncer en somme pratiquement est chose plus difficile.

Je continue à citer Mgr Fontenelle.

L'Action Catholique n'a d'autre but que d'établir le Règne de Jésus-Christ comme elle n'a d'autre objet que le déploiement des forces catholiques organisées pour la diffusion des principes religieux et moraux à tous les degrés de la vie individuelle, familiale, professionnelle et civique pour la propagation du bien sous toutes ses formes, dans tous les sens, directement ou indirectement.

Le programme de l'Action Catholique est spécifiquement marqué au coin de l'esprit : perfectionner l'équipement spirituel de ses membres, développer d'accord avec l'Église une saine et bienfaisante action sociale ; instaurer ou au besoin restaurer la vie chrétienne ; en un mot christianiser, rechristianiser.

Comment ?

I But. Perfectionner l'équipement spirituel de ses membres

Plus qu'un but, c'est un moyen, dans son essence.

Mais c'est un but dans l'action.

Pour être apôtre d'une idée, il faut la connaître, l'aimer. Il faut en sentir la puissance et la logique en tout son être.

Il ne faut jamais douter de sa valeur.

Alors, n'importe quel sacrifice fait pour elle n'est plus un sacrifice, n'importe quel travail n'est plus un poids, toute souffrance devient une joie.

Alors on sent la nécessité personnelle de l'action et de la propagande. Alors en somme on devient apôtre.

La Foi connue, la Foi vécue, la Foi aimée, n'a plus besoin d'encouragements pour être agissante.

Pour marcher à la conquête de la Société, il faut donc que l'Action Catholique soit composée de membres ayant une formation religieuse et des convictions religieuses profondes.

Ce n'est pas le nombre qui importe, c'est la qualité.

Mieux vaut un petit groupe de héros qu'une armée de lâches pour vaincre une bataille.

Mieux vaut une poignée de convaincus, qu'une multitude d'indifférents, pour transformer la Société.

Le premier but à atteindre est donc : la formation d'une élite catholique " équipée spirituellement " à tout point.

Je ne crois pas que pratiquement, tactiquement, on puisse avoir un autre but, dans les premières années d'organisation de l'Action Catholique dans un pays qui n'a pas une élite de laïques déjà formée.

II But. Développer, d'accord avec l'Église, une saine et bienfaisante action sociale

Quand le premier groupement solide est formé, il faut le lancer à la conquête de la masse des habitants d'un pays.

Ici encore il s'agit d'une action de formation, mais une action de formation des masses.

Or, si la formation des élites est une oeuvre essentiellement individuelle, la formation des masses est un travail collectif.

Il faut christianiser l'air que ces masses respirent. Il faut que tous les organismes sociaux, que toutes les institutions sociales sentent l'influence de la religion. Il faut que tous les problèmes de la vie sociale soient étudiés et résolus au point de vue catholique, car, au fond et de par le plan divin, tout se tient et tout est solidaire en ce monde.

Il faut que les membres de l'Action Catholique se mêlent à la masse du peuple, qu'ils participent à sa vie, à ses souffrances, à ses labeurs, qu'ils acquièrent sa manière d'agir et de présenter les choses.

Il faut en somme qu'ils soient peuple avec le peuple.

Jésus-Christ a toujours participé à l'esprit du peuple, dans ses paraboles, dans ses conseils, dans ses manières, dans sa vie même. Il nous indique par là la méthode à suivre.

Les membres de l'Action Catholique doivent donc s'emparer de tous les problèmes sociaux et tâcher de les résoudre à la lumière de la morale chrétienne.

III But. Instaurer ou restaurer la vie chrétienne

C'est là le but ultime, le but essentiel de l'Action Catholique ; les deux précédents n'étant que des buts provisoires, des moyens pour atteindre ce dernier.

Dans notre Vallée d'Aoste il s'agit non pas tant d'instaurer comme de restaurer la vie chrétienne.

Il fut un temps où la Foi Catholique étant profondément ancrée dans la conscience des fidèles, toute la vie sociale avait une empreinte religieuse.

Dans nos temps au contraire, quoiqu'il y ait encore de la Foi, dans certains de nos pays, la vie sociale a perdu presque complètement son ancien caractère religieux.

Or, cette restauration de la vie chrétienne dans notre pays ne pourra être obtenue que lorsque la grande majorité des habitants de la Vallée aura acquis à nouveau sa Foi religieuse.

Ce résultat ne pourra être obtenu que lorsque nous aurons atteint les deux buts énoncés plus haut.

Comme nos lecteurs le comprennent aisément, les buts de l'Action Catholique n'ont rien de particulier et de nouveau, étant les buts mêmes de l'Église.

Mais ce que nous voudrions faire comprendre ce sont les raisons qui font exposer comme chose nouvelle un programme ancien.

Et ces raisons consistent essentiellement, comme il a été dit précédemment, dans la nouvelle conception de nos devoirs de fidèles chrétiens, qui avait été un peu trop oubliée dans le passé.

Ce que trop de fidèles croient devoir être réalisé par l'œuvre exclusive des prêtres, doit être réalisé par l'œuvre combinée des prêtres et des laïques.

Les buts et les devoirs que nous croyons particuliers aux prêtres, sont aussi nos buts à nous catholiques laïques.

La christianisation de la Société doit être faite par nous, fidèles, naturellement guidés par les prêtres.

63 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 4 mars 1931 - L'Action Catholique. Les méthodes

L'Action Catholique réalise son programme surtout par un moyen : l'organisation.

Toute chose, en ce monde, a force, valeur et importance en tant qu'elle est partie d'un tout organique.

Toute volonté individuelle se forme, se développe, acquiert conscience de soi-même en tant qu'elle est unie à d'autres volontés.

Tout homme subit nécessairement l'influence du milieu dans lequel il vit et pour lequel il se sent attiré.

Ces raisons ont conseillé en tout temps et en toutes occasions à ceux qui avaient un but à rejoindre, un moyen : l'organisation.

Organisation des volontés en toute oeuvre morale et politique.

Organisation du travail et des capitaux en toute oeuvre économique.

L'Action Catholique ne fait qu'appliquer une règle ancienne comme le monde, quand elle déclare que le moyen principal de son action est l'organisation.

Cependant, ce qui est le point délicat dans toute organisation c'est la détermination de ses divers organes, leur manière de fonctionner, leurs rapports réciproques. C'est pour employer un terme matériel, la constitution des divers rouages de la machine et leur engrenage. Qu'on ne le croie pas facile.

Les organes

Ceux qui ont préparé l'organisation actuelle de l'Action Catholique, ont fait une constatation très simple : en ligne générale, la Société est formée par quatre types d'individus : les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux. De là quatre catégories d'individus : les hommes mûrs, les femmes mûres, les jeunes gens, les jeunes filles. Chacune de ces quatre catégories a une mentalité, des aptitudes, des possibilités d'apostolat, un champ d'action, des méthodes, des objectifs particuliers.

On fait oeuvre sociale particulièrement efficace en développant et en groupant les énergies des individus qui se ressemblent intellectuellement.

Voilà la raison d'être des quatre grandes branches de l'Action Catholique.

Cela en ligne générale et au-dessus des particularités de chaque pays.

Dans chacun de ceux-ci ensuite l'Action Catholique a trouvé des organisations vivant et travaillant depuis de longues années et ayant des buts identiques aux siens.

C'eût été une méthode nuisible de vouloir les détruire et les absorber dans une organisation uniforme.

Elles ont été par conséquent conservées et élevées à un degré supérieur, à un même degré, c'est-à-dire que les quatre grandes organisations fondamentales, elles ont été appelées hiérarchiquement à "l'apostolat des laïques".

Ainsi, en Italie, les deux grandes organisations masculine et féminine des Universitaires ont été conservées et vivifiées.

Cette organisation centrale, se reproduit en petit dans les diocèses et dans les paroisses. Il doit y avoir, autant que possible, une organisation des hommes, des femmes, des jeunes gens et des jeunes filles. On doit y respecter les organisations existant antérieurement en les groupant dans l'Action Catholique.

Leur manière de fonctionner

Dans chaque pays, l'Action Catholique s'est constituée en prenant les éléments locaux, ayant les aptitudes suffisantes dont elle pouvait disposer. Elle les a pris avec leur mentalité particulière, avec leurs besoins particuliers, avec leurs aspirations particulières, en leur demandant, naturellement, de travailler selon le programme de l'Action Catholique, d'obéir à la hiérarchie ecclésiastique, et d'accepter la discipline voulue par les nécessités de l'organisation générale. Cela, du reste, répond à un principe élémentaire de tactique.

Il y a dans notre patois une manière de dire qui indique très bien l'idée : " Il faut savoir s'y prendre. "

Pour réussir dans n'importe quel champ, il ne suffit pas de se lancer tête perdue dans le travail. Il faut savoir faire produire ce que l'on a entre les mains, afin qu'il puisse donner des résultats toujours meilleurs. Il faut travailler avec des matériaux et dans le style de l'endroit, car ils coûtent moins et donnent des résultats plus utiles.

Cela a été, du reste, dans tous les siècles, la méthode de l'Église Catholique, qui a toujours été universelle, précisément parce qu'elle a accepté tous les peuples et n'en a considéré aucun comme supérieur à un autre.

Leurs rapports

Chaque branche de l'Action Catholique a sa vie, son organisation, sa hiérarchie autonomes.

Cependant, il y a un lien paroissial, diocésain et national qui groupe les diverses organisations, les soumet à une discipline unique et leur donne une unique direction d'action. Il s'agit des Conseils paroissiaux, des Juntas diocésaines, des Juntas nationales où les diverses organisations sont représentées.

Je ne dirai pas comment les Juntas Centrales fonctionnent, car cela ne nous intéresse pas directement.

Je ne parlerai pas même des Juntas Diocésaines, quoiqu'il y ait beaucoup d'observations intéressantes de faire là-dessus.

Je veux dire tout simplement deux mots à l'égard des Conseils Paroissiaux. Le Conseil Paroissial est le centre de groupement des oeuvres paroissiales. C'est en plus l'organe qui s'intéresse à toutes les questions générales de la Paroisse.

Actuellement nous devons le considérer à un double point de vue :

1. Comme organe de ralliement des oeuvres de l'A.C. déjà existantes dans la paroisse.
2. Comme centre propulseur pour la fondation d'œuvres nouvelles et pour le développement de celles qui existent déjà.

La première de ces deux fonctions est propre aux Paroisses où l'A.C. est organisée et florissante : ce n'est évidemment pas le cas de la Vallée d'Aoste.

La seconde est propre aux Paroisses où l'A.C. est en formation ou bien est encore à former complètement : c'est évidemment le cas de la Vallée d'Aoste.

Par conséquent, je crois que là est le premier travail à faire parmi nous, en vue aussi de la formation de ces élites dont je parlais précédemment, comme étant le premier but de l'Action Catholique : constituer des Conseils Paroissiaux vivants et agissants et, autant que possible, représentant déjà les diverses branches organisées et à organiser.

L'action du Prêtre sur ce petit groupement peut être particulièrement efficace, car il s'agit d'individus déjà en partie préparés et dont l'ultérieure formation pour l'action est particulièrement facile.

Je crois que la formation des Conseils paroissiaux est chose parfaitement réalisable en Vallée d'Aoste en peu d'années. Je crois par conséquent que celui-là serait le premier but à atteindre parmi nous, en vue de la formation ultérieure des organisations d'A.C.⁶⁸

64 *Ébauche dactylographiée, sans date - L'Action Catholique. La Jeunesse Catholique*

Des quatre grandes branches de l'Action Catholique, celle-ci est la plus ancienne et certainement est celle qui a déjà le passé le plus riche d'œuvres et de résultats.

Par ce passé elle est le gage matériel de la valeur pratique et de l'utilité de l'Action Catholique.

Je ne donnerai pas un aperçu de l'histoire de ce mouvement, car cela nous conduirait trop loin.

⁶⁸ En plus dans l'ébauche dactylographiée : " Quelques-uns se plaignaient de l'inaction dans laquelle on laisse les ouvriers de l'A.C. Mais il faut aussi que ces ouvriers veuillent réaliser des choses réalisables actuellement. "

Je crois plus opportun de dire deux mots d'un problème qui est au centre de celui de la Jeunesse : le problème de sa formation. Pour le résoudre il nous faut faire une constatation que l'expérience de tout le monde nous dicte : l'homme forme sa personnalité, ses idées, sa volonté, son caractère dans les années que l'on appelle de la puberté.

Pourquoi les enfants, les garçons, arrivés à l'âge de 15, 16, 17, 18 ans, dans beaucoup de nos paroisses, commencent-ils à laisser l'Église, à douter des vérités religieuses, à fréquenter les cabarets ? Pourquoi ?

Étudions avec attention le processus de formation de la pensée de ces jeunes âmes.

Pourquoi, arrivés à cet âge voyons-nous ces "enfants dans un corps d'homme" regarder avec mépris tout ce qui avait été jusqu'alors leurs croyances, leurs croyances d'enfants ? C'est parce que les jeunes gens veulent surtout raisonner et ne se plient en général que devant le raisonnement. C'est parce qu'ils veulent juger.

Or, ils jugent naturellement d'après les données qu'ils ont acquises dans l'enfance et surtout d'après les données nouvelles qu'ils réussissent à avoir dans les années de l'adolescence.

Ces données ce n'est presque jamais un prêtre, bien rarement un père ou une mère, presque toujours un compagnon plus ancien qui les donne.

Et ce sont naturellement bien souvent des données fausses.

Notre expérience à chacun de nous est la preuve de l'influence énorme qu'a exercé sur la formation de notre pensée un compagnon.

Ces réponses que le compagnon plus ancien donne aux demandes bien souvent exprimées à demi du "petit", qui veut être grand, auront d'autant plus de valeur qu'elles seront nouvelles, qu'elles présenteront la solution du doute avec des arguments nouveaux que le jeune homme n'a jamais entendus et qui arrivent dans son intelligence comme des éclairs.

Le jeune homme en formation pèsera alors ses doutes, ses argumentations et les argumentations qu'on lui a faites, puis il jugera. Et ce sera, presque toujours, un jugement définitif.

Après cette décision, la vie prendra le jeune homme par ses préoccupations matérielles, par ses difficultés de toutes sortes, et celui-ci gardera pour toujours les idées qu'il a acquises dans les années de sa jeunesse.

En étudiant, à ce point de vue, le problème de la jeunesse, plusieurs constatations en découlent.

1. La formation de la jeunesse est, en grande partie, l'œuvre des jeunes. Ce sont surtout les compagnons plus âgés qui forment les compagnons plus jeunes.
2. Le but de l'organisation des aspirants des Cercles de Jeunesse, est la préparation à la formation de l'homme. Cette préparation est faite en donnant aux enfants les notions les plus exactes de la Religion et en favorisant les rapports d'affection et de respect pour les "grands".
3. L'organisation des effectifs doit avoir pour but surtout d'assister les jeunes gens au moment critique de leur formation intellectuelle et de leur donner les moyens pour surmonter la crise de croyance. Elle a ensuite le but de confirmer les jeunes gens dans les idées acquises pendant ces années et de leur donner cette formation virile qui devra faire de ces jeunes gens des hommes catholiques et des pères de famille catholiques.

4. Chaque Cercle doit être composé de deux sections, l'une d'elle existant surtout en fonction de l'autre.

Quelqu'un dira : mais, le Prêtre, dans tout ce travail que fait-il donc ?

Il a la partie la plus délicate : l'impulsion et surtout la direction dans tout ce travail de formation et de fermentation, car, en général, c'est lui qui discerne, en sa qualité de Père des âmes, les moments psychologiques pour intervenir. Il a en même temps un autre grand travail : la prière, car il est Prêtre aussi et surtout pour servir de trait d'union entre Dieu et les hommes.

Toujours dans cette même ligne d'idées et uniquement à ce point de vue qu'on [me] permette de toucher à deux autres sujets qui, à eux seuls, demanderaient un développement bien plus vaste que ces deux mots, c'est-à-dire :

1. du Cercle et son utilité ;
2. de l'Association Générale de la Jeunesse Catholique en tant qu'organisation.

1. Le Cercle doit être entendu dans le sens de moyen pour fusionner les jeunes gens et leur donner occasion de procéder à ce travail réciproque de formation.

On s'est peut-être un peu formalisé sur l'idée du Cercle. On croit que ce soit un local où les jeunes gens catholiques vont s'amuser honnêtement. Non. Le Cercle dans son essence est ce groupement de jeunes gens catholiques qui se préparent à l'action catholique en se formant et en formant les autres, en s'instruisant et en instruisant les autres dans les grandes vérités religieuses et sociales du Catholicisme.

Le local "ad hoc" et les amusements honnêtes ne sont que des moyens pour donner l'occasion de se rencontrer et qui peuvent même manquer quelquefois.

2. L'organisation générale de la Jeunesse Catholique, à part ses autres avantages immenses d'ordre général, a le but de concourir à la formation de la conscience chrétienne des jeunes en leur donnant la sensation du travail collectif, en leur faisant sentir que ce même travail qu'ils font est fait dans tout le monde catholique, que cette même Foi catholique qui les pousse à l'action pousse d'autres jeunes gens de tout le monde à cette même action.

L'organisation générale est un moyen de formation de cette conscience collective, de cette Communion des catholiques militants, si nécessaire dans les grandes batailles pour sauver la Société du paganisme triomphant.

65. Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 25 novembre 1931 - L'Action Catholique⁶⁹. La jeunesse catholique

Des quatre grandes branches de l'A.C., celle-ci est la première soit par la date de sa fondation, soit par les services qu'elle a déjà rendus à l'Église.

Elle mérite donc une place à part.

⁶⁹ L'écrit est précédé de la note rédactionnelle qui suit : " Notre journal avait commencé, ce printemps, à publier une série d'articles sur l'Action Catholique. Quelques articles avaient paru recueillant l'adhésion de bon nombre de curés de la Vallée, lorsque survint la lutte entre le Gouvernement italien et le Vatican. Cette série d'articles dut être interrompue.

Nous la reprenons aujourd'hui, sûrs de faire plaisir à nos lecteurs et espérant contribuer ainsi au développement de l'A.C. parmi nous. "

Nous pouvons résumer tous ces buts à un seul : la formation du catholique.

Il faut reconnaître qu'une des causes de certains reculs de la foi catholique dans nos pays est l'abandon de la jeunesse de la part du prêtre.

La période de l'enfance passée, après avoir terminé son école élémentaire et son catéchisme, le garçonnet est abandonné à lui-même. Il n'a plus aucun contact avec le prêtre sauf celui trop bref et trop éloigné des sermons du dimanche et, quand elles y sont, des confessions qui vont graduellement s'espacant.

Et pourtant c'est de cette période que dépend en général la vie d'un homme, c'est à cette période que toutes les valeurs morales sont l'objet d'un examen décisif de la part d'un jeune homme, c'est dans ces années qu'a lieu l'élaboration des idées qui seront celles de l'homme de demain et qui régleront sa vie.

Le premier de tous les problèmes qui se pose au jeune homme dans ces années est le problème religieux. S'il appartient à une famille catholique il examinera si la foi qu'on lui a inculquée est conforme à sa raison ; s'il appartient à une famille non catholique il examinera la question religieuse précisément comme réaction à la non foi qu'on lui a enseignée.

Dans cet examen il n'est jamais seul. Il s'adresse presque toujours et bien souvent sans même le savoir, à d'autres jeunes gens, à des amis, à des compagnons plus âgés. Il leur pose alors des questions et surtout il pèse leurs propos. Dans ces moments, quelques paroles, un sourire, suffisent pour bouleverser ses idées.

Et alors toute une crise de conscience se manifesterait, qui se conclurait presque toujours selon les idées de l'ami qui a présidé, disons-nous, à la crise.

Il suffit d'avoir vécu un peu au contact de la jeunesse pour reconnaître la vérité de ces faits.

Or, de ces considérations générales nous pouvons tirer les raisons de l'existence et des méthodes des associations de la Jeunesse C.

De là vient la forme d'association donnée aux organisations de la J.C., nécessaire pour rapprocher les jeunes gens entre eux.

De là vient l'existence des deux sections des aspirants et des effectifs, toutes deux nécessaires pour la vitalité d'une association, car l'une existe en rapport de l'autre. De là vient l'organisation même générale de la Jeunesse catholique ayant essentiellement des buts de formation individuelle.

L'éducation du jeune homme par le jeune homme. Voilà le principe éducatif de la J.C.

Cependant, si le travail formatif est fait surtout par les jeunes gens, le prêtre n'y est pas étranger. C'est lui qui, en général, a la perception des moments critiques des jeunes gens avec lesquels il est en contact, c'est lui qui, par sa longue pratique du ministère, surveille et dirige l'élaboration de leurs idées.

C'est lui, surtout, qui en ces moments décisifs, par son caractère même sacerdotal de trait d'union entre Dieu et les hommes, prie pour le salut de l'âme qui cherche sa voie. Et voilà l'assistant ecclésiastique dont la fonction est surtout, comme le dit le mot, d'assister.

On s'est peut-être un peu trop formalisé, parmi nous, à l'égard de l'Action Catholique en général et de la jeunesse catholique en particulier. On a cru qu'une association de Jeunesse Catholique doit avoir des locaux, des jeux, des réunions tous les soirs. On a cru quelquefois, et quelqu'un croit encore nécessaires, des réunions, des "convegni", pour "susciter l'enthousiasme".

Si cela a été employé, là n'est pas l'essence des Associations de J.C. L'essence est dans ce travail de rapprochement réciproque entre les jeunes gens catholiques, déjà formés et les jeunes gens non encore formés, et dans cette fermentation et formation de leurs idées et de leurs croyances.

Nous avons indiqué le premier moyen, fondamental, de formation de l'homme catholique.

Il s'agit d'un travail tout individuel.

La Jeunesse Catholique emploie encore un autre moyen de formation, celui-ci social.

Et ici encore nous partons de quelques considérations générales. L'homme est essentiellement sociable, il est formé et façonné par le milieu dans lequel il vit, il est surtout pris par les grands mouvements d'idées qui l'entraînent comme le courant d'un fleuve. Ce sont surtout les individus ayant une volonté plus faible qui subissent l'influence des masses. Mais tous les individus même forts désirent sentir l'appui d'une grande organisation. Ils ont alors notion non pas seulement de la vérité qu'ils possèdent, mais aussi de la force de cette vérité. Alors ils en sont fiers. Et ils deviennent à leur tour conquérants.

Le travail de formation individuelle que nous avons décrit plus haut est donc basilaire, mais il ne suffit pas : il doit être intégré par le travail de la masse.

Et cette masse pèsera ensuite sur les destinées des peuples et ainsi elle influera sur d'autres individus. La force des masses est tellement décisive dans les destinées des peuples que de tout temps les ennemis de l'Église l'ont toujours combattue en cherchant de briser sa force d'organisation et en réduisant la foi à une question individuelle.⁷⁰

Et venons enfin à un autre point.

Est-il possible d'organiser les associations de J.C. parmi nous ? Certainement.

Ayant dépassé la conception formaliste du Cercle, conception qui a été une des causes de la crise de l'A.C. parmi nous, il est plus facile de se convaincre qu'il est possible de trouver un premier noyau de jeunes catholiques.

⁷⁰ Dans l'ébauche manuscrite, avant de préciser l'organisation des associations des jeunes catholiques, l'auteur traite des buts sociaux de la "Jeunesse catholique" :

" Et nous venons ainsi à l'autre but de la J.C. : les buts sociaux. Et ce but était spécifié merveilleusement dans un article de l'Osservatore Romano comme commentaire aux pèlerinages des Jocistes [membres de la "Jeunesse ouvrière chrétienne" (J.O.C.), créée en Belgique, en 1924, par l'abbé Cardijn, ndr] français à Rome : c'est celui d'être les défenseurs des droits de l'Église, c'est celui d'être les bras séculiers de l'Église.

Cette conception semblera à quelqu'un hardie et quelqu'un d'autre l'appellera, au contraire, arriérée.

Mais il suffit de lire l'histoire de la J.C. jusqu'ici pour se convaincre qu'elle a déjà (...) [mot illisible] rempli cette fonction noblement. Et il suffit de lire cette même histoire pour s'apercevoir que c'est surtout parce qu'elle remplissait cette fonction qu'elle a été combattue et persécutée.

Ce qui prouve qu'elle faisait peur.

Examinons enfin un autre point.

Est-ce possible d'organiser les associations de J.C. parmi nous ? Certainement.

Ayant dépassé la conception formaliste du Cercle, conception qui a été une des causes de la crise de l'A.C. de l'année 1926 et des années suivantes, il est plus facile de se convaincre qu'il est possible de trouver partout un petit nombre de jeunes gens aptes à former un groupement catholique. "

Il faudra, alors, les approcher et les rapprocher entre eux, leur enseigner avant tout à s'aimer et à s'estimer, leur inculquer ensuite les grandes vérités surnaturelles du christianisme, les aider enfin dans le travail réciproque de formation.

Les moyens pour faire tout ce travail sont multiples. Ce peut être une école du soir, une bibliothèque circulante, une école d'agriculture ou de chant, etc. Cela dépend du milieu et des hommes, cela dépend aussi des possibilités économiques. Ce qui importe c'est qu'on ne se formalise pas et que chacun soit laissé libre d'examiner et d'adapter les moyens qu'il croit les plus opportuns.

Que l'on n'attende pas uniquement les injections cutanées d'un propagandiste et que l'on ne soit pas non plus disposé à copier exactement ce que l'on fait ailleurs. Car la lettre tue et l'esprit vivifie.

Et c'est l'esprit de l'A.C. qu'il faut avoir pour faire un bon travail, et travail qui, apparemment, ne donnera pas de résultats, mais qui portera des fruits d'abondance après quelques années. C'est l'expérience qui l'enseigne et le bon sens qui le dicte.

66 Ébauche manuscrite, sans date, sur les hommes d'Action Catholique - L'Action Catholique. Les hommes

En ordre de temps cette branche de l'A.C. est la dernière. Elle a été fondée sous l'impulsion de Pie XI, quand toutes les organisations sociales qui s'inspiraient aux principes catholiques, allaient tombant en Italie sur le terrain politique avec le Parti populaire. Cet organisme nouveau qui était nécessaire aux nécessités de nos temps et à la construction de l'édifice de l'Action catholique générale, s'est formé assez lentement et est bien loin d'avoir pu donner encore ses fruits.

On peut le juger par conséquent par ce qu'il a pu donner jusqu'ici et surtout par ce que logiquement et nécessairement il pourra et devra donner demain.

Évidemment, l'Action Catholique telle qu'elle a été conçue par le Pape et telle, du reste, que le bon sens et la logique la requièrent, ne peut faire à moins, dans son action, de la christianisation sociale des hommes. Au fin fond c'est eux qui ont en main la direction de la vie du monde et qui influent le plus directement sur tous les événements de la société.

Renoncer à organiser les hommes c'est renoncer au moyen essentiel pour rejoindre les buts de l'A.C.

Il n'est donc aucun doute sur l'utilité de cette organisation. Il faut plutôt examiner la possibilité de cette organisation, car celle-là est l'objection que l'on fait en général.

Est-ce possible organiser les hommes catholiques ?

Je réponds naturellement : oui.

Mais, en même temps aussi, il est nécessaire de faire quelques considérations.

La majeure partie de la population valdôtaine pratique la religion catholique extérieurement. Peut-être la majeure partie même des hommes accomplit le devoir dominical et pascal.

Mais il y a un peu trop d'"habitudinaïrisme" dans la religion pratiquée et pas assez de connaissance consciente.

Là est la raison du peu de résistance que le catholicisme de nos masses oppose au paganisme qui avance, de là naissent certaines crises religieuses collectives que nous observons dans quelques paroisses valdôtaines, et dont des meneurs protestants ont voulu profiter.

C'est à cause de cela, enfin, que l'action catholique et particulièrement l'organisation des hommes catholiques trouvent tant de difficultés à se répandre.

67 Ébauche manuscrite, sans date - Pour la prophylaxie d'une maladie sociale, "le goitre"

Des études continuelles ont été faites et continuent à être faites sur les causes du goitre, mais il a été impossible, pour le moment, d'en établir la vraie cause. Beaucoup de médecins croient que l'eau en soit une des causes premières, ou mieux qu'il y ait des sources et des fleuves qui produisent le goitre, et qui par conséquent sont appelées (...) ⁷¹.

Ces eaux contiendraient des sels spéciaux (fluorure de iodium) ou bien un quelque chose de porteur de maladie (micro-organisme Carle-Lustig) ou bien encore un manque de iode-métallique, propriété chimique de l'eau.

Cependant, pas tous ceux qui habitent dans les régions frappées de cette maladie présentent ce phénomène : il arrive même que le pourcentage en soit assez bas. Et cependant tout le monde boit la même eau.

Une des causes principales du goitre serait, comme nous l'avons dit, le manque de iode dans l'eau, et pourtant il y a des régions où il y a abondance de iode et où, cependant, l'on voit des goitreux (par exemple à Dantzig sur la mer Baltique).

A. Oswald dit au contraire : " On doit rechercher la cause de cette maladie dans la thyroïde même : étant malade dans un premier temps, elle aurait ensuite un pouvoir moindre d'absorption du iode. "

La maladie du goitre est répandue surtout dans les régions montagneuses, quoiqu'il y ait des régions de plaine et même placées sur le bord de la mer où cette maladie se manifeste (Côtes de la Hollande et de la Mer Baltique).

Le goitre est une maladie de la glande thyroïde et consiste précisément dans son grossissement plus ou moins volumineux. Il peut être accompagné de manifestations de crétinisme, mais on voit des crétins sans goitre et des goitreux non crétins. De nos jours, par exemple, où le crétinisme a presque disparu, on voit encore assez souvent des goitreux qui n'ont pourtant aucun signe de crétinisme.

Le grossissement de la thyroïde dans ces cas on l'observe surtout parmi les enfants qui ont l'âge pour fréquenter les Écoles. Il n'y a rien de pathologique dans ce grossissement, qui est essentiellement fonctionnel.

À fur et à mesure que l'organisme devient robuste il disparaît dans les uns naturellement, dans les autres par des soins particuliers (le iode et extraits de thyroïde) et par l'amélioration des conditions hygiéniques.

Cependant, dans les régions frappées par la maladie, si on laisse sans soins cette hypertrophie de la thyroïde elle se transforme en goitre causant à l'organisme avec le temps et à travers plusieurs générations les effets somatiques et psychiques délétères que l'on connaît.

⁷¹ L'auteur n'a pas inséré le terme scientifique, comme il envisageait de le faire.

" Le goitre est le premier degré d'une dégénérescence dont le terme dernier est constitué par le crétinisme plein et particulier " ont dit Kiskabet et Baillanger. Il ne frappe pas les classes cultivées où l'hygiène et la vie saine sont le plus en honneur : nous pouvons par conséquent fixer que, quoique les causes en soient inconnues, il est possible, par des soins appropriés et faits à temps et lieux, obtenir une excellente bonification humaine.

Ces soins doivent être accompagnés, pour porter leurs bons fruits, d'une vie à l'air libre, de l'hygiène de la maison et de la famille et d'une alimentation plus variée et plus saine. Les soins consistent essentiellement dans la cure de petits "chocolats" "antistrumali" (Endothyroïdina sodata) de l'"Istituto sieroterapico milanese" ou de petits chocolats iodurés de la Croix rouge italienne, en variant la dose d'après la gravité du mal et l'âge des malades (p.e. un chocolat, deux fois par semaine).

" Apte diu " devrait être le mot d'ordre de tout le monde pour la prophylaxie et commençant ou mieux [en] élargissant la cure aussi aux futures mères.

68. Entrefilet publié, sans signature, le 8 avril 1931 sous la rubrique "D'un clocher à l'autre" de La Revue diocésaine d'Aoste - Banquet en l'honneur de M. le Percepteur Émile Bozon

Villeneuve-Introd

Le 6 avril dernier, lundi de Pâques, à Plan d'Introd et précisément dans l'ancienne salle de l'Exercice de M. Bruil Ernest, a eu lieu un banquet intime que les amis et les admirateurs de M. le Percepteur Émile Bozon lui ont offert à l'occasion de sa retraite.

La manifestation qui devait être, dans les intentions des promoteurs de la fête, une petite réunion amicale, a eu au contraire une solennité peu commune. Plus de cent personnes y ont pris part et ce sont les autorités tout comme les contribuables, qui ont porté à ce résultat.

Car M. Bozon Émile, chose extraordinaire, était un Percepteur aimé par ceux-là mêmes qui devaient lui porter leur argent.

Il avait relevé la Perception de Villeneuve de M. Marcoz Séraphin en 1911, après avoir servi déjà comme collecteur pendant une vingtaine d'années. En tout, il servit le public pendant plus de 40 ans.

Or, dans ces 40 ans, il a toujours été d'une courtoisie, d'une serviabilité, d'une honnêteté vraiment extraordinaires. Les contribuables recouraient à lui pour des informations, ils lui demandaient même des termes plus longs pour les paiements, termes que M. Bozon, contre son intérêt, accordait presque toujours. Exact, scrupuleux, franc, jamais il ne lui est arrivé de demander deux fois le paiement des mêmes taxes, jamais un contribuable n'a dû avoir des difficultés à cause de lui.

Aussi n'est-ce pas étonnant que tout le monde l'estimât.

Il s'est maintenant retiré dans sa tranquille maison de Combes-sur-St-Pierre, qu'il va remettre à neuf, laissant la Perception à un jeune valdôtain qui promet de suivre ses exemples : M. Belley Edmond.

Toutes ces choses ont été rappelées, avec beaucoup d'à-propos, par M. Rollandoz Aimé, Secrétaire de Rhêmes et ami personnel de M. Bozon, dans son toast, au terme du banquet.

Pour la chronique nous relevons le service excellent de l'Hôtelier M. Bruil Ernest, l'adhésion de M. le Chev. Off. Avt. Chabloz, et les chants valdôtains qui ont égayé la fête d'une manière si sympathique.

Le Journal, de son côté, qui est si près du cœur de notre population, s'unit à elle pour souhaiter à M. Bozon un long et heureux repos et à son successeur une heureuse carrière.

69 Ébauche dactylographiée de la commémoration du chevalier Pierre-Athanase Thiébat, décédé en 1931 à Challand-Saint-Anselme

Monsieur le Chevalier,

Permettez que quelqu'un qui n'est pas de la Commune, mais qui est bien du pays Vous salue en ce dernier pas que Vous faites.

Vous avez été un homme public.

C'est juste que publiquement on rappelle ce que Vous avez été et cela non pas pour Vous qui vivez maintenant la vraie vie, mais bien pour nous tous, pour toute la population de Challant-St-Anselme, dont Vous avez été le père.

Il est des vies qui sont un enseignement.

La vôtre l'a été.

Votre famille, cette famille que Vous avez formée chrétiennement, dans l'immensité de sa douleur, dans l'égarement dû à votre perte prématurée, recueille pieusement Vos souvenirs pour qu'ils deviennent dans son sein des ferments de vie.

Ils nous faut recueillir nous aussi vos souvenirs en ce moment douloureux des adieux afin d'être en communion plus intime avec Vous, afin de Vous faire vivre en Nous.

Et de toute votre vie se dégage un premier enseignement : Vous avez été un homme.

Être un homme en tout temps et en tout lieu et en toutes occasions, être un homme dans les triomphes et dans les persécutions, être un homme surtout dans la vie publique et quand [on] recouvre des charges multiples, n'est pas chose facile.

Être un homme dans tous ces cas, cela signifie avoir une vie intérieure intense, cela signifie avoir une conscience droite, cela signifie avoir médité sur la réalité des choses et, partant, avoir la Foi. Être un homme c'est agir toujours et en toutes occasions d'après les principes moraux du Christianisme, c'est accomplir toujours et malgré tout son devoir.

Vous [étiez] cet homme, Monsieur le Chevalier Thiébat.

Il y a aussi des hommes qui ont eu de Dieu la vocation de diriger les autres, de les guider, d'être les pères non pas seulement de leur famille, mais de bon nombre de familles, d'une Commune, d'un pays, d'une nation.

Dans ce cas il faut avoir un grand équilibre, il faut savoir comprendre les situations, il faut savoir pardonner aux adversaires, il faut aimer, se sacrifier, il faut avoir du courage, quelquefois de l'audace, quelquefois de la ténacité.

Vous étiez un de ces hommes, Monsieur le Chevalier.

Et Vous étiez aussi et surtout un Chrétien.

Il y a deux manières d'être chrétien. L'une consiste en ceci : croire. L'autre a quelque chose de plus : croire et agir d'après sa croyance. Or, l'action guidée par l'idée va de la Famille à la Paroisse, à l'Église universelle.

Et en effet, avec la formation d'une famille consciemment chrétienne, Votre pensée et votre action allaient à tous les organismes sociaux qui sont nécessaires à l'Église, elles allaient surtout aux oeuvres de la paroisse dont Vous étiez le soutien, l'inspirateur et le guide.

Et puis votre pensée et votre action allaient plus loin et plus proche. Elles allaient plus loin car elles avaient conscience de la communion chrétienne de tout le monde, elles allaient plus proche car dans votre conduite il y avait une note typiquement chrétienne : la charité. Vous donniez à ceux [qui] savaient et à ceux qui ne savaient pas, à ceux qui remerciaient et surtout à ceux qui ne remerciaient pas.

Voilà l'Évangile.

Voilà Vous M. le Chevalier Thiébat.

Et maintenant en Vous donnant l'adieu, qui est aussi un peu l'adieu de tout un peuple, un adieu triste car Challant sait ce qu'il perd en Vous perdant, au nom des amis d'Aoste et de la Vallée qui Vous [a] connu et estimé, nous nous rappelons pourtant tous la grande vérité : que Vous êtes vivant, puisque nous Vous parlons, et que votre départ en réalité n'est qu'un changement de vie.

Cela est pour nous un réconfort et l'application d'une croyance.

C'est pour cela que nous Vous disons :

à Dieu

70 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 22 juillet 1931, dans la série sur "Les stations d'avenir" - Valsavarenche

Dans ce champ très vaste qu'est le tourisme il y a des angles à part qui sont méconnus de tout le monde, ou qui ne sont estimés à leur juste valeur que par un tout petit groupe de privilégiés.

C'est le cas de la Valsavarenche.

La Vallée d'Aoste est riche en beautés naturelles : tous ses vallons ont des attraits particuliers qui leur donnent comme une personnalité. Ils ont un caractère qui ne se dément presque jamais et qui fait qu'à première vue on les reconnaît parmi les autres. La Valsavarenche a ses attraits et son caractère ; un air d'une douceur presque de pays balnéaire, une tranquillité que rien ne peut troubler, des promenades merveilleusement douces, des cimes à profusion pour les alpinistes. Elle a ensuite le bouquetin, car elle est le centre du Parc National du Grand-Paradis.

En entrant dans la Vallée la première impression est de douceur et d'horreur ensemble. Le gouffre béant de Perreya et de Chevrère, horrible, est tout couvert de verdure. Son horreur est comme masquée par le flot de végétation qui le pare.

En continuant dans la Vallée le paysage change une première fois.

En haut ce sont des parois à pic de plus de mille mètres, ces parois qui ont rappelé au regretté curé Bionaz, l'Enfer de Dante ; en bas ce sont de petites prairies, toutes blotties au pied des rochers et des ravins. Il y a un étrange contraste entre la majesté lugubre de ces parois et la douceur timide de ces prairies.

Molère, Fenille, Bois de Clin.

Petites nichées de maisons qui se cachent avec terreur dans les recoins protégés de la vallée pour ne pas être ensevelies par les avalanches.

Rovenaud.

La Vallée est plus large, les prairies sont plus vastes, la vue est plus reposante. Mais un peu plus au loin, les mêmes parois qui menacent, les mêmes couloirs qui, en hiver, vomissent de la neige.

D'un côté, à gauche, les beaux pâturages de Maisoncle commencent à reposer la vue obsédée par la majesté immense des montagnes. Une belle route de montagne, construite par le Roi Victor-Emmanuel II, que tout villégiateur devrait parcourir pour son agrément, y conduit.

D'un autre côté, la belle grotte calcaire de Bou de Ran, que l'on peut visiter dans une petite heure de promenade, se laisse deviner au milieu d'un petit bois.

Dégioz, le chef-lieu.

Un clocher roman à la ligne parfaite, un peu abandonné par l'église qui est un peu plus loin, des prairies un peu tristes, la belle cascade du Pesin, la promenade enchanteresse jusque vers le campement Royal de l'Orvieille, la vue reposante sur les villages de Tignet et du Créton, voilà les agréments de ce village que domine la masse noire, lugubre, écrasante de la Tour de Dégioz, dernier éperon de la Grivolà et que protègent les blocs infernalement désordonnés du "clapey".

Plus haut la Vallée n'est plus sauvage. Elle a même une douceur tranquille qui fait un étrange contraste avec l'entrée.

Des prés, des champs, des bois touffus, des promenades.

Tignet, Créton, Bien, Maisonnasse, Eau-Rousse.

Puis la zone habitée pendant toute l'année finit.

Mais celui qui n'a vu que cette partie de la Valsavarenche, n'a rien vu d'elle.

Il faut aller plus loin, plus haut pour jouir.

Il faut aller au Pont, au Breil, au Nivolet, il faut parcourir la route royale qui monte à la montagne de Djouan et qui, de là, traverse horizontalement les hauts pâturages des Mayes, des Ouilles, de Turin, avec en face de l'autre côté de la Vallée, mais très proche, toute l'immense chaîne du Grand-Paradis. Cette route que personne ne suit et que tout le monde devrait parcourir, tant elle est douce et facile, donne des satisfactions rares.

Mollement étendus sur le gazon des hautes prairies des Mayes, à côté d'un petit lac bleu qui reflète le Grand-Paradis, on peut voir de près, presque toucher les immenses glaciers de Montandayné, la cime sourcilleuse de l'Herbétet, la pointe svelte du Petit-Paradis, la masse pesante du Grand-Paradis.

Enfin, en continuant la promenade, on peut trouver l'Alpe Turin où la volonté tenace d'un combattant de la Grande guerre a fait des miracles en arrachant la fertilité à des prairies qui dépassent les 2800 mètres.

On rencontre, enfin, l'immense plateau du Nivolet, parsemé de petits lacs, couvert de fleurs, tintant de sonnettes des vaches, une immense plaine qui repose l'esprit et le corps après la vue des terreurs du Grand-Paradis.

Là-haut un petit refuge-hôtel accueille hospitalièrement les passants et leur fait savourer la paix d'un paysage suisse.

Celui qui aurait vu cela et qui serait arrivé au Nivolet satisfait de sa promenade, croirait avoir assez vu.

Il lui reste cependant à voir encore une belle partie de la Vallée : la cascade de l'Arroley, les roches moutonnées de Turin, la belle plaine du Breil et du Pont, les marmittes de géants du Pont, du Terré, des Ormeys. Il lui reste à visiter le Refuge Victor-Emmanuel II. Il lui reste encore tout le côté alpinistique de la Vallée à étudier.

Il n'a pas encore goûté les eaux ferrugineuses du Nivolet et de l'Eau-Rousse. Il n'a pas encore admiré le vallon de Levionaz, le paradis du bouquetin, où l'on peut approcher le troupeau de ce Roi des Alpes et où l'on peut bien souvent caresser les petits nourrissons que les gardiens du Parc capturent quelques fois sur les ordres de l'administration.

Toutes ces beautés naturelles, avec la richesse des produits du sol, et des forêts, tout cela pourrait être valorisé, s'il y avait une route ouverte.

Elle manque.

Et la Valsavarenche est oubliée.

Et la Valsavarenche se dépeuple d'une manière impressionnante : en 1900 la Vallée avait plus de 600 habitants, elle arrive maintenant à peine à 300 personnes résidant pendant toute l'année.

Les autres ont fui ou vers la plaine ou vers l'étranger.

Les avalanches brisent les forêts et abattent les maisons, les torrents débordent et emportent routes, prés, champs et le montagnard fuit parce qu'il ne peut plus vivre.

Jusqu'à quand durera cet exode ?

Jusqu'à ce qu'une route vienne rendre plus facile ou, disons mieux, plus possible la vie.

C'est ce que toute une population désire.

C'est ce qui n'arrive jamais.

Il suffirait que l'on construise un pont sur le gouffre de Chevrère pour que la population construise pour son compte le reste de la route.

Ce ne serait pourtant pas une dépense énorme pour des organismes puissants comme l'État ou même la Province.

Nous savons, du reste, que des projets ont été déjà faits en ce sens.

Mais à quand les réalisations ?

71 Numéro spécial du Bulletin paroissial de Saint-Pierre, mars 1932⁷² - Souvenir des fêtes en

⁷² Publication soignée par Émile Chanoux dans sa qualité de secrétaire du Comité effectif pour la réalisation des fêtes en l'honneur de Mgr Louis Centoz.

l'honneur de S.E. Mgr Louis Centoz, Archevêque et Nonce

3-4-5-6-7 Mars 1932

Nous vous remercions / Oh ! Jésus ! / qui avez accordé à notre Pays / un Saint Prêtre / et qui avez voulu, à cause de ses vertus et de ses mérites / l'élever à la dignité d'Archevêque et de Nonce / et nous vous prions pour nous et pour notre Pays / d'être dignes de Votre amour et de Vos grâces.

Le souvenir

Les fêtes en l'honneur de S. Ex. Mgr Louis Centoz sont terminées. Notre Archevêque nous a laissés pour l'accomplissement de sa haute Mission.

C'est l'heure des souvenirs.

Les prières ferventes élevées à Dieu, dans notre église, l'élan spontané du peuple massé autour du Prélat, la belle, lumineuse figure de notre Compatriote, élevé si haut, bénissant cette foule, le Sacrifice du Calvaire répété dans la Sainte Messe qu'il a célébrée dans notre Église, le signe du parfait chrétien qu'il a imprimé sur le front de nos enfants, la réception au Municipale, les cérémonies du soir, l'illumination féerique de nos édifices publics, les chants, la musique et enfin son dernier adieu de lundi 7 mars, tout cela doit rester, non seulement dans les émotions et la vision de ceux qui ont été présents, mais aussi pour tous les absents, pour tous ceux qui vivront à notre place, dans l'avenir, et aussi pour tous ceux qui n'ont pas notre foi.

Nous avons voulu, par conséquent, réunir dans ce livre les principaux documents servant à donner une idée, pourtant bien pâle, de la fête que nous avons célébrée.

Nous avons voulu aussi rappeler quelque chose de la vie de Celui que nous avons voulu fêter, car la place si haute qu'Il occupe n'est que la récompense de ce qu'Il a mérité par son talent, ses vertus et son travail.

Son enfance

Monseigneur Centoz est né à Saint-Pierre le 1er avril 1883. Il a été baptisé le même jour dans notre église par M. le Curé Dujany.

Il est donc Saimperolein.

Si Rhêmes est le pays d'origine de la famille, St-Pierre est bien le pays natal.

Tous les deux cependant sont également chers au cœur de notre Archevêque, car tous les deux ont vu les ébats de son enfance, le développement de sa jeunesse, le rayonnement de son sacerdoce.

Chacun rappelle le pastoureau de Chanavey, pieux et réfléchi, doux et charmant. Petit conducteur de troupeau, peut-être écoutait-il, dans la solitude résonnante de nos Alpes, la voix du Maître qui l'appelait, la voix de Celui qui est le Pasteur par excellence. Certes, Dieu l'a appelé bien vite. Eh bien ! Il a répondu à l'appel.

Du reste, sa mère eut l'intuition de sa vocation quand il était encore à son berceau et il est notoire qu'elle a prié d'une manière particulière pour ce fils qu'elle sentait, dans un sentiment presque prophétique, appelé à de grandes choses. Et lorsque, plus grandet, mais toujours

délicat et frêle, quelqu'un le regardait avec un peu de commisération, " n'importe ", répétait-elle, " il fera du chemin ".

Et ce n'est pas seulement elle qui parlait ainsi, mais aussi sa maîtresse de l'enfantine, Faustine Paillex. Lui parler du petit Louis c'était pour elle un plaisir. " Il apprend tout de suite, il répond toujours juste, il a toutes les bonnes qualités. Qui sait ce qu'il va devenir ! "

Ses compagnons d'enfance, surtout à St-Pierre, où il a fréquenté l'école, ses compagnons, qui maintenant sont nos pères de famille, percevaient aussi la mission vers l'accomplissement de laquelle il tendait et ils le traitaient avec certains petits égards. Il s'imposait, du reste, à leur affection par sa bonté et pressentant sa vocation, il les réunissait parfois pour leur répéter les sermons du Curé.

Un homme n'a pas été étranger à la formation intérieure du garçonnet : M. le Curé Dujany. Il est juste de le rappeler ici, car ce n'est pas un de ses moindres mérites que d'avoir inculqué la Foi dans l'âme du futur Nonce Apostolique.

Séminariste

Puis le voilà au Séminaire. Sa vocation s'éclaire : elle prend conscience d'elle-même ; sa piété se développe de pair avec l'instruction : il voit sa route.

Chaque année il nous revenait à Saint-Pierre plus grand, plus mûr. Cette nature réfléchie et sérieuse prenait conscience de ses qualités et peu à peu elle laissait percevoir les aptitudes merveilleuses qui allaient attirer l'attention des supérieurs sur le jeune séminariste.

Au Séminaire il accomplissait en tout et partout son devoir. N'est-ce pas dans ce sens du devoir uni à l'intelligence et à la piété, qu'a sa raison d'être la carrière brillante de Celui que nous fêtons ?

Et puis ce fut la Première Messe, ici parmi nous, à Saint-Pierre et précisément le 10 Juin 1906. Avec quelle tremblante émotion notre cher et vénéré compatriote n'est-t-il pas monté pour la première fois à l'autel et avec quelle piété !

Alors, comme au 6 mars, il y avait la foule qui assistait et qui priait. Et alors comme au 6 mars il la bénit.

Puis il nous a laissés. Mais il revenait à nous, de temps en temps, toujours bon et simple, il revenait car il aimait le pays natal. En cela aussi il était bien nôtre, valdôtain, doucement attaché au coin de terre qui l'a vu naître. Et, encore, nous le souhaitons de tout cœur et le plus tôt possible, il reviendra à sa maison, au milieu de ses chers parents, au milieu de nous tous, qui l'accueillerons avec cette joie et cette affection qui ont caractérisé la fête du 6 mars 1932.

Le Prêtre

L'amour est bien le commandement nouveau que Jésus a apporté aux hommes et qui est le résumé de la doctrine. Mgr Centoz l'a toujours pratiqué. L'amour s'adresse avant tout à Dieu et il se manifeste par la prière. Mgr Centoz a avant tout prié et longuement. Jeune enfant, séminariste, prêtre, archevêque, toujours, toujours nous l'avons vu prier. Sa note dominante, particulière, la note qui frappait en lui, c'était bien la piété.

Quand on aime quelqu'un, on aime aussi à lui parler, à lui communiquer tout ce qui se passe en nous, à lui redire nos douleurs, nos souffrances, nos espérances. Et quand ce quelqu'un est

Dieu, quand ce quelqu'un est l'Infinie Bonté, quel réconfort et quel repos dans cet épanchement intime de tout notre être en Lui.

Monseigneur Centoz, dans son grand cœur aimant, nous est maître et guide dans cet abandon complet en Dieu, car c'est uniquement dans la prière que nous puisons la force, le courage pour soutenir les luttes de la vie et nous trouvons la véritable paix.

Mais l'union de l'homme à Dieu a une manifestation plus intime par le mystère de la sainte Eucharistie ; par la présence réelle de Jésus dans la sainte hostie, nous avons l'union profonde de Dieu avec l'homme, ce pauvre être plein de misères et pourtant si grand par son âme et par la Rédemption. Or, ce mystère d'amour divin, réclame de nous tous une restitution d'amour.

Combien Mgr Centoz aime Jésus dans la Ste Eucharistie ! Tous ceux qui l'ont approché, dans ses nombreuses et très longues stations devant Jésus-Hostie, ont rapporté un rayon de lumière. Du reste, si humble pour sa personne, il réclamait pour Dieu et pour le Saint Sacrement les honneurs les plus grands. Ce n'est un secret pour personne que si Mgr Centoz a permis qu'on eût organisé les fêtes du 6 mars, cela était uniquement dans le but de réserver une manifestation grandiose de foi catholique et d'amour à Jésus-Hostie, dans une procession publique du St Sacrement.

L'amour s'adresse ensuite aux hommes. Dans notre monde fiévreux et haineux Jésus seul, par son Église, enseigne à nous aimer les uns les autres. Dans ce monde où la force et la richesse sont les seuls maîtres reconnus, Jésus seul, par son Église, enseigne à aimer et à protéger les faibles et les pauvres.

Mgr Centoz, en cela aussi, digne disciple de Jésus et ministre de son Église, a excellé et excelle. Jeune enfant, pauvre lui-même, il a aimé surtout les pauvres. Prêtre, il a surtout pratiqué la charité. Les pauvres, les malades, les enfants. Voilà ses premiers amis.

Et si ce saint Évêque, à la grande âme évangélique, qu'a été Mgr Tasso, a jeté un regard particulier sur le jeune vicaire de Pontbozet, ce n'a pas été sans cause. En effet en le présentant au Pape Pie X qui réclamait un prêtre valdôtain qui connût bien le français et l'italien, il lui disait : " Santo Padre le invio un Luigi che non è principe come il Gonzaga ma, come questi, aspira ardentemente alla santità. "

Et ensuite, à Rome, au centre de la chrétienté, peu à peu, on est venu à estimer et à valoriser ses mérites et son talent, certainement un des motifs en a bien été la grande charité de l'humble Prélat. Du reste, qu'il suffise de penser à sa vie, ici parmi nous, dans ses courtes vacances. Avant tout il visitait les malades, il lassait un souvenir aux pauvres, il s'intéressait aux enfants. Et avec quelle grâce et quelle bonté il les traitait ! Comme jadis le Sauveur, ainsi Mgr Centoz, aimait à s'entourer des enfants qui sont bien la meilleure partie de l'humanité, celle qui est la plus rapprochée de Dieu. Et dans la fête du 6 mars, c'est bien Mgr l'Archevêque qui a voulu le déjeuner des enfants et le dîner aux pauvres.

Cet amour des petits, des humbles était en rapport avec son extrême humilité personnelle. Cet homme qui a toujours émergé, qui nous revenait de plus en plus auréolé de titres et de mérites, n'a jamais voulu paraître, et quand il était nécessaire de paraître, il a toujours cherché de tenir en seconde place sa personne. Et avec quel soin, au 6 mars, il a cherché d'empêcher tout apparat extérieur qui le regardât personnellement !

Mais celui qui s'abaisse sera élevé. C'est bien le cas de le dire devant cet humble fils de nos montagnes, devenu Archevêque et Nonce de la plus haute autorité de ce monde.

À Rome (minutante)

Monseigneur Centoz vu à Rome par nous. C'est certainement un peu comme une figure vue par la longue-vue et d'un seul côté.

Un jugement de ce qu'il a été à Rome, ne pourrait être donné avec précision que par ses supérieurs directs et surtout par S. Ém. le Cardinal Pacelli. Ce jugement, du reste, a été donné par la promotion éclatante qui lui a été conférée.

Mais ce qui nous intéresse, c'est surtout Monseigneur Centoz dans ses rapports avec ses compatriotes. Tout le reste est trop élevé pour nous. Monseigneur Centoz a toujours été l'ami, le protecteur, le conseiller de ses compatriotes.

Une pratique devait-elle être conduite à bout dans les bureaux ecclésiastiques et même dans les bureaux civils à Rome ? On recourait à Mgr Centoz qui, toujours serviable, courtois, bon, généreux, faisait le possible pour mener à bon port les choses. D'une prudence consommée, d'une perspicacité peu commune, il donnait son jugement sur les pratiques avec pondération et indiquait le meilleur moyen pour aller de l'avant. Mgr Centoz en ces choses aidait tout ce qui avait un but général ayant quelque rapport avec la religion et le bien commun ; mais il ne se prêtait pas à des actes qui n'auraient eu qu'un but personnel d'intérêt.

Qu'il suffise de rappeler l'initiative qu'il fit prendre pendant la guerre à l'égard des aumôniers militaires valdôtains. L'armée italienne en France avait besoin de prêtres connaissant les deux langues : Monseigneur Centoz s'intéressa de la chose et l'armée italienne en France eut presque exclusivement des aumôniers valdôtains qui, par leur bilinguisme et leur dévouement rendirent de précieux services et méritèrent l'éloge des autorités supérieures. Même quand il était à Berlin il aidait toujours ses compatriotes par le moyen de ses hautes connaissances et de l'estime dont il était entouré dans la Capitale.

L'affection des Papes⁷³

Le Pape Sarto, le saint Pie X, ainsi que le "Pastor bonus" et par excellence le Pape de l'Eucharistie, prit en grande considération et affection le jeune abbé Louis Centoz, qu'il plaça à la Secrétairerie d'État. Il l'appelait très souvent auprès de lui, non seulement, mais il voulut même qu'il vint à son gré en sa présence.

À Pie X succède, sur le siège de St Pierre, Benoît XV. La bonté et la sainteté brillent toujours et partout. Comme la violette qui se cache au milieu de l'herbe et son parfum la trahit, ainsi en est-il de notre Monseigneur. Il suffit de ce fait pour confirmer notre assertion.

Le St Père avait un petit neveu à préparer à la première communion et c'est à Mgr Centoz qu'il le confia. Enfant, combien as-tu été privilégié d'avoir eu un tel guide, un tel maître ! Lui qui aime tant notre Divin Sauveur, aura certainement versé dans ton petit cœur, pour ce Jésus qui devait pour la première fois venir en toi, l'ardeur et l'amour dont le sien déborde.

À la mort de Benoît XV, voici Pie XI occuper le siège de Saint Pierre. Quelle sera sa conduite, son estime, son amour, sa confiance, son affection pour notre compatriote ? Le même que celui de ses prédécesseurs. Pie XI, scrutateur infailible des âmes, a su entrevoir en Mgr Centoz de nobles et rares qualités à exploiter en faveur de l'Église, pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

Il commence son ascension. En 1923 il est envoyé en Espagne afin d'apporter au nom de Sa Sainteté le bonnet de Cardinal à Monseigneur Vidal y Barraquer, archevêque de Tarragone.

⁷³ Ce chapitre n'a pas été retrouvé dans l'ébauche manuscrite du livret.

En 1926 il est envoyé à Berlin en qualité d'Auditeur de Nonciature auprès de Mgr Pacelli, aujourd'hui élevé à la dignité de la pourpre et Secrétaire d'État. Là, pendant presque une année il remplaça le Nonce absent, en des charges délicates et importantes, donnant toujours et partout des preuves merveilleuses et extraordinaires de sa capacité, de son habileté, de son savoir-faire, s'attirant ainsi l'admiration et la confiance du Pape, qui le nomma Archevêque et Nonce.

Enfin, à titre de sa particulière prédilection Pie XI, en plus d'une magnifique croix pectorale qu'Il lui donna à l'occasion du Sacre, fit la surprise, à Mgr Centoz, de trouver sur le bateau un magnifique appareil radio, à installer dans son nouveau siège de La Paz (Bolivie).

Évêque

Mais il nous plaît de rappeler Mgr Centoz à Rome, dans l'auréole de sa consécration épiscopale. Nous l'avions vu toujours si humble et si caché, ici à St-Pierre, que l'apothéose de la consécration à Rome a été pour nous comme une révélation. Non pas que nous n'eussions eu l'idée exacte de sa haute situation. Mais bien plutôt parce que nos yeux s'étaient faits un autre cliché de la figure de Mgr Centoz. On l'a vu à St-Pierre aussi. Cette majesté qui confère la dignité épiscopale porte instinctivement à s'incliner.

À Rome la solennité de la consécration a été pour nous une série d'émotions poignantes. Avant tout le milieu. Le décor de la Chapelle du Collège Pio Latino-Americano, solennelle comme toutes les églises de Rome. Ensuite le silence et la musique si prenante, s'intercalant, l'ordre grave de la cérémonie, la figure majestueuse de S. Ém. le Cardinal Pacelli et la douceur de celle de notre compatriote où on lisait l'émotion, tout cela nous prédisposait à sentir les cérémonies grandioses de la consécration.

Nous ne ferons pas ici la description de ces cérémonies. Leur sens était bien clair, cependant. Et c'était une joie pour nous tous que de pouvoir le saisir.

L'Église rappelait avant tout au nouvel Évêque sa petitesse d'homme. Elle a soin de le faire en toutes les occasions qui pourraient porter à des pensées d'orgueil. Elle lui rappelait ensuite l'immense responsabilité que la Consécration importait. Elle lui rappelait les vertus en général et celle du renoncement et de l'obéissance en particulier. Elle lui imposait ensuite le Saint Évangile, lui rappelant que là est une des sources de la vérité et qu'il faut penser et agir d'après ce qu'il enseigne. Enfin le Cardinal consécrateur l'investissait de sa dignité et l'appelait à s'asseoir sur son trône.

Lorsque nous, les quelques compatriotes présents, nous le vîmes ainsi, quelque chose comme un remuement du cœur nous prit.

Voilà notre parent, notre compatriote. C'était bien lui. Et pourtant ce n'était plus seulement lui. C'était aussi " l'Archevêque ". Aussi quand il revint à nous, toujours bon après les cérémonies, nous étions tous un peu étonnés et aussi un peu fiers de ce grand honneur.

Et ensuite, lorsqu'il nous présenta au Pape cet étonnement et cette fierté augmentèrent encore. Le Pape ! Là nous avons compris pourquoi Mgr Centoz nous semblait si grand. Il était Nonce, envoyé du Pape et il brillait du reflet de sa lumière.

Le 6 mars 1932

Ce n'est pas une chronique qu'il faut faire, c'est une évocation.

3-4-5 mars. - La population qui accourt à l'église, lui donnant un cachet vivant : Mgr Micheletto dans sa figure toute blanche qui domine puissamment le nombreux auditoire par sa parole haute, claire, vibrante, par la force de ses argumentations, par la puissance de ses évocations : voilà ces journées ; tandis que tout autour de l'église et dans l'église elle-même on travaille aux embellissements.

6 mars. - Jour de lumière, jour de joie, jour de splendeur. Ce fut un triomphe tout court, a dit si bien notre journal, la *Revue Diocésaine*, triomphe du mérite humble et modeste, triomphe de la reconnaissance et de la confiance du peuple, triomphe de la Foi, triomphe de l'Église, triomphe de la petite patrie valdôtaine. Et sous l'impression de cette joie et de cette satisfaction générale les détails échappent et la vision grandiose de ce qui a été surgit éblouissante.

Le matin, quand le soleil commençait à dorer la pointe svelte de la Grivolà, là en face de St-Pierre, dans l'église paroissiale nos enfants recevaient Jésus des mains de leur Curé. Autour de ces enfants qui priaient, les prêtres se succédaient aux autels latéraux célébrant la Sainte Messe. Ainsi la journée commençait bien, car elle débutait par la prière. Ensuite ces mêmes enfants étaient réunis dans la salle Perrod pour un petit déjeuner que le Comité leur offrait. Pendant que là-haut, dans l'église, les prières s'élevaient à Dieu des cœurs purs, en bas dans la bourgade de St-Pierre la grande route centrale se remplissait de peuple.

Neuf heures. L'entrée du pays est obstruée. On ne passe plus. Les prés qui bordent la route sont envahis. Une quarantaine de prêtres et une quinzaine de séminaristes, sœurs, enfants, gendarmes, "militi", collégiens, "balilla", sont massés en bel ordre, dans l'attente, sur la route. La foule circule comme un fleuve tout autour. Seule l'estrade qui borde la route et sur laquelle auront lieu les présentations est libre.

Tout à coup quelques autos paraissent. C'est le groupe des autorités qui arrivent. Ce sont : M. le Vice-Préfet Orlando, le Préteur Chev. Fabi, le Consul Mino, M. le G. Off. Léopold Marcoz, qui en descendent.

Immédiatement après une autre auto débouche. C'est Lui. Un frisson parcourt la foule et un long applaudissement accueille le Prélat qui apparaît tout auréolé dans ses habits d'Évêque. Sur l'estrade, après les présentations et les salutations, M. le Chev. Ottoz, Podestat, adresse le salut de la population en termes choisis que nous ne pouvons faire à moins de transcrire.

(.....)⁷⁴

Ensuite, après s'être revêtu des ornements épiscopaux dans la chapelle du Prieuré et avoir reçu l'offrande du beau bâton pastoral, don du Comité, le cortège se forme se dirigeant vers l'église. La masse du peuple est déjà énorme, le cortège interminable. Sur la porte de l'église Mgr reçoit le salut d'une fillette, puis la Confirmation commence immédiatement. Avec quelle fierté nos enfants ont reçu le signe du parfait chrétien de leur Compatriote Archevêque ! Après, c'est la Messe Pontificale qui commence. Au chœur, Mgr l'Archevêque, visiblement ému, monte à l'autel qui l'a vu petit servant, il y monte afin d'y prier pour son peuple. Autour de Lui, les prêtres et les servants assistent pieusement.

Dans la nef, le peuple qui a pu entrer s'est massé d'une manière impressionnante. Et pourtant il est d'un silence plus impressionnant encore, car il prie. En haut, dans la tribune, les chœurs de St-Pierre, d'Introd, d'Aymavilles, de Villeneuve, d'Aoste, exécutent une des plus belles messes, de façon à mériter ensuite l'éloge de l'Archevêque lui-même.

⁷⁴ Suit le texte du discours du Podestat, que Chanoux n'a pas transcrit dans son manuscrit.

À l'Évangile Mgr Micheletto monte en chaire : " Réjouis-toi famille Centoz, réjouissez-vous Paroisses de St-Pierre et de Rhêmes, qui vous disputez l'honneur d'avoir donné le jour au Pontife, réjouis-toi Pontbozet qui as eu les prémices de son ministère sacerdotal, réjouis-toi Vallée d'Aoste tout entière, chère patrie valdôtaine, qui vient de donner un Pontife à l'Église. " Qui n'aurait pas été ébranlé par cette voix chaude de vieillard, à la grande âme apostolique ?

La messe continue dans un décor merveilleux pour terminer par la bénédiction papale.

La sortie a été le spectacle certainement le plus superbe de la journée. La rampe et la place de l'église, le plan des chemins de Pommier et de l'ex-municipie, forment divers degrés adossés à la montagne et s'ouvrant en guise d'éventail devant l'église elle-même et devant le château. Tous les espaces disponibles sont couverts de peuple. Partout où il est possible de s'accrocher, même sur les flancs du roc du château, il y a quelqu'un.

Quand Mgr l'Archevêque sort de l'église, avec sa piété, cette masse de peuple s'ouvre respectueusement devant lui et applaudit. Puis quand du haut d'un détour de la rampe du château, qui s'avance en guise de balconade. Il réapparaît saluant cette foule, c'est un tonnerre d'applaudissements qui éclate. Il répète plusieurs fois son salut si sympathique et plusieurs fois la foule lui répond de sa même voix puissante et affectueuse.

Au dîner, qui suit, dans la salle dite des étoiles du Château de St-Pierre, gentiment concédée par Madame la Baronne Sophie de St-Pierre, prennent part plus de cent convives. Dîner de choix que relève encore l'ambiance chaude et sympathique des convives et le décor moyenâgeux du site. Au dessert, Mgr Boson lit les nombreuses adhésions, puis il offre un riche anneau au nouvel Archevêque. M. le Curé, Mgr Gal, Mgr Bourgeois, Prévôt du G.-St-Bernard, M. le Curé Blanchet, de Rhêmes, M. Bordet Podestat de Pontbozet, offrent leurs hommages et leurs souhaits, au nouvel Archevêque, au nom respectivement de la Paroisse de St-Pierre, du Diocèse d'Aoste, de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, des pays de Rhêmes et de Pontbozet.

S. Ex. Mgr Centoz se lève ensuite pour remercier. Il rappelle les heures émotionnantes du Sacre à Rome, il remercie les Autorités religieuses et civiles d'Aoste et de St-Pierre qui ont été d'une exquise gentillesse à son égard, tous ceux qui sont intervenus à la fête, le Comité, les chantres, les chanteuses.

Au lever de table, la Chorale d'Aoste et la Bande municipale de la Cogne, tour à tour, entonnent les plus beaux chants valdôtains et exécutent des marches les plus joyeuses. Puis les Autorités, Mgr Centoz en tête, vont saluer les pauvres qui ont dîné dans la salle Léopold Perrod. Là Mgr Centoz s'entretient amicalement, un moment, avec tous les présents, il distribue des caramels et il est prié de s'asseoir pour un groupe photographique ; puis il rentre avec sa suite dans la cour du château pour une autre pose photographique. Le décor est merveilleux. Le grand plateau de St-Pierre tout cultivé comme un jardin, se découvre au-dessous dans toute sa beauté ; en face, la Grivolà brille au soleil de midi et là-bas au fond de la Vallée l'AEmilius salue par sa svelte silhouette et caresse à ses pieds la Ville d'Aoste couchée mollement dans sa petite plaine.

On jouit dans cette heure de lumière et de calme. Mais on peut s'arrêter longtemps. Il est trois heures de l'après-midi et la grande Procession du St Sacrement commence. Qu'il a dû tressaillir de joie le cœur de notre Archevêque pendant qu'il portait le St Sacrement et qu'il voyait l'immense foule qui le précédait et le suivait, serpentant au milieu de la campagne encore endormie, mais déjà prête à se réveiller, et des villages de la colline et de la bourgade en fête ! Jamais de mémoire d'homme, le St Sacrement n'a eu hommage plus éclatant à St-Pierre. Et cela est bien dû à Lui, notre Archevêque. Et cela se vérifie alors que quelque part quelqu'un croit souffler que la Foi n'est plus parmi nous !

Après la Bénédiction du St Sacrement, Mgr Centoz adresse un salut et un merci bien affectueux aux prêtres et aux fidèles.

À cinq heures a eu lieu au Municipale la réception officielle des autorités civiles locales. M. le Podestat Chev. Ottoz tenait, et justement, à ce que la Commune ne fût pas étrangère à la fête. Et le Chef-lieu accueille dignement notre Archevêque, dans sa brève visite. La bourgade est en liesse et le long de la rue Humbert Ier et des places De Rolland et Vittorio Veneto, jusqu'à l'église, où Mgr a voulu avant tout aller, tout est pavoisé de drapeaux. Après une brève prière à l'église, Mgr est reçu au Municipale par le Podestat et les autorités. Il reçoit leurs hommages et les remercie. Une charmante fillette, en costume valdôtain, soigneusement préparée par Mme Ronc-Désaymonet, institutrice, débite avec une délicatesse exquise un joli petit discours, qui remplit de joie le cœur des présents et surtout du Héros de la fête.

À ce moment voilà arriver S. Ex. Mgr Calabrese, notre bien-aimé Évêque, venu tout exprès pour lui rendre ses hommages et le féliciter des grandes démonstrations d'affection que St-Pierre et la Vallée entière si largement représentée en ce jour, lui ont faites et que la Divine Providence a voulu favoriser d'un temps exceptionnellement beau.

Puis appelé par la foule, Il la salue du haut du grand balcon municipal.

Huit heures. Dans l'ancienne chapelle des Pénitents, une petite académie préparée avec de grands soins par les institutrices du pays vint couronner la journée. Les enfants des écoles offrent un à un leur hommage à l'Archevêque et lui présentent de grands bouquets de fleurs. Le Prélat les remercie avec effusion de cœur, leur assurant qu'il emportera les fleurs avec lui sur le bateau vers l'Amérique lointaine.

Ensuite M. le Géom. Cognein, au nom du Comité, remercie tout d'abord S. Ex. pour avoir bien voulu venir parmi nous, donner les prémices de son ministère épiscopal et nous faire jouir encore une fois de son aimable compagnie, il remercie ensuite tous les intervenus, tous ceux qui ont concouru à la réussite de la fête, tous ceux qui se sont sacrifiés de n'importe quelle manière pour que tout marchât bien.

On sort de la chapelle, Mgr l'Archevêque dans un geste d'exquise bonté serre encore une fois la main aux intervenus, il les salue tous et un à un de nouveau, pendant que tout autour, sur le clocher, devant l'église, au château, à la cure, au monument aux soldats morts en guerre, à la bourgade brillent des milliers de lampes électriques. C'est l'illumination, que le Comité, sous l'inspiration du Curé, a voulue malgré de nombreuses difficultés et qui a réussi d'une manière merveilleuse, grâce à l'apport technique de la Maison Giani de Busto Arsizio et à la générosité de la Société "Alta Italia". Un peu plus tard, alors que toute la population était déversée sur la grande route pour admirer l'illumination, voilà que du haut de l'éminence du Châtelair s'élançant vers le ciel, des fusées qu'illuminent, par moment, la Vallée entière.

Lundi 7 mars les fêtes ont eu leur clôture. Dans l'église bondée de peuple, une communion générale d'action de grâce a eu lieu, avec deux baptêmes, trois premières communions et trois confirmations d'adultes. Ensuite Mgr l'Archevêque s'adresse une dernière fois à la foule pour un dernier salut, un dernier remerciement et une dernière bénédiction. Une délicate et importante mission l'appelait ailleurs. Mardi après-midi, entouré d'une grande foule, émue jusqu'aux larmes pour son départ, Il nous a laissés. Six autos avec les personnes les plus remarquables l'ont accompagné à Aoste, où il est parti par le train de 6 heures du soir, recevant une dernière fois les hommages de plusieurs membres du clergé et de quelques autorités locales civiles, y compris S. Ex. le Préfet d'Aoste.

Ainsi les fêtes ont passé dans une atmosphère de paix et de lumière, au milieu de la joie générale.

Saint-Pierre et la Vallée d'Aoste en ont tiré et en tireront des fruits de salut.

Quant à nous, nous remercions le Seigneur.

72 Compte rendu signé "Un Vieux", publié dans L'Écho de la Vallée d'Aoste le 13 décembre 1935 - Littérature Valdôtaine. Un livre de poésies en patois

Il est des gens qui pleurent sur le passé, sur le présent, sur l'avenir.

Il est des gens qui désespèrent de la Vallée d'Aoste.

Ces gens-là ne voient rien.

Et je le prouve.

Par ces temps particulièrement difficiles, le public valdôtain a vu sur les devantures des librairies d'Aoste, une belle petite publication : "La Dzouère entzarmaie", par Mme Eugénie Martinet.

L'auteur.

Fille de M. l'Avocat César Martinet d'Aoste, l'auteur appartient à une des plus vieilles familles d'Aoste.

Il y a plusieurs années déjà, elle avait publié un volume de poésies italiennes sous le titre "Primo dono" qui avait été noté et apprécié dans le milieu des lettres.

Puis, on le voit, l'esprit de Mme Martinet a fermenté.

Elle a compris que le vrai poète doit parler le langage des aïeux, le langage du peuple.

Peut-être a-t-elle senti plus claire la voix du terroir, vivant à Milan, loin de la petite Patrie.

Peut-être a-t-elle entendu plus nostalgique l'appel de sa Vallée.

Et voilà que le nouveau livre est venu, qui sent le terroir, qui sent le village valdôtain, qui sent le paysan valdôtain.

Formée, dans ses études, par la culture italienne, ayant fait ses études exclusivement en Italie et dans les écoles publiques, Mme Martinet est la preuve vivante, avec d'autres jeunes écrivains valdôtains, que l'esprit de la Vallée natale ne meurt pas.

L'œuvre.

Les poésies de Mme Martinet n'ont pas la simplicité de celles de Cerlogne ni la clarté de celles de Lucat⁷⁵.

Elles sont plus cérébrales, plus littéraires, d'une perception plus difficile.

Il y a aussi une recherche de termes un peu forcée, qui rend la lecture un peu fatigante.

La pensée, très dense, est un peu couverte par la phrase difficile.

Mais j'ai aimé deux choses dans ces poésies : l'amour intense de la terre valdôtaine qui les a dictées et l'adhérence qu'elles démontrent à la vie valdôtaine.

⁷⁵ Les références sont aux poètes Jean-Baptiste Cerlogne et Désiré Lucat.

Ces qualités se manifestent avec une telle force que le lecteur est obligé, après lecture, à méditer sur ce qu'il a lu, à se rappeler avec précision des idées qu'il a perçues.

Quelque temps après la lecture, il se surprend à aimer ce qu'il a lu.

Cela signifie que l'œuvre est vivante.

Et c'est là l'essentiel.

Après avoir exprimé mon point de vue sur la publication, je voudrais adresser à l'auteur une prière.

Je voudrais lui dire qu'elle continue à nous donner des poésies, qu'elle continue à nous les donner en patois, qu'elle conserve même son genre de poésie qui la distingue des autres auteurs valdôtains.

Mais elle vit à Milan.

Qu'elle retourne donc, si cela est possible, dans les campagnes valdôtaines, et ce pendant quelque temps.

Un " bagno in Arno " d'un nouveau genre, lui ferait du bien, car les vrais maîtres du patois sont les paysans.

Qu'elle y retourne pour son plaisir et pour le nôtre.

73 Compte rendu signé X, publié dans L'Écho de la Vallée d'Aoste le 16 avril 1937 - Le rayonnement d'une âme. (Sœur Justine Guillet)

C'est sous ce titre qu'a été présenté le recueil des écrits de Sœur Justine Guillet, Directrice du Pensionnat des Sœurs de St-Joseph, à Aoste. Et le titre est, en effet, le résumé ou pour mieux dire la condensation en quatre paroles du livre.

Il est des personnes qui sont repliées sur elles-mêmes, qui travaillent, pensent pour elles-mêmes, qui n'ont aucune volonté d'influer sur les autres, si ce n'est en relation aux affections, aux buts, au désir de leur personne individuelle.

Ces gens-là vivent et meurent sans porter aucun élément positif à la vie sociale. Ce sont là les "nuls" socialement, les égoïstes. Il est, au contraire, des personnes dont toute la vie est un rayonnement. Tous ceux qui se trouvent autour d'elles sentent l'influence de leur présence, sentent comme une émanation de leur personnalité. Ces personnes qui rayonnent ont des idées bonnes ou mauvaises et ont par conséquent une influence utile ou nuisible. Mais ces personnes-là sont toujours foncièrement bonnes. Il y a toujours au fond d'elles-mêmes un grand, un immense besoin d'aimer et par conséquent un grand, un immense besoin de se donner.

Il y a de ces âmes rayonnantes dont la vie est cachée, dont les distraits ne s'aperçoivent pas, parce que ce besoin d'aimer, de se donner se concentre sur certaines personnes : un fils, un époux, un père.

Il y en a d'autres dont le rayonnement se répand bien loin autour d'elles : ce sont ces âmes de chefs, d'apôtres, d'éducateurs qui passent lumineuses dans le monde en laissant dans ceux qui ont été dans leur sillon de lumière, une transformation.

Sœur Justine était une de ces âmes.

Elle était née pour rayonner.

Peut-être est-ce [ce] besoin inné qui la poussa très jeune vers l'état religieux qui, plus que tout autre, permet, en déchargeant l'individu de la préoccupation d'une famille, un plus large rayonnement.

Peut-être est-ce cette vocation d'éducatrice qui l'appela très jeune au Couvent des Sœurs de Saint-Joseph.

Certes, cependant, à peine fut-elle religieuse, elle devint éducatrice. Pendant toute sa vie, elle fut cela et elle le fut à un degré exceptionnel. Très jeune, elle fut au poste auquel elle était naturellement préparée : à la direction du Pensionnat annexé au couvent, de ce Pensionnat qu'elle porta à un développement qui ne sera jamais dépassé, et où passa une génération entière de valdôtaines instruites. Elle y dépensa toutes ses énergies, elle y mourut, car elle ne pouvait ne pas y mourir.

Mais pour avoir la perception exacte de ce qu'elle fit, ce recueil, combien incomplet, de ses lettres et de ses œuvres qu'une autre religieuse, qui a pu vivre chaque jour à côté d'elle et dont les hautes qualités intellectuelles seront bien connues à l'avenir, a voulu pieusement recueillir, n'est peut-être pas inutile.

Ce recueil ne fait pas voir ce que Sœur Justine a fait : il fait voir pourquoi Sœur Justine a fait et comment elle a fait. Il fait voir par quels sentiments cette éducatrice exceptionnelle était mue. Et analysons-les, ces sentiments :

Avant tout, le sentiment religieux. C'était une religieuse, et sa première mission, son premier but était la formation, l'éducation religieuse. Il est tout naturel que cela fût.

Et le sentiment religieux, guidé par une foi vive, profonde, alimenté par les souffrances, soutenu par la rigidité de la vie, se manifeste à travers toutes les pages du livre, dans toutes les diverses manifestations de sa vie, comme un grand besoin d'amour : d'amour de ce Christ pour lequel elle avait abandonné la vie ordinaire. Ensuite, et il faut y insister, le sentiment de la famille. Les lettres sont en grande partie des lettres de famille, elles sont surtout des lettres à sa mère. Et ce qui frappe dans ces lettres, et qui, je crois, est le secret du rayonnement de Sœur Justine, est le grand équilibre des affections. Sœur Justine religieuse, toute à sa haute mission, n'a pas oublié sa famille. Elle est restée pour sa mère, pour son père, la fille dévouée et affectionnée, pour ses frères et sœurs, l'aînée, qui vit la vie de sa famille, qui participe aux joies, aux préoccupations, aux douleurs de sa famille.

Et enfin l'affection pour sa terre, pour son peuple.

Il faut avoir été un de ses élèves ou bien être au contact avec ses anciennes élèves pour percevoir les sentiments qu'elle leur a inculqués. Une éducation n'est pas complète si elle ne prend pas tout l'homme et surtout l'homme dans le cadre de son groupement social, dans le cadre de son peuple. Sœur Justine, éducatrice, devait surtout forger des futures mères de familles : par elles devront se perpétuer les traditions et la vie du pays. Elle le sentait et le voulait.

Elles sont nombreuses en Vallée d'Aoste et à l'étranger les anciennes élèves de Sœur Justine. Ce livre est fait surtout pour elles. Il n'est cependant pas fait exclusivement pour elles, et celui qui écrit ces lignes a aimé lui-même à le lire, à le méditer car c'est un livre qui agit en profondeur, et qui fait penser. C'est un livre que l'on lira toujours et qui sera toujours d'actualité, car il dit des choses toujours vraies, et il les dit comme les a dites Sœur Justine.

74 *Article signé C., publié dans Augusta Praetoria le 28 octobre 1942 - I nostri Morti*

Si avvicina il giorno in cui commemoreremo i nostri Morti.

Ed è bene che noi ci ricordiamo di loro.

È un bisogno del cuore riconoscente, è una necessità dello spirito.

Che cosa sono, per noi, i nostri Morti, coloro che, su questa dura terra, ci hanno preceduti?

Pensiamo un momento a ciò che siamo.

Guardiamo un momento a ciò che sta attorno a noi.

Dopo che a Dio, sorgente di ogni cosa, tutto dobbiamo ai nostri Morti.

Noi siamo, nel tempo, ciò che essi furono.

Il sangue che scorreva nelle Loro vene, scorre ora nelle nostre vene.

Noi abbiamo nel nostro fisico, nel nostro viso, nel colore della nostra pelle, nella sagomatura del nostro corpo, in tutto ciò che ci forma leggermente diversi dagli altri uomini di questa terra, le tracce di ciò che Essi furono.

Ad Essi dobbiamo la casa in cui siamo nati e forse quella in cui viviamo. Ogni pietra, ogni ardesia, ogni tavola di questa casa porta le tracce, direi, delle Loro mani, in quanto che furono le Loro mani a lavorarli, a pulirli, a porli là dove sono, in quell'ordine che è funzione di un tutto.

Ad essi dobbiamo le strade, i sentieri che noi percorriamo. Ogni passo di piede che lasciamo sul terreno percorso è come ricalcato su altre orme che essi lasciarono sullo stesso terreno.

Essi furono i dissodatori delle terre che noi coltiviamo. Là ove era bosco essi hanno divelto le piante, infranto le rocce, formato la buona terra, nera e fertile, su cui cresce rigogliosa la verde erba dei nostri prati. Là ove era nuda costa, Essi hanno scavato, costruito muri e terrazzi, appianato il suolo, portato la terra fertile, sui cui biondeggiano le nostre messi o su cui pingui e dolci i grappoli d'uva delle nostre vigne maturano al sole settembrino.

Essi ci tramandarono una lingua, una ricca letteratura, che noi troppe volte ignoriamo; ci tramandarono tradizioni di vita sapientemente formatesi attraverso le Loro esperienze e le Loro sofferenze.

Essi ci tramandarono il ricordo della loro onestà, della loro laboriosità, della loro Fede.

E tutto questo, molte volte, troppe volte, noi ignoriamo.

Percepando solo l'attimo fuggente e non altro, noi crediamo di essere gli artefici della nostra vita, del nostro divenire.

Noi talora guardiamo con un certo disprezzo a ciò che Essi fecero perché non sappiamo immaginare la somma di intelligenza e di fatiche che esso significa.

Eppure noi non facciamo che portare la nostra piccola pietra all'edificio sociale che Essi iniziarono.

Noi non siamo che un anello della catena di ciò che fu e di ciò che sarà.

Ciò che noi facciamo è poco, è pressoché nulla, in confronto a ciò che fu fatto e a ciò che sarà fatto.

Eppure noi crediamo di fare tutto.

Noi crediamo di essere tutto nella vita sociale.

Fermiamoci un momento a pensare, amici lettori, e abbiamo il coraggio di vederci quali siamo realmente nella organizzazione del mondo, nella economia del Creato.

Come sentiamo la nostra pochezza!

E che cosa sono le nostre sofferenze, le nostre gioie, i nostri amori, nella immensità delle migliaia di generazioni che, come noi, e, dopo di noi, soffriranno, gioiranno ed ameranno?

Quando, il 2 novembre prossimo, noi recheremo ai Nostri Morti l'omaggio delle nostre preghiere e quello dei nostri fiori, pensiamo un attimo a queste cose grandi nella loro semplicità.

Ed allora la stessa terra morta parlerà a noi di Loro.

Perché tutto ciò che è vivo è, dopo Dio, opera loro.

E sentendo ciò, noi sentiremo che Essi non sono morti.

75 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria les 11 novembre et 2 décembre 1942 - I paesi veramente ricchi

Quali sono i paesi veramente ricchi?

Se guardiamo attorno a noi, lo possiamo facilmente distinguere.

Non parliamo delle grandi nazioni: quelle sfuggono al nostro piccolo controllo di piccoli uomini.

Ma parliamo dei paesi della nostra valle.

Quali sono i paesi veramente ricchi?

Ed innanzi tutto osserviamo alcuni fatti.

I paesi di fondo Valle, meglio esposti al sole, più ricchi di acque irrigue, la cui terra è più fertile, sono costantemente, gradualmente, popolati da gente venuta dalla montagna. Non abbiamo che da osservare i cognomi delle famiglie che vi abitano: sono in gran parte cognomi di famiglie della montagna e della montagna povera.

Perché?

Osserviamo un altro fatto. Nelle stesse famiglie venute dalla montagna e che hanno ancora lasciato delle radici lassù, il ramo sceso a valle, dopo alcune generazioni di vita comoda, deperisce, e finisce per spegnersi, mentre il ramo rimasto in montagna continua a vivere rigoglioso e manda, molte volte, altri suoi membri a sostituire, in piano, coloro che vi si sono spenti.

Perché?

Osserviamo ancora un altro fatto.

Buona parte delle persone colte della nostra valle, e specialmente il nostro clero, viene dalla montagna. Il fondo valle è povero anche intellettualmente, anche spiritualmente. Eppure, per la vicinanza e la comodità delle scuole, dovrebbe più facilmente produrre uomini istruiti.

Perché?

Ed osserviamo infine un altro fatto ancora.

Fra gli stessi paesi di montagna, non quelli apparentemente ricchi, con grandi alberghi e lussuosa villeggiatura, sono i grandi produttori di famiglie che ripopolano il piano, e di individui istruiti e colti, ma bensì i paesi poveri, separati apparentemente dal consorzio umano, i paesi che non hanno l'automobile, i grandi alberghi e le ville lussuose.

Ed in questi paesi vedremo, in piccolo, lo stesso fenomeno che osserviamo in grande, nella nostra valle : gli abitanti del centro gradatamente, vengono sostituiti dagli abitanti delle frazioni.

Perché?

Questo fenomeno non è di oggi, è un fenomeno di sempre.

È un fenomeno storico.

È un fenomeno che ha avuto luogo per secoli e che continua, come quelle cose ineluttabili, inarrestabili, fatali, cui la volontà dell'uomo non può opporsi.

È dunque un fenomeno che ha cause profonde.

Quali sono queste cause?

Quali sono i perché di questo fenomeno?

Perché i paesi apparentemente poveri invadono i paesi apparentemente ricchi, ne sostituiscono gli abitanti, li ripopolano, li ricoltivano, vi si trapiantano, per poi, gradatamente, impantanarvisi e spegnervisi?

E dopo aver esaminato bene ogni cosa, noi verremo ad una conclusione, la quale non potrà essere che questa:

I paesi apparentemente poveri di terra buona, sono ricchi di uomini buoni, di uomini sani moralmente e spiritualmente, di uomini sobri,

di uomini lavoratori,

di uomini religiosi.

La vita dura, necessaria per campare, impedisce a questi abitanti di acquistare abitudini di pigrizia e di gola.

Ed allora l'uomo, necessariamente lavoratore e sobrio, non acquista vizi, per cui la volontà diventa fiacca, il sangue diventa torpido, il corpo diventa grosso, e tutto si putrefà nella quietudine del benessere.

Ecco perché i paesi apparentemente poveri, sono i paesi effettivamente più ricchi.

Perché la ricchezza è potenza, è forza di espansione.

E condizione di ciò, condizione essenziale è che l'uomo sia sano, sia forte.

Per poterlo essere deve essere sobrio, deve essere lavoratore.

E l'uomo sano è anche uomo religioso.

La religione ha una morale dura, ha le sue esigenze che costringono l'uomo a dominare, con l'intelligenza e la volontà, gli istinti più bassi, più bestiali, meno nobili del nostro essere.

La religione veramente vissuta, quella che non è limitata a delle formule o a delle formalità, è quindi più facilmente accettata e vissuta dagli uomini sani.

E diventa, per questi uomini sani, lievito di vita, sorgente di forza.

Ed è così che i paesi veramente ricchi, nel senso predetto, sono quelli veramente più religiosi.

E la religione è, per essi, anche sorgente di ricchezza.

Ed è così.

L'uomo è l'unica vera ricchezza di un paese.

Perché l'uomo sobrio, sano, lavoratore, religioso, trae la ricchezza ovunque, anche dalle terre povere.

Mentre l'uomo pigro, goloso, viziato, è povero anche sulle terre più ricche.

76 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 16 décembre 1942 - Ritorno alla terra

La terra è madre.

Mai come in questi tempi difficili lo si è sentito.

Essa sola nutre i suoi figli.

Essa sola produce ciò che è più necessario all'uomo: il pane quotidiano.

Nel secolo scorso, molti avevano abbandonato la terra dove erano nati per vivere la vita più comoda della città.

Essi, gli inurbati, ritornavano qualche volta ai loro paesi, dalle città. Ed avevano molto denaro, una automobile rombante, avevano vestiti eleganti, avevano anelli ingemmati nelle dita e lunghe catene auree sul ventre prominente.

E coloro che erano rimasti in paese, vedendoli, credevano che essi, gli inurbati, avessero la vera ricchezza.

E gettavano via la falce e l'aratro, per correre dietro a costoro nelle immense metropoli brulicanti di gente.

Fu così che la terra diventò deserta, mentre le città ingigantirono.

Oggi, invece, ognuno tocca con mano che quella non era la vera ricchezza, il vero benessere.

Le città sono diventate formicai ove si lavora, si lavora, si lavora. E tutto ciò che vi si produce non serve a satollare chi ne è in possesso.

E si viene nelle campagne a chiedere il pane a coloro che non avevano voluto o saputo inurbarsi.

E la larga e dura mano nera è benedetta come non mai, quando dona il tozzo di pane bigio a colui che ha fame.

È un ritorno alla realtà delle cose, al giusto equilibrio fra le cose.

Il coltivatore della terra ritorna ad essere considerato ciò che veramente è: il maggiore dispensatore della ricchezza vera.

E la terra, sulla quale, egli, solo fra gli uomini, si curvava amorosamente, ritorna ad essere considerata ciò che, veramente, è sempre stata: la grande madre dell'umanità.

77 *Article signé C., publié dans Il Messaggero Valdostano de l'année 1943 - Il paese morto*

I paesi muoiono come gli uomini.

Essi muoiono quando l'uomo li abbandona, quando in mezzo ad essi non squilla più il riso dei bambini, il canto delle giovani.

Essi muoiono quando l'ultimo abitante, vecchio, sporco, vi muore in fondo ad una delle case diventate tugurio.

E ve ne sono diversi paesi morti, nelle nostre Alpi spopolate!

Essi furono, un giorno, belli, giovani, come gli abitanti che colà vivevano, si amavano, si moltiplicavano.

Allora le case erano vive.

La mattina, a mezzogiorno, sul far della sera, le porte si aprivano, cigolando, i camini emettevano il loro fumo bluastro che richiamava alla memoria il buon pasto che, sotto sotto, si preparava, le mucche facevano risuonare le loro campane e le comari, alla fontana, commentavano gli avvenimenti.

Qualche volta la campana della cappelletta si muoveva, lanciando ondate di suoni brevi e cadenzati, e poi la più vecchia zia iniziava la recita del rosario nella chiesetta nuda e povera, piena di gente.

In qualche angoluccio un po' oscuro, qualcuno parlava d'amore.

Ma erano tempi antichi, questi, tempi in cui non v'era il cinematografo, non si conoscevano le macchine, non venivano i villeggianti, tempi in cui gli uomini vivevano secondo la legge di natura e la legge di Dio.

Poi... venne qualcuno, che insegnò altre cose.

Insegnò che bisognava gioire per quei pochi giorni che ci è concesso di vivere.

Insegnò che sono stupidi coloro che hanno molti figli, perché questi costano fatiche e fanno invecchiare innanzi tempo.

I montanari credettero, perché quelli erano uomini civili, uomini istruiti, uomini che avevano girato il mondo, uomini che avevano vissuto a Parigi e non credevano più alle ubbie raccontate da coloro che vogliono tenere gli uomini nell'ignoranza.

Ed allora avvenne ciò che doveva avvenire.

I vecchi morirono, senza avere attorno a loro dei pronipoti.

I giovani diventarono vecchi, e più nessuno coltivò la terra, tenne aperte le strade di campagna, riattivò i canali irrigui, ripristinò la condotta di acqua potabile. Essi avevano goduto la loro gioventù, senza il cruccio dei figli. Essi avevano i loro conti in banca.

Ad uno ad uno, anche i vecchi di questa generazione morirono.

E queste case, diventate vuote di uomini, si popolarono di topi.

E poi le ardesie del tetto, non più riparate, si spostarono, ed, in alcuni punti, l'acqua delle piogge, delle nevi penetrò sulle travi di sostegno, che marcirono, piegandosi poi.

E così, piegandosi le travi, tutte le ardesie si scompagnarono e l'acqua penetrò a torrenti e bagnò i soffitti, poi i pavimenti.

Ed anche questi marcirono, incurvandosi verso il basso.

Ed allora l'acqua raggiunse le volte sottostanti, ed anche queste si incrinarono, poi si accasciarono.

Ed un mattino d'inverno, dopo una forte nevicata, l'edificio precipitò su se stesso.

Nessuno aveva sentito il rumore, perché nessuno vi abitava ormai...

Rimase, alto, sul disastro, il camino, con le tracce delle antiche ceneri, e qualche trave rimase piantata disordinatamente nelle macerie, come le braccia ischeletrite di un morto.

Così, a poco a poco, le case sono crollate.

Perché l'uomo non vi abitava più.

Esse sono morte.

Perché le case sono fatte per gli uomini e muoiono anch'esse se non sentono più, in esse, la vita.

E in mezzo ai ruderi delle case sono nati dei sambuchi.

E gli abitanti dei paesi vicini, ancora viventi, che non avevano avuto paura di invecchiare innanzi tempo, mostrano ai loro bambini quei ruderi.

- Vedi?

- Se non sei buono, chiamerò le streghe che abitano lì dentro.

78 Article signé C., publié dans Il Messaggero Valdostano de l'année 1943 - La grandine ad Aosta

Giornata nera quella del 3 agosto 1942, ad Aosta, giornata di terrore e di raccapriccio.

Un fatto non mai avvenuto in Aosta, a memoria d'uomo, succedeva: una grandinata terribile, densa, con precipitazione di chicchi di grandine eccezionali.

La giornata era stata afosa, plumbea. Un sole cocente pesava sugli uomini, rendendoli lenti, quasi indolenti, e sulle cose, dando loro come un peso maggiore. Si sarebbe detto che la superficie terrestre fosse in fondo ad un mare di calore.

Improvvisamente, nubi nere, dense, avvolsero il Falère.

Una ventata fredda le investì.

Goccioloni enormi precipitarono sulla terra arsa e poi questi goccioloni diventarono duri, diventarono ghiaccio.

Le vie e le strade si sgomberarono di persone e la gragniuola continuò fitta, fitta, sui tetti, sui selciati e sui raccolti.

Dalle pendici meridionali del Falère, l'uragano si spostò gradatamente sulla piana di Sarre e di Chézallet, poi su quella di Aosta, infine andò a spegnersi oltre St-Christophe, verso Quarto Prætoria e Nus.

La terra si coprì di chicchi di grandine, diventò bianca come se fosse stata coperta di neve.

Ma mentre la neve è leggera e carezzevole, la grandine era dura e pesante. Essa aveva portato la desolazione e la morte. Essa aveva colpito i frutti dei meli e dei peri; aveva divelto le foglie ed i frutti della vigna; aveva distrutti i raccolti degli orti.

Poi, com'era venuto, l'uragano s'allontanò.

E gli uomini uscirono di nuovo dalle case e si recarono nei loro campi a constatare il disastro.

L'uragano aveva portato danni notevoli. Però aveva cessato proprio quando questi danni avrebbero potuto diventare irrimediabili.

Una mano lo aveva fermato.

Quale mano?

Nel lontano medioevo S. Grato proteggeva la sua Valle anche contro le intemperie. Chi sa? Forse dall'alto del suo *Ermitage* avrà guardato la conca di Aosta così desolata ed avrà detto: " Salviamo i nostri figli ".

79 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 20 janvier 1943 - In quanti siamo?

È una domanda che dobbiamo porre alla nostra mente.

Perché è una domanda importante.

Una domanda che interessa ciascuno di noi.

Ci interessa come collettività.

Ci interessa come individui.

Verso la fine del secolo scorso e nei primi decenni di questo, si era formata anche da noi una strana convinzione. Si diceva: " la terra è limitata, il pezzo di terra sul quale viviamo e del quale viviamo è limitato: esso produce una data quantità di prodotti. Se siamo in dieci a godere di questi prodotti, anziché in cento, ciascuno di quei dieci starà meglio, sarà più ricco, che ciascuno dei cento ".

Sembrava una verità lampante, assiomatica.

Si formò un'altra mentalità: " Ciascuno di noi deve trarre da questa breve vita terrena il massimo di godimento ".

Era una conseguenza della scristianizzazione dei popoli, del loro graduale ridursi al rango delle bestie, per le quali tale massima è vera.

E così fu limitato il numero dei nascituri, perché i già nati potessero godere il massimo da molta terra.

Le famiglie ebbero pochi bambini o non ne ebbero affatto.

I padri non ebbero troppe preoccupazioni per nutrirli.

Le madri non passarono troppe notti insonni per allevarli.

Quella generazione passò.

Quei pochi, che erano nati, si guardarono attorno: non c'era quasi più nessuno.

Le case erano diventate vuote.

Le strade, non più riparate, impraticabili.

Le barriere, contro le piene dei torrenti, crollate.

I campi erano incolti e producevano, anziché grano, erbacce.

Solo alcuni prati attorno ai villaggi erano rimasti in coltura perché richiedevano meno mano d'opera.

Crollarono i forni consorziali, si ostruirono le condutture delle acque potabili.

La vita nei villaggi semipopolati divenne insopportabile.

E quei pochi vendettero a vil prezzo la terra, fuggirono dalle loro case diventate tristi, diventarono operai, proletari.

E così si giunse ai nostri giorni.

Che cosa è rimasto in molti paesi, in molti villaggi?

Ben poco e ben poche persone.

E queste persone sono povere anche in poche, anzi appunto perché sono poche.

Ed ecco che ora si percepisce che l'assioma del secolo scorso era un errore.

Non la terra sola dà la ricchezza, il benessere. Ma bensì la terra lavorata, la terra fecondata dall'opera dell'uomo, la terra plasmata dall'uomo alla sua immagine. Quando la terra viene privata dell'opera dell'uomo diventa maledetta.

E produce cose inutili e diventa triste e brulla. Diventa morta. E lo vediamo nei nostri vigneti fillosserati, nei nostri campi non più arati, nei nostri "mayens" e villaggi abbandonati. E allora?

Dobbiamo riconoscere che ci siamo sbagliati; che la generazione che ci ha preceduto si è sbagliata.

Ma è avvenuta anche un'altra cosa.

Nessuna altra generazione, come la nostra, ha avuto tante sofferenze.

In nessun tempo l'individuo che si credeva destinato al godimento, ha così poco goduto.

Perché?

Perché anche in questo ci siamo sbagliati, la generazione che ci ha preceduto si è sbagliata. La gioia vera non è godimento di cose materiali. Essa non è il risultato di un ventre pieno. La gioia vera è amore.

È la sofferenza accettata, è il dovere compiuto, è il sentimento della propria dedizione ad altri, è la fatica, è l'insonnia, già rese belle e dolci per il sorriso di coloro che son nati da noi e che noi amiamo più che noi stessi.

In quanti siamo?

Ecco che questa domanda ci pone davanti al problema delle nostre montagne, dello spopolamento delle nostre montagne, della morte lenta del nostro popolo.

Tutti gli altri problemi dipendono da questo.

Pensiamoci su.

80 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 27 janvier 1943 - Un vinto

Egli scendeva lungo il sentiero che dalla strada maestra conduce ad una bella casa, una casa sola con i pergolati di uva bianca accanto e le piante da frutta sul davanti, una casa bianca e bella con una fontana che canta sul piazzetto antistante, una casa bianca col tetto rosso, fatta come quella dei sobborghi delle città e delle campagne della pianura.

Tutta quella casa era per lui. Nessuno vi abitava con lui, perché nessuno poteva vivere accanto a lui.

Egli era ricco. Aveva i libretti di banca, la cassetta di sicurezza dove custodiva i titoli, la cassaforte in casa dove teneva il denaro liquido.

Ma egli viveva solo.

Perché?

Perché nessuno lo amava, nessuno lo aveva amato. Perché egli non amava nessuno.

Egli scendeva dunque per il sentiero che conduceva alla sua casa.

Egli era ormai vecchio. Trascinava una gamba irrigidita dietro all'altra rimasta ancora libera e teneva, con l'unica mano libera, il bastone a cui si appoggiava, perché l'altra mano, in direzione della gamba rigida, era essa pure rigida.

La metà del suo corpo, ancora viva, trascinava così l'altra metà del suo corpo immobile in previsione della morte.

Era una brutta giornata di autunno. E il freddo vi penetra nel corpo e i piedi rimangono gelidi anche se li riscaldi perché le scarpe sono umide.

Ed egli aveva freddo.

Pensava al denaro accumulato durante la sua lunga vita. Per chi aveva accumulato quel denaro? Non lo sapeva. Perché aveva accumulato quel denaro? Non lo sapeva. A chi avrebbe lasciato quel denaro? Non lo sapeva.

Non aveva voluto nessuno a godere, con lui del suo denaro, dei suoi risparmi: non una moglie, non dei bimbi, neppure un parente.

Egli era solo nel sentiero che conduce alla sua casa.

Egli trascinava la gamba morta.

Egli aveva freddo.

E davanti a lui non vi era più nulla se non la fredda morte.

81 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 10 février 1943 - Essere sani e uomini

La salute, come la vita, è dono di Dio.

Ma è, anche, un po' opera nostra.

Parliamo della salute fisica.

Parliamo anche, e specialmente, della salute morale.

Esse sono strettamente connesse.

Esse sono necessarie perché un individuo possa crescere, lavorare, essere utile a sé ed agli altri.

Esse sono necessarie perché una famiglia possa fiorire e cioè svilupparsi ed essere numerosa.

Esse sono necessarie perché un popolo possa produrre opere di bene e di vita.

La salute fisica non è esclusivamente opera nostra.

È l'opera di Dio che ci ha creati.

È l'opera dei nostri genitori che ci hanno messi al mondo.

Ma è anche opera nostra, in quanto che, troppe volte, la sprechiamo in eccessi di godimenti ed in eccessi di lavoro, in un regime di vita assurdo, contrario ad ogni norma razionale.

Dobbiamo convincerci che abbiamo dei doveri gravi verso noi stessi, che la vita e la salute che abbiamo ricevuto non possono essere buttati via inutilmente e che abbiamo inoltre il dovere di tramandare ai nostri figli e la vita e la salute.

Così la salute morale regola la nostra salute fisica.

E la salute morale è quell'equilibrio giusto, conforme alle leggi di Dio, fra tutte le nostre facoltà, è lo sviluppo armonioso dei nostri sentimenti, i quali tutti devono contribuire a formare la nostra personalità, a fare di noi, ciò che si dice, un uomo.

Cioè, un uomo sobrio,

un uomo forte,

un uomo buono e giusto,

un uomo cristiano.

Troppe volte ci perdiamo in considerazioni di dettaglio nel giudicare gli uomini.

E dimentichiamo che, ad essi, dobbiamo domandare, innanzi tutto, una cosa: di essere uomini.

82 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 24 février 1943 - Gli uomini dell'Alpe

Un disordine di montagne fra la piccola e piatta pianura del Po e le grandi e molli piane del nord. Così devono apparire, dall'alto, le Alpi.

In queste montagne, un popolo vive.

Un popolo cresciuto negli angoli di queste montagne, al sole dei monti, nell'ombra delle valli.

Un popolo di uomini bruni, piccoli, tarchiati, duri alla fatica, taciturni.

Nelle Alpi, l'opera dell'uomo non ha trasformato la natura, non l'ha soggiogata.

Le montagne sono rimaste dure, impervie, quali le ha fatte Iddio. Non grandi città simmetriche, non lunghissimi rettilinei di larghe strade, non sterminate distese di terre coltivate.

Solo vaste giogaie nude, di monti e, sui loro fianchi, gettate qua e là, in disordine, le nere foreste. Solo, in fondo alle valli oscure, delle piccole case si nascondono timidamente.

Così l'uomo dell'Alpe è rimasto piccolo di fronte alla natura ed ha conservato il senso della sua debolezza dinnanzi a ciò che lo attornia.

La natura, a momenti, manifesta la sua strapotenza. E sono valanghe di neve che spazzano le sue case e sono frane di pietre che lo colpiscono mentre pasce i suoi greggi, e sono piene tumultuose dei torrenti che distruggono le sue strade ed i suoi ponti.

L'uomo si china sotto la bufera, si aggrappa al lembo di terra su cui è vissuto e poi riprende la sua dura opera, sulla terra impervia ed ingrata.

Così i piccoli uomini dell'Alpe sono diventati forti e tenaci, seri e taciturni.

Nel mezzo della grande fascia di monti che separa le due pianure d'Europa le montagne, anziché nere, sono bianche.

I fianchi di queste montagne, anziché di pietraie e di boschi, sono coperti di neve immacolata.

La montagna, anziché triste e cupa, diventa luminosa.

E gli uomini che vivono ai suoi piedi, i figli di questo popolo di uomini duri e taciturni, hanno nei loro occhi un riflesso di quella luce.

Questa montagna è più terribile ancora dell'altra: ha i suoi capricci, i suoi furori.

Ma è bello.

E gli uomini la amano così com'è, anzi, forse, perché è così com'è.

I piccoli uomini bruni dell'Alpe la conoscono, la frequentano, la dominano.

Ma l'Alpe conserva, intatta, la sua natura selvaggia e, qualche volta, nei suoi furori e nei suoi capricci cerca di schiacciare il piccolo uomo che si è avventurato lassù.

E, anche qui, l'uomo si china sotto la bufera, si fa piccolo per sopravvivere.

E ritorna, ciò malgrado, sull'Alpe a rischiare ed a soffrire.

Una strana malìa lo attira: è la luce dell'Alpe, quella luce bianca, diafana, che fa vedere lontano, che dà colori più smaglianti ai piccoli fiori e dà venature di esseri viventi alla montagna lì di fronte, che rende il cielo notturno più scintillante di luci e che lascia passare i raggi cocenti del sole, senza opporvi alcun ostacolo.

È la luce dell'Alpe che, forse, è la più reale immagine del Paradiso.

83 *Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 24 mars 1943 - Ricordi*

Una piccola scuola di villaggio.

La scuola del mio villaggio natale.

Il villaggio è dolcemente adagiato in fondo ad una valle stretta, ai piedi di una montagna nera. Si vede il cielo come una larga striscia luminosa, ma per vederlo bisogna alzare lo sguardo su, in alto.

Un povero villaggio di alta montagna, con poco sole d'estate, totalmente all'ombra d'inverno.

In mezzo al villaggio, là dove c'è la fontana dell'acqua potabile, i vecchi avevano costruito la scuola.

Non un grande edificio è la scuola, ma lindo, con grandi finestre.

Sotto c'è la latteria.

Sopra, c'è l'aula scolastica, con una piccola stanzetta per la maestra.

L'avevano costruito i vecchi, senza l'aiuto di nessuno, con i denari della cassa della consorzeria e mediante "corvées".

Io vi andai a 4 anni.

Vi ritornai a 5 anni.

Poi scesi in basso, in altre scuole che hanno edifici più grandi e più belli.

Ma quella rimase la "mia" scuola. E quando risalgo al villaggio natio guardo con amore quell'edificio.

Dentro, insegnava una donnina.

Era piccola, ma era terribile.

Ci sgridava, ma quando qualcuno più grandicello ne combinava delle sue, gli occhi le si empivano di lacrime.

Era una donnina del villaggio, ed aveva il vestito severo delle nostre donne contadine. Ma aveva delle piccole mani bianche. Abituato a vedere le grossi mani delle nostre donne di campagna, io, piccolino, guardavo con ammirazione quelle piccole mani bianche.

Come erano intelligenti quelle piccole mani!

Esse tenevano i libri in un dato modo, proprio intelligente, e non li guastavano mai.

E guai se qualcuno di noi teneva i libri ed i quaderni men che puliti! Eppure, per noi, sbarazzini, era così difficile tenerli puliti!

Quella donnina è oggi vecchia ed è un po' sorda ed ha lasciato, dopo più di 30 anni, la scuola. Era una maestra di villaggio.

Non ha diritto a pensione.

Non ha economie.

Ma non manca di nulla, perché, al villaggio, tutti le portano più del necessario.

Chi lascerebbe senza aiuto la " Signorina maestra " ?

Essa insegnava a far tutto, anche a cucinare, anche a coltivare gli orti. E le donne del paese, da lei hanno imparato oltre che a pregare, a leggere, a scrivere e a far conti, anche a rammendare e fare la calza, a fare i pizzi ed i ricami. E se ne ricordano. Mia vecchia maestra!

Voi mi insegnaste anche un'altra cosa.

Non con la scuola, ma con la vostra vita di sacrifici. M'insegnaste che tutti noi possiamo essere grandi anche nel nostro piccolo ambiente.

Facendo una cosa sola: il proprio dovere.

Siate benedetta mia piccola vecchia maestra!

84 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 21 avril 1943 - La seconda maternità

Un bambino è nato.

Una donna, pallida, si china su di lui, e dal suo seno sgorga l'alimento indispensabile perché il bambino viva.

E la vita materiale che quella madre ha dato al bimbo, si sviluppa, si fortifica.

Nel piccolo corpo cresce un'anima. Poi, quel piccolo corpo cammina, corre, mangia da sé. Ed, in quel corpo più grandicello, una intelligenza si sviluppa.

Il bambino si allontana dalla madre, lentamente, gradatamente.

Guarda, attorno a sé, gli altri bambini, il mondo. Intanto un altro bimbo è nato dalla stessa madre. Essa si curva su di lui, ultimo nato.

L'altro se ne va già, per i sentieri del mondo, ad azzuffarsi con i compagni, a giocare con loro, fingendosi già grande.

Ed ecco la seconda madre che riceve questo piccolo uomo.

Sono molti, questi piccoli uomini di cinque anni, nel villaggio, nella città.

La loro vita nella società comincia.

Quante cose devono ancora imparare per poter vivere in questa società così complicata!

E fra tutte queste cose, devono imparare a leggere e poi a scrivere, a sopportarsi vicendevolmente.

La seconda madre, pazientemente, raccoglie questi piccoli futuri uomini. Lentamente, pazientemente insegna loro degli strani disegni che corrispondono a dei suoni e a delle parole, che significano qualche cosa.

Insegna loro delle cose complicate come quella di contare, di scrivere, di leggere.

Ed allora il piccolo futuro uomo si accorge che la vita è difficile.

La seconda madre lo guida, lo aiuta, lo punisce quando fa ciò che è proibito, lo ricompensa quando fa il bene.

Il piccolo futuro uomo cresce ancora.

Ha lasciato la scuola.

La lotta per la vita comincia.

Egli ha le armi più necessarie per poter lottare.

Ha la salute fisica che la sua pallida mamma, con tanta cura e fatica gli ha data, ha quel piccolo bagaglio di nozioni che la maestra gli ha dato a scuola.

La madre, per legge di natura, ha curato il suo figlio.

Guai alla maestra che non ha curato i suoi figli! Guai a lei se ha mancato di fornirli del necessario per la lotta nella vita; se, mancando al suo dovere, non ha armato i suoi figli, formando la loro volontà e la loro intelligenza dei mezzi, perché possano superare le traversie della vita!

Essa porta una grave responsabilità, la seconda madre.

La società di domani è un po' opera sua.

E sarà buona e seria se, colla sua opera e col suo esempio, la seconda madre avrà formato degli uomini buoni e seri.

Sarà cattiva, se, la seconda madre, avrà mancato alla sua missione.

85 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 19 mai 1943 - Uomini

Noi, uomini, siamo freddi, duri, fatti per il lavoro e la lotta.

Le donne sono dolci, fatte per l'amore ed i figli.

Noi, uomini, subiamo l'influsso prevalente della ragione.

Le donne subiscono prevalentemente l'influenza del sentimento.

La Fede degli uomini è nella testa.

La Fede delle donne è nel cuore.

La Fede è anche atto di amore e non solo percezione di verità intellettuale.

Nelle donne l'atto di amare è per lo più anteriore alla percezione della intelligenza e sovente basta una sofferenza, un dolore, un disinganno, oppure una grande gioia, perché il loro intelletto riceva le verità rivelate.

Negli uomini l'atto di amare è lento a venire, ed in tutti i casi è quasi sempre posteriore alla percezione della verità della Fede.

Così, prima di ogni altra cosa, dobbiamo dare agli uomini la spiegazione logica delle verità basilari della nostra fede. Dopo, se il cuore non sarà marcio, nascerà l'amore, la carità, l'unione con Dio.

E primo dovere di noi, uomini, non è lasciarci commuovere per questa o quella bella manifestazione esterna della nostra fede, ma indagare, con animo retto, nelle "Grandi Realtà", cercare cioè di dare al nostro intelletto la spiegazione di ciò che è il mondo attorno a noi ed in noi stessi, di ciò che è sempre stato e di ciò che è, o che fu, o che diventa.

Dio, verrà poi, nella Sua immensa bontà, se ne siamo degni per la nostra retta volontà, a darci la Fede o più precisamente ad aiutarci nel mettere in azione quella Fede che ci è stata infusa nel Battesimo.

Ognuno di noi, per avere una Fede attiva, ha dovuto quindi passare per diversi gradi:

1° L'indagine, retta, onesta della verità, quella "buona volontà" di cui parlarono gli angeli alla nascita del Cristo.

2° L'accettazione coraggiosa e spassionata di tutte le conseguenze logiche delle verità percepite dalla nostra ragione.

3° L'atto di amore verso Iddio, quando la grande "Realtà", brilla improvvisamente davanti a noi, dopo la lunga e, qualche volta, dolorosa ricerca. In questo momento è intervenuta la "Grazia" o, per essere più precisi quella "Grazia" che ci è data in ricompensa della nostra onesta indagine della verità.

Al lume di queste semplici premesse quali sono i doveri di noi uomini che già abbiamo la fede?

Io ritengo che siano due:

1° Illuminare le coscienze oneste attorno a noi ponendo davanti alla loro intelligenza il problema religioso, che poi è il problema della Realtà.

2° Pregare perché la grazia di Dio porti questa indagine onesta fino all'atto di fede, che è atto di amore verso Dio.

Per illuminare le coscienze oneste, non bastano le parole: è la nostra vita, conforme alla nostra fede, che deve parlare, è l'esempio, ma non l'esempio voluto, l'esempio per l'esempio, l'esempio per l'edificazione, bensì l'esempio spontaneo che nasce da tutti gli atti, anche minimi, anche insignificanti della nostra esistenza.

Per pregare, bisogna specialmente dare bando ad ogni sentimento farisaico, pregare in umiltà, come il pubblicano, non come il fariseo che " si lodava dinnanzi a Dio ". Bisogna allontanare dal nostro spirito anche l'ombra dell'idea che noi credenti siamo migliori degli altri, superiori agli altri. La fede ci dà maggiori obblighi e specialmente ci fa vedere con la sua luce in fondo alla nostra coscienza, le nostre miserie, le nostre brutture.

Pregare quindi con umiltà.

Solo a queste due condizioni l'apostolato porta a frutti di bene.

86 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 23 juin 1943 - La terra è bassa

È un modo di dire tipicamente contadino. Ma è universale come questa categoria di uomini.

È un modo di dire che esprime e la fatica e la sofferenza fisica che si accompagnano al lavoro dei campi, ai principali fra i lavori dei campi, allo zappare, all'arare, al vangare; lavoro, che più di tutti, esprime l'unione fra l'uomo e la terra e la lotta fra l'uomo e la terra.

" La terra è bassa ".

Lo sa il nostro contadino della montagna che ha rotto il duro suolo arido e pietroso, che ha sistemato a coltura la terra che ne ha ricavata, che ogni anno si china su di essa per aprirla nuovamente al concime ed ai semi.

È dura questa terra quando bisogna lavorarla.

E dopo alcune ore di lavoro, il contadino ha i reni spezzati, e si raddrizza con difficoltà e con sofferenza, per contemplare il fatto e il da fare.

Nessuno, che non lo abbia provato, capisce quale somma di dolori significa un raccolto di magra segala sulle pendici dei nostri monti. Nessuno.

Quando noi mangiamo il pane di ogni giorno e specialmente il nero e duro pane dei nostri montanari, non pensiamo abbastanza alla sofferenza da cui è sorto e che lo ha portato sul nostro tavolo.

" La terra è bassa ".

Noi, che siamo figli di contadini e che quel duro lavoro abbiamo conosciuto, sappiamo quanto essa sia bassa.

Nessuno ci venga a dire che il contadino è ora un privilegiato fra tutte le categorie sociali.

Il contadino è e rimane sempre colui che soffre di più, colui che lavora di più.

Però!... C'è un però.

Questa dura fatica ha abituato il contadino alla sofferenza.

È l'abitudine della sofferenza, in genere, lo ha reso migliore.

Egli sa sacrificarsi, donarsi.

E sa anche la gioia del sacrificio e del dono di sé.

Egli è quindi più vicino a Dio.

Non lo credete?

Venite, o uomini delle città a fare ciò che egli fa. E crederete.

87 Ébauche manuscrite de l'article " La terra di tutti ", publié posthume en version française dans Augusta Praetoria le 1er août 1946 - La terra di tutti

La terra in origine era di Dio, che l'aveva fatta.

Iddio la diede agli uomini.

E gli uomini dopo averne goduto, raccogliendo i frutti che spontaneamente essa produceva, pascolando con i loro greggi nelle immense distese libere, se ne impadronirono per lavorarla.

Allora ogni uomo scelse il suo pezzo di terra, lo arò, lo seminò, ne raccolse i frutti per sé, solo per sé.

Nelle nostre montagne, l'uomo fece [di] più: scelse il suo pezzo di terra e prima di ararlo, di seminarlo, di raccoglierne i frutti, dovette scassarlo, strapparne le piante e le radici, spaccarne le pietre ed il sottosuolo pietroso, portare e livellare la terra, perché potesse produrre.

Così l'uomo disse: " Questa è la mia terra, la terra che ho "fatta" io, la terra che il mio sudore ha fatta sacrosantamente mia. "

Nelle grandi pianure, ove la terra non è "fatta" dall'uomo, ma semplicemente si apre al primo venuto per dargli messi e frutti abbondanti, vennero dei potenti, vennero con le armi e dissero: " Questa è la mia terra. " E costrinsero gli uomini che coltivavano la terra a servirli, a lavorare la terra per loro.

Sorsero così i potenti della terra ed i servi della terra.

Vennero poi degli altri uomini, dalle città, vennero carichi di oro guadagnato senza fatica, nei facili commerci e nelle lucrose navigazioni. E dissero ai potenti: " Vi do dell'oro: godetene. " Quando ebbero dato dell'oro ai potenti dissero loro: " Datemi le vostre terre per l'oro che vi ho dato. "

E così i possessori dell'oro fecero la rivoluzione francese e divennero i nuovi potenti della terra.

Rimasero sempre nelle pianure ricche e comode i servi della terra i quali avevano semplicemente cambiato padrone.

Ma nelle nostre montagne, là dove la terra è "fatta" dall'uomo, dove essa dà solo un magro raccolto di segala, là non sorsero i potenti della terra, né per le armi né per l'oro. E là non sorsero neppure i servi della terra.

La terra nutrì poveramente gli uomini, ma nutrì uomini che non avevano padroni, nutrì uomini liberi.

E il pezzo di terra rimase di chi l'aveva fatto, col suo sudore, con la sua fatica, con la sua sofferenza.

Ecco che qui i due termini rimasero uniti: la proprietà e la libertà.

Nella montagna, là dove la proprietà è figlia del lavoro essa è sacra, e nessuno ne contestò la dignità.

Essa nutre uomini liberi, non servi.

Nella grande pianura dove la proprietà è figlia della violenza o del furto, essa non è più sacra e non ha più alcuna dignità.

Essa nutre oppressori ed oppressi, non uomini liberi.

Sulla stessa terra, gli uni vivono estranei agli altri, gli uni odiano gli altri.

E sulla terra, madre di tutti, scorre il sangue degli uomini.

Questa è la doppia storia dei popoli in relazione alla terra.

Terre ricche, popoli servi.

Terre povere, popoli liberi.

Nelle terre ricche, la questione sociale, cioè il problema di una più giusta ripartizione delle ricchezze, urge più che mai.

Nelle terre povere, non vi è questione sociale, perché tutti sono ugualmente o quasi ugualmente poveri o ugualmente ricchi.

Così fortunatamente per noi, nella nostra Valle, siamo stati, siamo e saremo tutti proprietari e liberi.

Nessuna dottrina politica e sociale, nessuna propaganda, può modificare questa situazione, derivata dalla natura delle cose. Da noi, la piccola proprietà è sacra perché è figlia del lavoro.

E la piccola sacra proprietà rimane la migliore garanzia della libertà degli uomini contro tutte le oppressioni.

88 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 4 août 1943 - All'amico lettore

Questo settimanale è piccolo.

È molto piccolo di mole.

Batte forse, fra tutti i settimanali, il record della piccolezza materiale.

Considerazioni di ordine contingente, prima fra tutte dell'approvvigionamento della carta, hanno consigliato alla Direzione la riduzione drastica del formato.

Eppure il giornoletto vive.

Non solo vive, ma ha un'anima.

Non solo vive, ma è letto con interesse.

Non solo vive, ma ha creato una corrente di simpatia fra lui ed i suoi lettori.

Il nostro giornale è cattolico, è violentemente (ci si passi l'espressione) cattolico.

Diremo anche che è unicamente cattolico.

E perché?

In questi tempi di dolori, di sofferenze, più che mai dobbiamo richiamare gli uomini alla verità di Dio.

Tutto il resto in cui gli uomini avevano creduto, e la scienza e l'arte, e la bellezza e la forza, tutto ha naufragato.

E noi gridiamo sopra gli uomini, che guardano attorno a sé, attoniti, incerti, spaventati, noi gridiamo forte la verità di Dio:

che Dio è

che Cristo è Dio

che la Chiesa è la depositaria eterna dell'insegnamento di Cristo.

A che pro, sottacere certe verità?

Piccolo foglio che ha una voce la quale non va oltre i nostri monti: oltre il nostro piccolo popolo di montanari; è il nostro.

Piccolo foglio senza mezzi, francescanamente povero; è il nostro.

Ma i suoi lettori gli vogliono bene.

Perché è buono. Perché non odia nessuno e tutti vuole unire nell'amore del Cristo.

Perché dice ciò che è necessario dire in questi tempi di sofferenza.

Perché è cristiano,
perché è cattolico.

Non disperi l'amico lettore.
Questa voce continuerà a parlare in mezzo al nostro popolo.
Questo foglio, fra non molto, crescerà di mole, si migliorerà nella tecnica.
Ma sempre rimarrà ciò che è:
una voce di bontà e di fede.

89 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 27 septembre 1943 - Il dolore

Sulla terra, ormai priva di mezzi e di frutti, sulla quale cominciano a cadere le foglie, una povera umanità brancica disperatamente.

Le folle immiserite guardano all'inverno che si approssima ed il loro sguardo spaventato riflette l'incubo di ognuno: la preoccupazione animale del mangiare.

Intanto continua la guerra ai margini dell'Europa assediata, sui mari tormentati, nei cieli offuscati, ed altre belle vite di giovani vengono distrutte nell'immane cataclisma.

E noi tutti ci domandiamo, con angoscia, quando avrà termine la grande tempesta e quali altre sofferenze ci aspetteranno ancora quando essa si sarà placata.

Tutto è dolore.

E questo dolore sembra senza termine.

Eppure non dobbiamo disperare.

Perché il dolore è un retaggio della nostra povera umanità ed ogni generazione porta la sua croce.

Per qualche generazione questa croce è particolarmente pesante. Per la nostra, è pesante fra tutte.

Perché?

Perché, forse, deve scontare colpe passate, non tutte sue, e colpe presenti.

Nella nostra generazione: un desiderio sfrenato di godimento pagano, una ingiusta ripartizione delle ricchezze ed uno spaventoso loro concentrarsi in poche avide mani, un enorme sviluppo di classi improduttive e parassitarie a scapito del vero popolo lavoratore, un eccessivo potere dello Stato sui corpi e sulle anime.

Prima della nostra generazione: il lento e subdolo lavoro di scristianizzazione della massoneria e l'orgogliosa fede nella scienza che un momento credette di sostituirsi a Dio.

Tutto si paga.

Noi raccogliamo i frutti di tossico e di sangue di troppe colpe e di troppe ingiustizie passate.

Eppure non dobbiamo disperare.

Perché la nostra generazione porta certamente nel suo grande travaglio, frutti migliori di vita.

L'immensa tragedia di oggi accelera, nella sue convulsioni spaventose, i processi di sviluppo dei grandi problemi di questo secolo.

Problemi di anime: ricristianizzazione delle coscienze, unificazione delle Chiese dissidenti nell'unico Ovile del Cristo, riavvicinamento dei cuori oltre le frontiere europee abbattute.

Problemi di corpi: redistribuzione delle grandi ricchezze che lo sviluppo enorme del macchinismo ha poste alla portata degli uomini, riordinamento degli Stati sotto forme migliori e più giuste.

L'uomo, piccolo verme della terra, si agita violentemente.

Ma, per sua fortuna, su di lui vigila Iddio.

E Iddio è giusto e buono.

Così, grazie a Dio e per la nostra sofferenza di oggi, nascerà, domani, una umanità migliore.

90 Article signé C., publié dans Augusta Prætorica le 3 novembre 1943 - Ritorno

La nostra Valle è come un'isola.

Tutt'attorno vi sono monti selvaggi, difficili, ove nessun uomo ha fissato la propria dimora.

Sulle carte dei territori abitati, questa zona, come il mare, è lasciata in bianco, come se non esistesse.

Vi sono montagne e ghiacciai e valli e dirupi.

Ma non vi sono uomini, né bimbi che piangono, né madri che sorridono, né vegliardi che guardano chi passa, meditabondi.

Non vi sono case.

Non vi è neppure traccia della dominazione dell'uomo sulle cose: non strade, non spazi livellati e disegnati geometricamente e sostenuti da muriccioli, sui quali ondeggia la segala; non prati, né pascoli sui quali l'uomo conduce periodicamente l'acqua vivificatrice e che, per quest'opera dell'uomo, sono verdi, di un verde intenso, eccessivo, non naturale.

Non vi è, specialmente, quella che noi amiamo fra tutte le case del mondo, la nostra piccola casa, con il suo fienile a travi, le gallerie in legno ed i muri imbiancati a calce viva, quella casa in cui siamo nati e nella quale gli uomini del nostro sangue hanno vissuto prima di noi.

I monti che attorniano il nostro paese lo separano dal mondo.

E tu li attraversi, ma non vivi su di essi. Ti fermi per poco tempo, solo per vederli, per superarli.

Ma, da loro, ridiscendi, poi, in quella che, veramente, è la tua terra, nel fondo della valle ove sono gli uomini.

In questo grigio autunno, tu sei ritornato, o mio giovane fratello, dopo di avere superato i monti.

Il tuo animo era oppresso dalla tristizia dei tempi e non guardavi né lo splendore del ghiacciaio, né la snellezza ardita delle guglie che su di esso strapiombano. E neppure osservavi il disordine possente delle morene e lo schiumeggiare rumoroso delle acque biancastre ed il silenzio delle prime nere foreste.

Tu volevi scendere presto nella valle, nella tua valle.

Ed ecco che hai cominciato a trovare l'opera dell'uomo: una pianta, nella foresta, giaceva a terra, ritagliata, come un morto sezionato, in tanti tronchi di uguale lunghezza. Non sono belli questi tronchi sezionati, scortecciati, morti. Ma tu li hai accarezzati ugualmente perché portavano la traccia dell'uomo della tua valle, forse di un tuo fratello. E ti sei seduto su questo tronco per far riposare un momento i tuoi piedi doloranti per la lunga marcia.

E poi hai trovato il sentiero, nel bosco. Anche questo sentiero era l'opera degli uomini della tua valle e tu sapevi che essi, da secoli, avevano calpestato la terra dello stretto sentiero, che tu calpestavi.

Infine sei uscito dal bosco, nella prateria.

Oh il bel prato verde in cui l'erba rinascente di settembre sembrava una promessa di eterna primavera. Hai carezzato quest'erba. Come è soffice questa erba della tua terra!

E poi hai cercato con lo sguardo e poi hai distinto, laggiù, in fondo nella verde distesa dei prati, alcune casette.

Sono nascoste, brune, con alcune macchie, sotto il pesante tetto di pietra.

E su alcune di esse dondola una lieve nube di fumo grigio.

Non hai più sentito la fatica della dolorosa marcia di molti giorni.

Sei corso giù, verso le case.

Ancora ti sei fermato un momento, perché al margine dei prati, alcune mucche pascolavano tranquille, agitando ritmicamente il loro sonaglio di "Chamonix".

Tu sei rimasto fermo un attimo, come incantato dalla armonia di questa voce, sola nel silenzio d'attorno.

Ma poi hai proseguito perché hai visto "qualcuno" davanti ad una casa, che, nella tua vita lontana, avevi sempre avuta nell'anima.

Aveva aperto la porta di casa, sul davanti. Aveva guardato quel giovane che scendeva.

Tu avevi agitato il cappello.

Essa aveva alzato le braccia e poi le aveva abbassate sul grembiule, congiungendo le mani, come per pregare.

E tu, eri giunto di corsa.

Poi ti eri avvicinato a Lei più timidamente: come era dimagrita la tua mamma e come era tutta bianca di capelli!

E lei piangeva.

E tu non sapevi come consolarla, perché anche tu eri come paralizzato dalla emozione.

Essa ti prese per mano, ti condusse nella cucina e poi nel "pëillo"⁷⁶.

Ti ha fatto sedere, ti ha tolte le scarpe intrise di sangue.

Ha acceso un gran fuoco nel camino della cucina e vi ha posto, su, un treppiedi e poi un pentolino con del latte.

Tu, non parlavi.

E dopo di avere bevuto il latte caldo, una gran sonnolenza ti ha vinto, dopo giorni di insonnia, e ti sei lasciato cadere, in fondo alla stanza bruna, sul gran letto ove, venticinque anni fa, sei nato.

Tua madre ti guardava, sorridendo finalmente.

91 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 24 novembre 1943 - L'agricoltura nostra

Si dice che in Valle d'Aosta non esiste la questione sociale, cioè la questione che, nella società moderna capitalistica, ha messo di fronte datori di lavoro e lavoratori.

Ed è vero.

La questione sociale ha assunto forme precise nei tempi moderni con la formazione di due classi opposte: industriali e lavoratori dell'industria.

Essa esiste anche nelle campagne là dove vige la grande agricoltura industrializzata e dove lavora il cosiddetto proletariato rurale o "bracciantato".

Da noi il problema sociale, sotto quella forma, non esiste. Esistono solo alcuni pochi ricchi proprietari di terre e basta. Tutti gli altri sono piccoli proprietari, coltivatori diretti.

Non diciamo, con ciò, che le poche ricchezze terriere esistenti in Valle d'Aosta siano tutte state costruite con equità. Alcune di queste, parzialmente, furono costituite mediante lo sfruttamento dell'uomo da parte dell'uomo e, specialmente, mediante la forma più odiosa di questo sfruttamento, che è l'usura.

Ma sono episodi che non assumono la gravità sociale di un problema. Da noi, il problema dell'agricoltura è altro: è un problema di distribuzione della terra.

Noi non soffriamo perché esiste la grande proprietà, ma anzi perché la proprietà è troppo piccola, si è polverizzata: patrimoni troppo piccoli, insufficienti alla vita di una famiglia; patrimoni sminuzzati in troppe particelle di superficie minima; patrimoni che esigono troppo lavoro e danno redditi insufficienti in relazione al lavoro che esigono.

Tutto il problema sociale nostro si fonda così: un miglior raggruppamento della proprietà terriera.

Il problema dello spopolamento della montagna non è che una conseguenza del disagio economico e del conseguente disagio morale dell'irrazionale raggruppamento della proprietà terriera.

In questo momento cruciale della storia, in cui, nello spaventoso crogiuolo della guerra, si forgiavano i nuovi destini dei popoli, è utile che noi ci facciamo un'idea precisa dei nostri

⁷⁶Mot en patois franco-provençal désignant un poêle, une chambre à coucher.

problemi. Una netta conoscenza di questi ci permetterà di affrontare le soluzioni con chiarezza di concetti.

All'inizio del popolamento delle montagne, l'uomo scassò il terreno e lo trasformò in terra coltivata, facendola sua. Questo fu l'atto con cui il diritto di proprietà diventò sacro.

Nelle montagne, l'uomo scelse i posti più riparati contro le valanghe e le frane, con una sorgente di acqua, e vi costruì la sua casa; nei luoghi dove era possibile condusse l'acqua irrigua a mezzo di canali ed ivi verdeggiano i prati; nei punti soleggiati spianò la terra in terrazzi e ne fece dei campi e delle vigne. Nella montagna più ripida e selvaggia rimasero i pascoli ed i boschi, sui quali l'opera dell'uomo si esercitò con minore intensità. Questi non furono suddivisi e furono proprietà comuni o del villaggio.

Le famiglie si moltiplicarono, e, per le successive divisioni, i terreni andarono suddivisi sempre più, mentre le case, primitivamente costruite per una sola famiglia, dovettero ospitarne diverse.

Così avvenne che la terra andò suddivisa in particelle piccolissime. Questo fenomeno si aggravò durante l'ultimo secolo e cioè dopo la rivoluzione francese che, con la sua legislazione liberistica, permise la divisione delle eredità e dei fondi, all'infinito.

Siamo ora giunti al punto critico in cui la terra non rende più; troppi passaggi, troppi canaletti irrigui, troppe strade e reciproche servitù, rendono inutilizzato troppo terreno.

Bisogna ricostruire i patrimoni rurali, sufficientemente vasti, sufficientemente organici perché una famiglia possa viverci su, serenamente.

Il nostro nuovo codice e la legislazione moderna sia svizzera che francese e tedesca già contengono disposizioni per favorire la ricostituzione dei patrimoni rurali.

Nelle nuove legislazioni che verranno, questa tendenza deve accentuarsi in modo da raggiungere lo scopo che è la ricostituzione dei patrimoni rurali organicamente costituiti. Inoltre il nostro agricoltore, e già si nota questa tendenza, deve formarsi la nuova mentalità di raggruppamento dei terreni.

Egli, così, avrà dalla sua terra: minor lavoro, maggior profitto.

92 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 22 décembre 1943 - Natale 1943

Ecco: per la 1943ma volta, l'umanità celebra la nascita di Gesù.

Anche in quest'anno di dolori e di sofferenze, l'umanità ricorda la nascita di questo Pargoletto, povero e debole, avvenuta in uno sperduto paesello di Palestina. E ricorda questa nascita con gioia, perché il solo pensiero di questa nascita apporta la gioia ad ogni uomo dal cuore onesto.

Perché?

I tempi, in cui Gesù venne, erano simili ai nostri.

Allora, come oggi, gli uomini avevano organizzato il mondo come una gran macchina, in cui i forti erano padroni, i ricchi riveriti, i poveri beffeggiati ed oppressi.

Allora, come oggi, gli uomini potenti erano fieri di aver saputo organizzare il mondo così, in modo che tutto servisse alla loro potenza.

E venne il grande Debole, il grande Povero.

Era un essere insignificante che avrebbe potuto impunemente essere ucciso, come furono uccisi gli altri Innocenti di Betlemme.

Visse poveramente, come uno qualunque.

Insegnò la sua dottrina a povera gente inerme.

Morì su di una Croce come l'ultimo dei reietti.

Ed i potenti del suo tempo, i benpensanti, gli intelligenti dissero:

" Ma questo è un pazzo! Crede nelle sue fisime!

I suoi discepoli sono dei poveri ignoranti illusi! "

E si ergevano sui loro cocchi dorati, al disopra delle folle inermi.

E le contemplavano con disprezzo.

Dicevano: " Odi profanum vulgus et arce ".

E queste folle inermi, disprezzate, si prosternavano a terra davanti a loro.

Il Debole era morto su di una croce infamante, perdonando.

(Anche il perdono era un concetto assurdo per quei potenti).

Ed ecco che queste folle inermi si misero a fermentare come sotto un lievito.

I deboli seppero che erano forti come i potenti di questo mondo, perché erano tutti ugualmente figli di Dio, padrone vero del mondo.

I servi, gli schiavi, seppero che tutti gli uomini sono fratelli perché sono tutti figli dello stesso Padre che è nei Cieli.

I reietti, coloro che nessuno voleva perché non servivano più a nessuno seppero che il loro posto nel creato era uguale a quello degli altri uomini, perché Iddio stesso era morto, reietto come loro.

Così le folle inermi cristiane non si prosternarono più a terra davanti ai potenti di questo mondo, con lo spirito servile delle folle pagane.

E di nuovo si prosternarono quando lo spirito ritornò pagano.

L'insegnamento sociale del Cristo così si riassume:

Tutti gli uomini sono uguali fra di loro perché tutti sono uguali dinnanzi a Dio.

E anche per questo, inchiniamoci davanti a Lui, come uomini liberi e fratelli, ringraziando e pregando, in questo Natale di miserie e di sangue.

93 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 12 janvier 1944 - Technici nostri: i "fruitiers"

Vi è una parte dell'agricoltura nostra che si è già tecnicizzata secondo i criteri moderni. È quella agricoltura più tipicamente nostra, quella che produce il frutto più bello e più saporito della nostra terra: la fontina. Molte regioni ci invidiano questo prodotto e non sempre ci rendiamo conto che siamo, nel campo della produzione casearia, un po' dei privilegiati.

È un privilegio che viene dalla natura, dai nostri pascoli di erbe grasse, fini ed aromatiche quali non si riscontrano in nessuna altra regione nella vasta cerchia delle Alpi.

È anche un privilegio che viene dall'uomo, da una tecnica che egli si è creata. Perché non sempre si produsse fontina in Valle d'Aosta e la si produsse nella quantità dei tempi precedenti l'attuale conflitto. Agli inizi della nostra storia economica-agricola gli alti pascoli erano sfruttati prevalentemente con bestiame minuto, con pecore e capre: questi animali producevano carne e poco latte non trasformato in formaggio.

Venne, poi, il periodo in cui il bestiame grosso salì negli alti pascoli. Saliva dal villaggio la mattina per ridiscendere la sera. Era uno spreco enorme di energie negli animali lattiferi a tutto scapito della produzione del latte.

I nostri padri costruirono, allora, negli alti pascoli, dei casolari per il ricovero del bestiame e dei pastori. Questi casolari si raggrupparono dove sgorgava una sorgente o vicino ad un torrente, in località protette contro le valanghe e le frane di pietre. Era, però, un semplice e più intenso sfruttamento dei pascoli senza irrigazione, senza concimazione. Ogni famiglia costruiva il suo casolare ed ognuno lavorava il proprio latte: produceva burro di panna e formaggio magro.

Infine si giunse all'ultimo perfezionamento. Si constatò che con una quantità rilevante di latte si poteva produrre formaggio grasso il quale, lavorato con certi criteri, aveva una particolare squisitezza. Si constatò che fra i sottoprodotti, ancora era possibile estrarre del burro di qualità leggermente inferiore, ma di maggiore conservazione.

Allora le stalle non furono più dei casolari, ma assunsero quella forma tipica allungata, che si incontra oggidì. Alcune stalle furono costruite a volta, quasi tutte ebbero pavimenti di legno. Furono costruite nel punto più alto dei pascoli per poter eseguire la concimazione mediante spandimento con acqua irrigua. Le stalle furono rese lavabili con acqua corrente e se ne avvantaggiò la pulizia e la comodità. I pascoli irrigati e concimati diedero prodotti più abbondanti e più nutrienti e fu vanto per gli "arpians"⁷⁷ ridiscendere in autunno con le grasse mucche dal lucido pelo, solennemente incedenti con la grossa campana "chamonix". Accanto al pastore venne il "fruitier", il casaro.

Era il tecnico, il mago.

Era colui che trasformava il grasso latte in rotonde e soffici fontine.

Ed era opera delicata, perché la fontina rimanesse, così, bella e soffice come gomma, perché non diventasse dura, perché non gonfiasse, perché non marcisse.

Egli "sentiva" quando il latte era sufficientemente caldo.

Egli "sentiva", quando il latte coagulato era abbastanza disamalgamato dal latticello, in modo da non contenerne poi più in mezzo nelle forme e sotto le presse alcuna goccia.

Era una percezione quasi misteriosa, che lo rendeva compartecipe dei misteri della natura.

E le fontine, conservate secondo regole precise, scendevano in autunno a dorso dei muli, così belle, gialle all'esterno, bionde all'interno, per allietare le mense.

Oggi il casaro, il "fruitier", è rimasto quello che era: il tecnico della produzione del latte. La "percezione" misteriosa si è aiutata con un prosaico termometro.

Ma, ancora, non tutti riescono a fabbricare fontina e non bastano per farla le fredde regole dei professori di agraria.

⁷⁷ Mot du patois franco-provençal désignant le personnel saisonnier embauché dans les alpages.

E la "percezione" è rimasta ancora a fare la selezione fra i "fruitiers". Sono "fruitiers" principi, "fruitiers" ricercati, solo coloro che, come con un sesto senso, "sentono" il latte trasformarsi, nelle proprie mani, in morbida fontina.

In questi anni di guerra, i casari non vedono più con piacere il frutto del loro lavoro. Le mucche giungono lassù non più nutrite e grasse e lattifere ed il loro numero diminuisce.

Il latte non arriva più ai margini della rossa caldaia ma sta, giù in fondo, nel largo ventre di questa. Ed il casaro deve curvarsi molto in basso per raccogliere il prezioso prodotto della sua opera.

E le fontine sono così piccole nella capace cantina!

Ma giorni migliori verranno, ed egli continua nel suo lavoro creatore, quasi collaboratore di Dio nel Creato.

94 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 26 janvier 1944 - Problemi nostri: la Terra

In un articolo precedente abbiamo accennato al problema della terra in Valle d'Aosta.

Esso si presenta non come un problema di giustizia distributiva (quale sarebbe la suddivisione del latifondo o la costituzione delle cooperative agricole di produzione e delle cascine collettive), ma bensì come un problema di ricostruzione di patrimoni fondiari sufficientemente vasti e sufficientemente omogenei perché una famiglia possa viverci su, decentemente.

Ritorniamo sullo stesso argomento, perché lo riteniamo basilare per l'avvenire del nostro popolo.

Tutti riconoscono che, da noi, la terra è eccessivamente suddivisa: un proprietario, non ricco e neppure benestante, possiede cinquanta, fino a cento appezzamenti di terra, sparsi a distanze rilevanti l'uno dall'altro. Sono lembi di terra talvolta microscopici.

Sono lembi di terra, talvolta, lontanissimi dalla abitazione di chi li coltiva.

E il nostro contadino passa le sue giornate estive, così preziose, a correre da un suo terreno all'altro, per irrigare qui, per zappare là; per ritirare raccolti altrove.

Ed, a giornata terminata, quando le ombre della sera già sono scese sulla terra, dopo una lunghissima giornata lavorativa, egli rientra nella sua casa, stanco morto, senza che la sua fatica sia compensata da una mole di lavoro eseguito, corrispondente.

E molte volte, con le membra rotte per la fatica, deve alzarsi nella notte per assicurare la irrigazione dei suoi prati.

Poi, quando l'autunno è giunto, malgrado le lunghe fatiche sue e dei suoi, ecco che vi è un po' di fieno in fondo al fienile, appena sufficiente per una o due mucche, un po' di grama segala pende dal "grani" ed un povero mucchio di patate si nasconde in un angolo oscuro della vuota cantina.

Tutto lì?

Tutto lì.

Eppure il contadino ha lavorato per mesi e mesi.

E la sua famiglia ha fame quando si riunisce all'umile desco.

Eppure la nostra terra non è fra le meno fertili, né fra le meno belle. Ma, dopo averla redenta, con la bonifica, l'uomo l'ha uccisa.

Per troppo egoismo.

Per il timore che suo fratello ne possieda più di lui.

Le leggi liberali hanno, nel passato, favorito questo gretto egoismo, ed hanno permesso la "polverizzazione" della nostra terra.

Ora, bisogna fare macchina indietro, ricostruire ciò che fu distrutto, riamalgamare ciò che fu disamalgamato.

Il nuovo codice civile, in relazione a quanto hanno stabilito altri codici moderni, ha creato, all'art. 846, quella che viene chiamata la "minima unità culturale".

È, secondo le precise parole del legislatore " l'estensione di terreno necessaria e sufficiente per il lavoro di una famiglia agricola e, se non si tratta di terreno appoderato (come nella nostra valle), per esercitare una conveniente coltivazione secondo le regole della buona tecnica agricola ".

La legge è fatta, ma non viene applicata.

La minima unità culturale non deve rimanere sulla carta, ma deve essere determinata, segnata sulla terra. Deve diventare una realtà tangibile, concreta.

Quando questo lavoro fosse fatto, sarà possibile, con successivi perfezionamenti legislativi, ricreare questa minima unità culturale, favorire, mediante permute o alienazioni di altra natura, la ricostituzione di questa proprietà che dia, per le sue dimensioni, un reddito sufficiente all'agricoltore, che permetta miglioramenti nel suolo e nelle colture, ed anche una radicale trasformazione di queste. Ma perché i testi legislativi apportino i loro effetti benefici, è necessario che la loro applicazione sia il risultato di una " coscienza del problema ", negli agricoltori interessati.

Se no, la legge è sterile.

È per questo che, dalla colonne di questo nostro piccolo settimanale, noi crediamo sia dover nostro insistere su questo concetto.

È perché noi abbiamo lavorato la terra con le nostre mani, e sappiamo quanto questo lavoro sia duro, e sappiamo che cosa siano le lunghe giornate trascorse con i pesanti pacchi sulla schiena e le notti trascorse, nei prati, ad irrigare.

È perché noi vogliamo che il nostro popolo migliori le sue condizioni di vita, che la nostra terra, tanto amata, sia meno dura ai suoi abitanti.

Per tutto questo noi insistiamo su questo concetto:

La stessa qualità di terra, raggruppata, anziché sparsa, rende il doppio e costa metà fatica.

95 *Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 1er mars 1944 - Problemi nostri: il Villaggio*

I villaggi nostri, che tanta arte rappresentano nella vita della nostra gente, hanno, quasi tutti, se non tutti, una caratteristica particolare: sono formati da un nucleo centrale di vecchie case accatastate le une sulle altre, attorno al quale si irradiano case più belle, case più comode, meglio esposte al sole ed alla luce.

Nel nucleo centrale: viuzze strette e tortuose separano le case senza dare loro uno sfogo sufficiente.

Attorno al nucleo centrale: strade più larghe e più comode uniscono le case fra di loro e con la campagna circostante. Tale conformazione dei villaggi è evidentemente, il risultato dell'opera dei secoli.

All'inizio, il villaggio era costituito da poche case.

I primi abitatori avevano, del resto, poche esigenze: abituati alla vita rude si accontentavano di pochi vani di abitazione.

Poi vennero, ai primi abitatori, dei figli, molti figli. Questi, a loro volta, formarono delle famiglie.

Ma non tutti i figli ebbero o il coraggio o la forza di costruire le case nuove per sé. Alcuni si rannicciarono nella casa paterna, la divisero in molte parti, per ospitarvi le nuove famiglie.

Fu così che la vecchia casa, fatta appena per una famiglia, dovette alloggiarne diverse, irregolarmente, secondo le esigenze del momento, nella vecchia casa apersero nuove porte, si sistemarono, più o meno bene, nuovi locali, si organizzarono nuovi servizi.

La vecchia casa divenne un alveare, ma senza la tipica regolarità di funzionamento di questa casa delle api. Nella casa troppo stretta, si manifestarono i primi urti fra le famiglie viventi quasi in promiscuità, ed i primi odi fraterni si inacerbirono nei continui contatti. La casa non fu più luogo di riposo e di amore, ma di tormento e di odio.

I più volenterosi fra gli abitanti fuggirono verso la periferia.

I più pigri intristirono nelle vecchie case, e poi perirono nella loro miseria.

Attorno, attorno, ferveva la vita, e nuove case si costruivano e nuovi figli vigorosi vi nascevano.

Il popolo, la nostra vecchia gente, vi si rinnovava nelle generazioni successive.

Ma vi era luce, e sole, e spazio e la famiglia vi viveva unita ed immunizzata dalle contaminazioni della promiscuità.

Le considerazioni relative al passato del nostro popolo indicano esattamente quali siano le vie da seguire nell'avvenire.

I principi sono semplici:

1° Ogni famiglia ha diritto alla sua casa.

2° In ogni casa deve abitare una sola famiglia. La casa è un qualche cosa di così completo, di così organico che non deve essere suddivisa.

3° Ogni nuova famiglia deve essere in grado di poter avere la propria casa. Un sistema di credito e di imprese di costruzioni deve rendere ciò possibile.

4° Le vecchie case devono potersi espropriare, se non più abitabili, in modo di essere ringiovanite.

5° Anche per i villaggi deve essere stabilito, dalle amministrazioni di villaggio o di comune, un piano regolatore in modo da impedire brutture architettoniche e specialmente accostamenti contrari all'igiene e all'economia.

Sogni?

Non lo crediamo.

Altre regioni e, specialmente le valli di cultura e lingua tedesche, nelle Alpi, lo hanno realizzato.

Perché non sarebbe possibile realizzarlo da noi?

Basta volere, educare le nostre volontà, la nostra intelligenza in modo da rendere ciò realizzabile.

Poiché il problema non è di ordine finanziario: troppi denari economizzati pazientemente andarono perduti nei fallimenti bancari.

Il problema sta nella educazione degli uomini. È un problema di volontà.

96 Article signé C., publié dans Augusta Praetoria le 15 avril 1944 - Problemi nostri: L'Acqua

La Valle nostra è povera e ricca, nello stesso tempo, di acqua.

È povera, perché ha pochissime piogge: le nubi pregne di umidità si scaricano nelle prealpi meridionali ed occidentali e giungono raramente nella nostra Valle, nascosta totalmente nelle Alpi.

È ricca di acque, perché ha la fortuna di essere circondata da montagne molto alte le quali fungono, con i loro ghiacciai, da riserve idriche.

A questo aggiungerei, specie nella grande valle centrale, un suolo sabbioso, formato da morene e da coni di deiezione di antiche alluvioni.

La nostra terra ha, quindi, bisogno di molta acqua.

E siccome non la riceve dal cielo, direttamente, sotto forma di pioggia, deve riceverla artificialmente dai torrenti e dai fiumi, i quali, per fortuna nostra, sono alimentati dai ghiacciai.

Senza irrigazione non vi è, in Valle d'Aosta, raccolto, non vi è agricoltura.

Ecco perché, fin dai tempi preistorici, i ruscelli sono stati le arterie per cui questa linfa, che è l'acqua, ha raggiunto e raggiunge gli estremi angoli del paese, apportandovi la vita.

Ecco perché attorno ai ruscelli, si sono accese nei secoli lotte e sui ruscelli sono stati esercitati, dai potenti di ieri e di oggi, i più importanti atti di dominio.

Ecco perché il problema delle acque, da noi, è vitalissimo.

Ma nei tempi moderni, l'acqua, non serve più unicamente per l'irrigazione, serve anche a produrre elettricità.

Ed ecco il nuovo problema nostro sorgere dal moltiplicarsi delle industrie idroelettriche in valle.

L'acqua nostra è una ricchezza vitale per la nostra agricoltura: senza l'irrigazione la valle nostra sarebbe un deserto.

Ma l'acqua motrice è un "prodotto" essenziale per l'industria: senza le nostre forze idroelettriche molte industrie dell'Alta Italia non potrebbero funzionare.

Vi è opposizione fra l'agricoltura e l'industria, nel godimento e sfruttamento di questa che è la nostra massima ricchezza?

La terra consuma, con l'irrigazione, l'acqua.

L'industria utilizza l'acqua, senza consumarla.

Teoricamente, quindi, l'industria idroelettrica non dovrebbe nuocere all'agricoltura, poiché non le sottrae nulla.

Praticamente l'industria idroelettrica nuoce all'agricoltura nei modi seguenti:

a) asportando l'acqua dai fiumi e dai torrenti, in un dato punto del loro corso (presa) e restituendola in un punto molto più a valle.

Questo fatto priva i canali irrigui, derivati sotto la presa del canale idroelettrico, della possibilità di rifornirsi di acqua sufficiente:

b) Impedendo, nel vincolo generale a favore delle grandi derivazioni idroelettriche, nuove concessioni per nuovi canali irrigui.

c) Occupando con la costruzione di laghi artificiali, intiere conche coltivate ed abitate.

Per fortuna nostra il periodo in cui l'agricoltura ha bisogno dell'acqua coincide, con un lieve periodo critico in aprile, con le piene dei fiumi.

Per cui acqua ne rimane a sufficienza, almeno nei fiumi alimentati dai ghiacciai, nel periodo delle irrigazioni.

La opposizione di interessi fra agricoltura ed industria idroelettrica è quindi conciliabile.

Occorrerà quindi:

a) Assicurare all'agricoltura, specie nel periodo critico di aprile, l'acqua di cui ha bisogno, riducendo, durante questo periodo, la portata delle derivazioni industriali.

b) Assicurare all'agricoltura, madre di tutte le categorie economiche produttrici, la possibilità di ottenere facilmente nuove concessioni, per derivazioni, assicurarle cioè una specie di priorità nelle concessioni.

c) Assicurare agli abitanti dei terreni occupati ed occupandi dai serbatoi artificiali, non un compenso in denaro che li ridurrebbe ad essere dei proletari nulla tenenti, ma altri terreni in Valle, sui quali la loro attività agricola possa riprendere e svilupparsi. Esistono in Valle diverse zone da bonificare o mediante drenaggi (Paludi di Quart) o mediante irrigazione e scavo (Glairs di Arnaz, di Quart, di Diémoz, ecc.). Questi terreni bonificati dovrebbero ricevere proprietari espropriati per i laghi artificiali.

Ma, forse, è possibile andare oltre. È cioè possibile potenziare l'agricoltura mediante l'industria idroelettrica.

d) Esistono ancora nella nostra Valle delle zone molto vaste poverissime di acqua: in alcune di queste sono stati costruiti dei canali per forze idroelettriche e rimane durante l'estate un troppo pieno di acqua che dai canali idroelettrici, anziché andare nei canali di scarico, potrebbe essere convogliato verso le zone agricole vicine.

Questa soluzione aprirebbe alla bonifica vaste zone, povere di acqua.

e) È possibile assicurare agli abitanti della Valle, a tutti gli abitanti, ad un tasso minimo, se non gratuitamente, la luce, il riscaldamento e le forze motrici elettriche. Le grandi società concessionarie di derivazione dovrebbero assicurare alle regioni da cui traggono le energie e lautissimi guadagni, almeno questi vantaggi sociali.

Così il paese trarrà un maggior sviluppo dall'unione fra le due sue maggiori forze: l'agricoltura e l'industria.

Table des matières

1 Article signé Cha. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 5 mai 1923 - Pour notre Patrimoine Linguistique.....	1
2 Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - À propos des barbarismes du français Valdôtain	2
3 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 26 mai 1923- Pour nos Écoles	3
4 Ébauche manuscrite, sans date - L'humanité.....	4
5 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 2 juin 1923 - Région et Patrie	6
6 Ébauche manuscrite, sans date - Pour nos Écoles	7
7 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 23 juin 1923 - Pour nos Écoles ...	8
8 Ébauche manuscrite, sans titre et sans date, d'un écrit sur le rôle de la jeunesse catholique .	9
9 Ébauche manuscrite, sans date - Fino alla Becca di Nona	10
10 Ébauche manuscrite, sans date, du compte rendu inédit de la brochure "Une injustice qui crie vengeance !", par l'abbé Joseph-Marie Trèves, publiée en 1923	11
11 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 4 août 1923 - L'Avenir	12
12 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 25 août 1923 - Pour la lutte.....	13
13 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 1er septembre 1923 - Nos Maîtresses.....	14
14 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 29 septembre 1923 - Le Parc National du Grand-Paradis	15
15 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 6 octobre 1923 - Simples considérations sur "Première Moisson" de Marius Leman	16
16 Ébauche manuscrite signée, sans date - Pour nos écoles	18
17 Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 29 décembre 1923 - Pour l'École	19
18 Ébauche manuscrite, sans titre et sans date, d'un écrit sur le droit des Valdôtains à parler la langue française.....	22
19 Ébauche dactylographiée, sans titre et sans date, d'un écrit destiné à l'œuvre collective "Nous valdôtains nous voulons le français !"	22
20 Ébauche manuscrite, sans date - Comment sauvegarder notre langue.....	24

21	Ébauche manuscrite, sans date - La Commune détruite et annulée	25
22	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 4 octobre 1924 - Deux mots....	25
23	Ébauche manuscrite, sans date, portant le titre, ensuite effacé par l'auteur : "Sur la tombe de Cerlogne - La Patrie"	27
24	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 13 décembre 1924 - Les minorités allogènes en Italie.....	28
25	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 27 décembre 1924 - Qu'est-ce que la Patrie ?	30
26	Ébauche manuscrite, sans date, d'un écrit d'opposition à la politique de Mussolini.....	33
27	Ébauche manuscrite, sans date - Nationalisme et patriotisme	34
28	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 10 janvier 1925 - Patriotisme et Nationalisme.....	35
29	Ébauche manuscrite, sans date, vraisemblablement inachevée - Un regard dans l'histoire	38
30	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 14 février 1925 - Je demande...	39
31	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 14 mars 1925 - Le français au Canada.....	39
32.	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 21 mars 1925 - Sur la tombe d'un grand Valdôtain	41
33.	Article signé Chan. E., publié dans La Vallée d'Aoste le 29 mars 1925 - La question d'Ivery-sur-Perloz	43
34.	Article publié sans signature dans Le Pays d'Aoste le 24 juillet 1925 - La Grande Vaincue	44
35.	Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - À la Source.....	45
36	Ébauche manuscrite, sans date - Un devoir.....	47
37	Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - Sans Parti ?.....	48
38	Article publié sans signature dans Le Pays d'Aoste le 14 août 1925 - Les Sans-Parti.....	48
39	Ébauche manuscrite, sans date, d'une réplique à La Patrie Valdôtaine - Deux mots de réponse	49
40	Ébauche manuscrite, sans date - Cattolicesimo e Fascismo.....	50
41	Ébauche manuscrite, sans titre et sans date, inachevée, sur le rôle des jeunes catholiques	51

42 Deux ébauches manuscrites sur le même sujet, sans date - Le devoir des Laïques	52
43 Ébauche manuscrite, sans date - Felicità cristiana. Réflexions sur le mariage d'un ami ...	52
44 Ébauche manuscrite, sans date, d'un écrit en mort d'un jeune homme - Cher Maurice	54
45 Ébauche manuscrite, sans date, d'un appel aux catholiques à se faire apôtre de leur foi...	54
46 Ébauche manuscrite, sans date, sur l'engagement des jeunes dans les Cercles catholiques	55
47 Page restante d'une ébauche manuscrite, sans date, sur l'engagement des jeunes dans les Cercles catholiques.....	56
48 Ébauche manuscrite, sans date - St Pierre.....	57
49 Ébauche manuscrite, sans date - Action.....	58
50 Ébauche manuscrite, sans date - Excelsior.....	59
51 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 9 octobre 1926 - Des amis qui s'en vont	60
52 Ébauche manuscrite, inachevée, sans date - Un salut au vieux peuplier	62
53 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 30 octobre 1926 - Les trois parties de la Vallée d'Aoste	63
54 Article signé X, publié dans La Vallée d'Aoste le 27 novembre 1926 - Les Valdôtains émigrés dans le Midi de la France.....	65
55 Ébauche manuscrite, sans date - L'inondation de Levionaz-sur-Valsavaranche.....	66
56 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 15 janvier 1927 - La voix du Pays	67
57 Article signé X., publié dans La Vallée d'Aoste le 12 mars 1927 - Une École de Hameau	69
58 Ébauche manuscrite, sans date - Triples noces	71
59 Ébauche manuscrite d'un article publié dans La Vallée d'Aoste le 20 septembre 1929, en souvenir des trois alpinistes décédés au mont Émilius le 25 août 1929 - Alexandre Charrey, Jean Norat, Jean Charrey.....	72
60 Ébauche manuscrite, sans date, rédigé à l'occasion du premier anniversaire de la mort des frères Charrey et de Jean Norat au mont Émilius - I tre amici.....	75
61 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 11 février 1931 - L'Action Catholique.La nature de l'Action Catholique	76
62 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 18 février 1931 - L'Action Catholique. Les Buts	78

63 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 4 mars 1931 - L'Action Catholique. Les méthodes	80
64 Ébauche dactylographiée, sans date - L'Action Catholique. La Jeunesse Catholique	82
65. Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 25 novembre 1931 - L'Action Catholique. La jeunesse catholique	84
66 Ébauche manuscrite, sans date, sur les hommes d'Action Catholique - L'Action Catholique. Les hommes	87
67 Ébauche manuscrite, sans date - Pour la prophylaxie d'une maladie sociale, "le goitre" ..	88
68. Entrefilet publié, sans signature, le 8 avril 1931 sous la rubrique "D'un clocher à l'autre" de La Revue diocésaine d'Aoste - Banquet en l'honneur de M. le Percepteur Émile Bozon ...	89
69 Ébauche dactylographiée de la commémoration du chevalier Pierre-Athanase Thiébat, décédé en 1931 à Challand-Saint-Anselme.....	90
70 Article publié sans signature dans La Revue diocésaine d'Aoste le 22 juillet 1931, dans la série sur "Les stations d'avenir" - Valsavarenche.....	91
71 Numéro spécial du Bulletin paroissial de Saint-Pierre, mars 1932 - Souvenir des fêtes en l'honneur de S.E. Mgr Louis Centoz, Archevêque et Nonce.....	93
72 Compte rendu signé "Un Vieux", publié dans L'Écho de la Vallée d'Aoste le 13 décembre 1935 - Littérature Valdôtaine. Un livre de poésies en patois	102
73 Compte rendu signé X, publié dans L'Écho de la Vallée d'Aoste le 16 avril 1937 - Le rayonnement d'une âme. (Sœur Justine Guillet).....	103
74 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 28 octobre 1942 - I nostri Morti.....	105
75 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria les 11 novembre et 2 décembre 1942 - I paesi veramente ricchi	106
76 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 16 décembre 1942 - Ritorno alla terra	108
77 Article signé C., publié dans Il Messaggero Valdostano de l'année 1943 - Il paese morto	109
78 Article signé C., publié dans Il Messaggero Valdostano de l'année 1943 - La grandine ad Aosta.....	110
79 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 20 janvier 1943 - In quanti siamo? ...	111
80 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 27 janvier 1943 - Un vinto	113
81 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 10 février 1943 - Essere sani e uomini	114

82 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 24 février 1943 - Gli uomini dell'Alpe	114
83 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 24 mars 1943 - Ricordi	116
84 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 21 avril 1943 - La seconda maternità	117
85 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 19 mai 1943 - Uomini	118
86 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 23 juin 1943 - La terra è bassa	119
87 Ébauche manuscrite de l'article " La terra di tutti ", publié posthume en version française dans Augusta Prætoria le 1er août 1946 - La terra di tutti	120
88 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 4 août 1943 - All'amico lettore.....	122
89 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 27 septembre 1943 - Il dolore	123
90 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 3 novembre 1943 - Ritorno	124
91 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 24 novembre 1943 - L'agricoltura nostra	126
92 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 22 décembre 1943 - Natale 1943	127
93 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 12 janvier 1944 - Tecnici nostri: i "fruitiers"	128
94 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 26 janvier 1944 - Problemi nostri: la Terra	130
95 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 1er mars 1944 - Problemi nostri: il Villaggio.....	132
96 Article signé C., publié dans Augusta Prætoria le 15 avril 1944 - Problemi nostri: L'Acqua	133